

LES SEPT DIALOGVES DE PICTORIVS, TRAICTANS LA

maniere de contregarder la ſanté par le moyen des ſix choſes, que les Medicins appellent, non-naturelles: Auſquels eſt adiouté vn autant vtile, que delectable Dialogue de Plutarque, intitulé De l'induſtrie des Animaux tant de l'eau, que de la terre. Le tout fait François par Arnault Paſquet de la Rocheffoucault.

ἈΠΑΝΤΑΧΟΥ ΔΕῖ ΘΕΟΥ.



A PARIS,
Pour Gilles Gourbin, à l'enſeigne de l'Eſperance, pres le college de Cambray.
1557

A MONSEIGNEVR *FRANCOIS, CONTE DE LA* Rocheffoucault, Arnault Pasquet, le moindre de ses seruiteurs, souhaitte humble salut.



HEMISTOCLES disoit communement, que les victoires & triumphes de Miltiades l'empechoient de dormir. Et de fait l'experience iournelle nous montre assez, combien le dire de Ciceron est veritable en tous estats, à sçauoir, que tous sont incitez par la gloire & louenge à entreprendre les choses, & à les diligemment paracheuer. Toutesfois (monseigneur) ie laisse la cognoissance de mon entreprise à celuy, qui (comme chante Dauid) sonde les cœurs des hommes, le tout puissant Dieu. Car oultre ce que toute gloire luy appartient, & luy est donnée de ma part, aussi n'ay-ie esperé à l'entreprise des presens dialogues acquerir tant soit peu d'honneur, veu le bas stile, duquel ma petite & abiecte erudition m'a contraint vser en la version d'iceux, ioinct qu'il est aussi tres difficile, tant pour la matiere, qui y est traittée, que pour la

nature de tous dialogues (qui contiennent plusieurs interrogations & responses) de parler tãt eloquemment, que vostre grandeur merite bien. Qui donc (dira quelqu'vn) t'a emeu d'attenter la medicine, pour en faire version, veu le peu de temps, que tu l'as hantée? C'est certes l'ardant & insatiable desir (monseigneur) que i'ay tousiours eu de vous faire humble seruice, depuis que ie vous ay entendu estre mon treshumain & debonnaire Conte. Car me voyant (graces à dieu) & recognoissant tresbien de trop infime & basse condition pour pouuoir mettre ce mien desir à execution, i'ay pensé ne le vous pouuoir mieux, ny plus clairement manifester, qu'en vous offrant don propre à l'estat, auquel ce bon Dieu m'a appellé depuis vn an & demy en ça, & par sa diuine faueur iusques à present entretenu, par le moyen de mon pere, vn de voz humbles subiets. C'est vous (dy-ie) qui seul m'auez fait prendre la plume, pour vous donner la maniere de pouuoir vn long temps contregarder en bonne & heureuse disposition cette vostre santé tant desirée de tous vous subiets, pour recompense de tant de graces & biens, qu'ils ont receuz de tous temps tant de vous & voz nobles freres, que de tous voz renommez maieurs & ancestres. Parquoy continuant tousiours

iours vostre vertueuse façon de faire, vous cōpasserez, s'il vous plaist, le petit present, non pas à sa grandeur & dignité, qui est peu de cas, mais au vouloir seulement, qui le vous presente. Et par ainsi me contraindrez de non seulement prendre peine pour vous presenter vne autrefois chose de plus grande valuë, mais aussi de prier dieu de tout mon cœur & entiere affection, qu'il luy plaise par sa saincte misericorde, vous donner augmentation de ses graces, par son sainct esprit, & apres cent ans, par le merite de son fils bien aymé Iesuchrist, nostre seigneur, cette felicité tant desirée de tous fideles, que iamais œil n'a veuë, iamais aureille n'a ouye, ny cœur (tant soit sainct) comprise.

ARNAVLT PASQVET
à la ville de la Rocheffoucault.

Rocheffoucault, ville trop plus qu'heureuse,
D'estre à seigneur tant noble & renommé,
Rocheffoucault, de tout bien plantureuse,
Si dieu te gard celuy, qu'il t'a donné
Pour ton seigneur: ayes doncques enuye
(Affin que sois plus long temps en bon heur)

De le prier, qu'heureuſe & longue vie
Donner luy plaiſe, & chaſſer tout malheur.
Lors te pourras bien ſans doutte aſſeurer,
Qu'en ta priere exaucée ſeras,
Voyant ton Conte en tout heur proſperer,
Pauure d'ennuy, enrichy de ſoulas.

RESPONSE DE LA Rocheſſoucault.

Dieu te doint donc, noſtre bō Conte et maitre,
Pour le guerdon des biens que nous as faits,
Cent ans, ou plus, deſſus cette terre eſtre
Autant heureux, comme orendroit tu es.
Dieu doint auſſi, qu'en tes tant nobles freres
Luiſe à touſiours ce threſor de grand pris,
Qui tient en ſoy toutes les vertuz belles,
Faiſant florir leurs tant nobles eſprits.
Dieu doint en fin à tous trois cette grace,
Qu'apres auoir tant long temps bien veſcu,
Auec les ſiens il vous face au ciel place,
Pour illec voir le comble de vertu.

L'ARGVMENT DV premier Dialogue.

Il est premieremẽt traicté, que l'esprit enrichist veritablement l'homme, & non pas les thresors: qu'on trouue ordinairement paureté chez les gens de bien, & pour autant qu'on la doit souhaitter: que les richesses sont le plus souuent occasion de mal faire: finalement que santé surpasse & doit estre preferée à tout autre bien & richesse.

THEOPHRASTE, POLYLOGE.

THEOPHRASTE.

R*Aconte moy, ie te prie, amy Polyloge, que signifie cette tienne Saturnique & tant palle couleur?* POL. *Cõment? te semble-ie tant palle? si pẽse-ie estre maintenãt (selon mon iugemẽt) plus alegre et en meilleur poinct, qu'onques ne fust Ganimedes.* TH. *Tu as donc esté en pire estat cy deuãt.* POL. *Ce-aymon voyrement, amy Theophraste: ie t'asseure en verité, que voy-ci le neuf ou dixiesme moys,*

que tu m'eusses touiours prins pour vn homme sortant de la cauerne de Throphon. THEOP. *Et qui te tourmente ainsi le corps?* POL. *Mais l'esprit, plus tost, qui se porte sans comparaison plus mal, que le corps.* THE. *Dieu immortel! as-tu l'esprit tourmēté? et si t'eusse-ie pourtant prins pour vn des plus constans, qui viue, soit ou en heur, ou en aduersité. Garde toy, ie te prie, Polyloge: car les passions de l'esprit font veritablement, que les hommes se trouuent ou bien ou mal, parce qu'elles dependent de forte & trop aspre imagination: cōme on peut aisement voir en gens gras & delicats, qui se portent alors tresbien, qu'ils estiment peu les accidens qui suruiennent: & aux maigres & deffaits, qui languissent en viuant, pour aymer sollicitude, & se plaire en fascherie & angoisse. Mais pour dieu, di-moy, qui te poinct, amy Polyloge.* POL. *I'ay honte, Theophraste.* TH. *Si est-ce pourtant, qu'on doit craindre cōscience, de rien craindre, ou d'auoir honte à l'endroit d'vn amy, qui n'est ny fardé, ny masqué. Dy, ie te prie, dy hardiment.* POL. *Pour tout vray i'ay honte de le dire.* THE. *Tu es certes importun: ie t'asseure, que ie suis icy pour t'aider, & porter en toutes choses faueur, esquelles ie cognoistray, que tu pourras auoir affaire de moy, & de*

ma petite puissance. Dy moy donc, frere & amy, que tu as sur le cœur. POL. *Combien que le commun prouerbe tienne, que taciturnité est fidele compagne du secret, principalement à l'endroit de ceux, ausquels il n'est beaucoup seur de se fier (du nombre desquels ie ne t'estime) toutesfois vaincu par vrgente requeste, ie te descouuriray ma playe, iaçoit qu'elle soit assez difficile à guarir. Entens donc, que ie me plains de pauureté, qui exerce enuers moy autant, ou plus grande tyrannie & cruauté, que onques Manlius fit enuers son fils.* THE. *De pauureté, dea! Certes (sauf correction) tu ne me sembles de gueres mieux aduisé, que celuy qui vouloit conter les vndes de la mer, & ne sçauoit nõbrer plus hault que cinq: entant qu'entre tant de souuerains remedes tu nommes ton mal incurable, encore qu'il soit trespetit.* POL. *Comment dis-tu, entre tant de remedes, Theophraste, veu que (comme ie pense) on ne me sçauroit trouuer assez exquise medicine, & la cherchast-on en la corne d'Amalthée?* THE. *Te pẽdras tu donc, cõme desesperé? Ie te supply pense à toy, estime, que ie te suis vn medicin tres expert, pour, en peu de temps, si tu me veulx croire, donner ample guarison au mal qui te poinct.* POLY. *Ie t'asseure, mon amy, que Galien, s'il*

estoit encore viuant, certes nō pas Apollon mesme, ny Aesculape, ny Machaon, ne me sçauroient, voire tous ensemble, si tost donner guarison, que me la peut donner le seul fils de Saturne, Plutus, qui de toute antiquité a eu le renom d'enrichir les hommes. THE. *Tays toy, Polyloge, & change d'aduis: tu cognoistras maintenant de quelle valeur est le remede, que ie t'apreste, moyennant que tu me vueilles entendre. Pren donc cet electuaire, que ie te vois donner, & ie m'asseure tant en la force & vertu d'iceluy, que l'ayant deuëment prins tu sentiras aussi tost ton esprit, cy deuant triste & abatu, beaucoup reiouy & soulagé: Et c'est celuy, que le prince des philosophes Aristote donnoit, disant ainsi, qu'on voit seulement pauureté en la maison des bons & vertueux, & que les seuls mauuais auoiēt richesses à abandon. Te trouues tu maintenant mieux, Polyloge?* POLY. *De rien mieux, amy Theophraste, & ne ay garde d'adiouster foy au dire d'Aristote, en tāt que son dire est sans raisō.* THE. *Il adiouste la raison, & dit, que les peruers & malins s'acquierent des biens & richesses à droit ou à tort, & que icelles richesses sont tellement aueugles, que ne cognoissans les bons d'entre les mauuais, elles prennent le plus souuent les vns pour les autres.*

POL.

POL. C'est volontiers la raison, pour laquelle Lucian a fait Plutus aueugle. TH. Ouy: & boiteux aussi, principalement quand il va aux bons. Quoy? ne te trouues-tu de riẽ mieux maintenant, quand tu vois clerement, que c'est le symbole & indice veritable de vertu & bõté, que paureté? POL. De bien peu, Theophraste. Car à la verité vn aueugle voirroit, combien il est miserable, & quelle pitié c'est, de n'auoir moyẽ aucun pour estre liberaux & honestes, pour orner & meubler la maison, pour garnir la table de viures, pour subuenir aux necessitez, & entretenir bonne cuisine: ie laisse encore à dire, d'auoir seruiteurs de toutes sortes & façons, qui obeïroient au seul signe de la teste. THE. En verité, Polyloge, estre priué de tel moyen, que tu viẽs de dire, est le plus seur: car c'est, estre priué de l'occasion de mal faire. Quand on à tãt de biẽs, on en veult encore plus auoir: par ce que la soif d'auoir ne se soule iamais: & pour autãt les vns s'adonnent aux larcins & voleries, à fauces signatures, aux vsures, aux pilleries, à paillardises, à pariuremens, à tromperies, à impostures, & à vn autre infini nõbre de telles pestes & meschancetez. Biẽ souuẽt aussi il vauldroit mieux auoir plus petit nõbre de seruiteurs, que tu ne dis, voire & se seruir soy mesme: car

le plus ſouuent on penſe auoir des ſeruiteurs, & on á au contraire des traiſtres ennemis: comme teſmoigne Platon, quand il dit, qu'on ne ſçauroit qu'à grand peine trouuer vn ſeruiteur de loyal & fidele cœur enuers ſon maiſtre: ſuyuant (comme ie croy) le cõmun prouerbe, Qui craint, il hait. Homere tant renõmé poëte, eſt-il moins exalté, pour n'auoir eu en toute ſa vie qu'vn ſeruiteur? Platon à il perdu quelque poinct de la diuinité, qu'vn chacun luy donne, pour n'en auoir eu que trois? La renõmée de ce grand philoſophe Zenon eſt elle amoindrie de quelque choſe, pour n'en auoir iamais eu vn ſeul? comme dit Seneque. Entens, Polyloge: l'electuaire, que ie t'ay dõné, ne t'á pas beaucoup profité. Ie te vois appliquer vn emplaſtre au cabinet de ton iugement & raiſon, compoſé par vn diſciple d'Epicure. Si tu vis (diſoit-il) ſelon nature, tu ne ſeras iamais indigent: que ſi tu enſuys ton opinion, & te gouuernes par le commandement d'icelle, tu ne ſeras iamais riche ny content. Demonſtrãt par lá, que nature ſe contente de peu, & que l'opinion humaine ſouhaitte touiours, & iamais ne ſe contente. Et à la verité il eſt ainſi, veu que les deſirs de nature ont certaines bornes & limites, mais ceux de l'opinion des hommes, n'en ont point de certaines, de façon

qu'ils

qu'ils croissent & s'augmentent de iour en iour, & auecques le temps. Que respons-tu à celà, Polyloge? P O L. Tout ce, que tu dis, est vray: Toutesfois les hõmes souhaittẽt des biens à foyson, par ce qu'il leur semble estre vtile d'en auoir, suyuant ce que dit Ciceron cõtre Verres, exaltãt par louenge les richesses, & disant ce, qui s'ensuit. Il n'y à chose tant saincte, ny chasteau tant bien & exquisement muny, qu'on ne puisse en fin l'abbatre, perdre, & ruiner par argent & richesse. Veulx-tu m'estranger de la nature d'iceux? veulx-tu, & pourrois-tu bien penser, que ma condition est batue de mesme marteau, que celle de tous les hommes? T H. Non pas, mais ie desirerois bien que tu misses & gettasses hors de ton cerueau & de ton esprit telle folle fantasie, & que tu t'asseurasses du contraire, qu'il n'y à que le seul esprit, qui enrichisse l'homme, & non pas l'argent, ny les riches auoirs, qui n'appartiennẽt en rien à l'esprit, organe de la vraye felicité et bon heur. C'est peu de cas de s'eiouïr, cõbien on à d'or au coffre, combien de blé au grenier, combien on gagnera par la trafique de la mer: si on s'eiouïst seulemẽt de ce qu'on pourra aquester, & nõ pas de ce qui est des ia acquesté, i'estime moins que rien les richesses d'vn homme qui à le bien de plusieurs, lequel

fortune a esleué en haute dignité, & enrichi de plusieurs dons, lequel elle a ceinct & entourné de perles & autres pierreries, vestu d'escarlate & de pourpre, & tãt remply de biens, qu'il face paué de marbre, qu'il se bastisse statues de brõze ou autre & sẽblable matiere, qu'il se face paindre des tableaux les plus excellẽs qui furent onques, s'il souhaitte neantmoins touiours choses plus grãdes, & plus excellẽtes, que celles qu'il a, & si à la maniere d'vn cheual escumant il s'efforce de tout son pouuoir à deuancer en bien & richesses son cõpagnon. Celuy pour tout vray est assez riche, qui s'accommode auecques pauureté, & qui possede celles richesses, que le philosophe appelle vrayes, & à bon droict ainsi nommées: or est-il, qu'il estime seulement celles estre veritablement richesses, qui peuuent suffire pour la necessité de la vie, & qui peuuent subuenir aux vtilitez de la maison. Crates, Zenon, Democrite, & Cleante, tresexcellens philosophes, se sont contentez d'icelles. Aussi a fait Fabrice, qui prenoit ses repas en vaisselle de terre: Soran, qui mangeoit sur l'herbe: Attilie & Cincinat, & Curie, qui viuoit de rabes rosties. Ressemblans en cela à ce bon empereur Iulian, qui s'estimoit tresheureux, nõ point pour ce qu'il auoit soubs sa charge plusieurs compagnies

de gens

de gens d'armes, ny pour les tresors, qu'il possedoit, ny finalement pour la multitude de parẽs, qu'il auoit tres nobles & à foison, mais pour cette seule cause, qu'il auoit son esprit en repos & trãquillité, & prest à supporter l'vn & l'autre visage de fortune. Veu doncques que (graces à dieu) tu n'as indigence de chose aucune, qui te peut estre necessaire pour ta vie & pour ton vsage domestique, propose toy pour exemple les susdits philosophes & Empereurs, & vse modestement en paix de ce peu, que dieu t'a donné, reiectãt toute autre couuoitise & souhait, comme chose pernicieuse à la vie humaine plus tost qu'vtile ou profitable: Entens-tu bien ce que ie dy? POL. Tres bien. THE. Et ton mal ne se alege-il point? POL. De rien: car lon dit cõmunement, & le commun bruit tient, que l'homme vertueux prend naissance de la bource. TH. Le cõmun bruit, amy Polyloge, est ordinairemẽt faux & mẽteur. Ie te vouldrois volõtiers prier, que tu estimasses, homme viuãt ne pouuoir estre genereux ny noble, que par la vertu seule, ny meriter le nõ d'heureux, que par le moyen d'icelle. Et combien que les biens & l'argent en anoblissent aucuns, toutesfois tu les cognoistras par ce moyen n'estre point veritablement tels, quand ils sont ordinairement beaucoup plus in-

solens, seueres, & rudes enuers leurs pauures subiets, que ceux, en qui domine ou vne magna nimité & grandeur d'esprit, ou vne constance, ou vne douceur & humanité, ou quelque autre vertu: ou bien que ceux, desquels l'esprit sent la vertu de ses ancestres & predecesseurs, & qui soustenu d'icelle, reluit heureusement entre les hommes, comme vn flambeau ardent. Il faudra (à ce que ie vois) raser iusques au vif cette tienne playe: car ce n'est mal qui s'en voise par linimens doucereux. Et pour ceste cause i'ay apprins de Seneque vne suffisãte purgatiõ, pour euacuer entieremẽt le residu de ta maladie: cõbiẽ q̃ ie n'estime acte d'un bõ et expert medicin de tãt chãger de remedes: car tout ainsi qu'un ieune arbrisseau ne peut, qu'à grãd peine, prẽdre racine en terre, s'il est remué et arraché tãtost d'vn lieu, tãtost d'vn autre, et replãté encore en vn diuers: semblablement vne playe est tresdifficile à fermer & reduire en cicatrice, quand pour la guarir on a maintenant mis d'vne sorte d'vnguent, & d'icy à peu encore d'vn autre. Entens donc que dit ce bon Seneque. C'est certes grand cas (dit-il) de n'estre corrompu en aucune façon par la societé des richesses, & aussi de garder son esprit ferme, constant, & stable, quand il suruiẽt affluence de biens & thresors. Que respon-tu à cela?

celà? mais ie te prie entens encore cecy, qui te seruira d'vn cautere, comme disent les medicins. Ne sçais-tu pas que Philostrate dit? Les richesses ne sont pas si aisées à traicter & gouuerner, comme on pense: pourautant qu'elles sont nombrées entre les plus difficiles & ardues choses, qu'on puisse trouuer. Que dis-tu à present? POL. *Rien, Theophraste: car s'il aduient, que les pauures soient cōtraints de seruir aux riches, voyla ma playe reuerdie & renouuellée.* TH. *Note donc encore, s'il te plaist: car ie te promets bien (s'il est aucunement possible) de ne te laisser en tel erreur. Oy donc, & pense en toy mesme, si ce n'est pas tres-grande folie, de souhaitter ardēmēt ce, qui se peut terminer en mauuaise fin: Et si ce ne sont pas les richesses, qui ont resisté de tous tēps, & resistent encor tous les iours de toute leur force & puissance à ceux, qui veulent entreprendre & parfaire quelque bōne & vertueuse chose, qui sont de gens graues estimées le licol des esprits, & entendemens humains, mortel fardeau de la desirable liberté, & (affin que ie ne t'enuye) la maitresse ville & principal reffuge de tous vices? Car quand elles ne peuuēt donner vertu aucune à celuy qui les possede, elles luy ostent ce qu'il pouuoit auoir parauant de vertueux: comme on peut aisement voir par là,*

qu'alors qu'il s'efforce de son pouuoir leur assi-ster, il consomme tout en ambition, en banquets, & toute lasciueté : & comme ayant autant faute & besoing de ce qu'il à, que de ce qu'il n'à point, il se plaint plus que tout autre, d'indigẽce & pauureté. Amẽde toy donc, & te persuade, que tu n'as pas deliberé d'estre egal en richesses à Cresus: pense, que tu es entré nu au mõde, & que tu en sortiras nu: contẽplé de rechef, que les oyseaux viuent, & n'ont faute de rien: considere, que les bestes des troupeaux viuẽt de iour à autre, que les bestes brutes, quoy qu'elles habitent en lieux solitaires, trouuẽt bien de quoy se repaistre: Considere en apres, que tous les biẽs de la terre, les richesses des hõmes, le gros auoir des seigneurs ne sont point à eux, ils sont venuz des predecesseurs, & demeurerõt à ceux, qui succederõt: bref, que nous n'auõs chose quelconque en ce monde, que nous puissions veritablement dire nostre, excepté le temps, que nous viuons, qui est merueilleusement court & tres bref, si nous regardons, que nous le consumons auec pleurs, cris, gemissemens, & auec vn milliõ d'aduersitez nouuelles. Celuy n'est, pour tout vray, point pauure, amy Polyloge, qui se contente de ce qu'il à, mais bien ceux, qui ne se peuuẽt accommoder auec pauureté, ny aucunement accorder

corder auec elle. Donne moy la main, que ie iuge par ton poux, de ce qui en est. ha dea, tō mal (graces à Dieu) s'alege fort. POL. Ouy, mais auec vn pas de tortue: car ce carme d'Euripide me refraichist la memoire, qui estoit par ton beau dire à demy endormie.

Le don apaise & les Roys & les dieux.

THEO. Certes cette horrible cupidité d'auoir à pris vne merueilleuse racine en toy: toutesfois ie m'en vois t'appliquer le remede d'vn tres excellent Philosophe, qui dit, que la plus courte & expediente voye, pour paruenir aux richesses, est, n'adiouter rien aux richesses, & rongner les ailes aux vaines cupiditez. Et en vn autre lieu: Fermer & refrener nostre desir (dit-il) est, batailler de l'empire auec Iupiter. POL. Tout ce, que tu dis, est vray & excellent: mais neantmoins si vouldroys-ie auoir mes necessitez, & ce qui pourroit estre vtile pour mon commun vsage. THE. Ie t'ay deia dit, que tu l'as aussi: mais tu estimes & croys, que tout ce, que le vulgaire appete & desire, est vtile pour le commun vsage: ce qui est elegamment descrit par Seneque, quād il cōfesse, n'estre que deux sortes de posseder richesses: la premiere, auoir ce, qui est necessaire: & la seconde, ce qui suffist. Toutesfois ie serois d'aduis, d'adiouter encore ces trois

ſortes aux deux premieres, auoir abondance de biens, en auoir beaucoup, & en auoir par trop. Là ou tu noteras, que la premiere ſorte contient volupté, la ſeconde eſt ſuperflue, la troiſieſme damnable et digne d'eſtre reiectée, la quatrieſme eſt à fuyr, la cinquieſme eſt perdition. POL. *O l'extreme ioye, Theophraste! ie crois certes, que c'eſt la main de Dieu, qui m'a tiré du labirint ou i'eſtois, cōme par vn meſme fil qu'en ſortit iadis Theſée, pour me guider et cōduire à port tres ſalubre, & heureux. Car i'eſtime maintenant moins les richeſſes de la terre, que la ſeule vmbre de la fumée, & prens ce peu, que i'ay, en patience, cōbien que ie ſois tres mal fourny de choſes, que pluſieurs ont de ſurcreſt.* THE. *A la bonne heure, Polyloge mon amy: car il eſt notoire, voyre aux aueugles, que celuy eſt ſuffiſamment riche & opulent, qui eſt en ſanté, & heureuſe proſperité: Cōme il appert clairement par Pithagore, qui, eſtimant plus la ſanté de l'homme que tous les biens qu'il ſçauroit aquerir, commandoit, qu'au cōmencement de toutes epiſtres & miſsiues on ſouhaitaſt bon heur & ſanté à celuy, auquel on eſcriroit, puis qu'on cōmençaſt ſon narré comme on vouldroit. On le voit auſſi à l'oeil par l'exemple de ce bon capitaine, qui apres la mort d'Alexandre voulant ſacrifier à*

ſes dieux, leur demandoit humblement, non point augmentation du Royaume, ny victoire excellente de ſes ennemis, ny honneur, ny or, ny pierres precieuſes, ou autres choſes ſemblables, qui affament & alterent plus toſt les hommes, qu'elles ne les contentent: mais la ſeule proſperité & ſanté de luy & de ſes gens: comme enſeignant, que, ce point ſeul ſe portant bien, tout le reſte ne ſe ſçauroit mal porter. Et à bon droit, certes: car ſi fortune ſ'eſtoit delectée à orner vn homme de tous points, luy donnant des biens à foyſon & abondance, toutesfois ſi la ſanté n'y eſt adioutée, il ne ſçauroit recueillir fruict de tous ſes threſors, qui le puiſſe reiouyr en aucune façon. POLY. Tu me retires d'une voye merueilleuſemẽt tortue, Theophraſte: & pourautant laiſſans la diſpute entrepriſe, ie te pry (s'il te plaiſt) que d'orenauant nous diuiſions de la ſanté ſeulemẽt: car iaçoit que la miẽne ne ſoit des plus heureuſes qu'on voye, ſi deſirerois-ie pourtant bien contregarder de tout mon pouuoir celle, qui eſt de preſent en moy. THE. Nous en parlerons, ſi tu veulx. POLY. Ie t'en ſupply bien fort: & en premier lieu ie te pry me dire que c'eſt, que ſanté: car ie ſçay bien, que tu le me peux aiſement dire. THEO. Ie le te diray voyrement de bon coeur, dieu aidant. Mais pour

cause que i'ay certain vrgēt affaire à la maison, reuiens moy voir demain à huict heures du matin, si tu as le loysir. Ce pendāt ie louë le tout puissant, que, d'aussi pauure qu'Irus, tu es deuenu autant, ou plus riche, que Cresus. Adieu.

L'ARGVMENT DV suyuant dialogue.

Que c'est, que santé: & s'il n'y a point quelque moyen pour la contregarder: combien il y a de choses non naturelles: qui elles sont: comme elles sont ineuitables: que c'est, qu'engendre yurongnerie, abstinence, oysiueté, & labeur: comme volupté fait degenerer les hommes: les meurs des yurongnes. Puis s'ē suyt vn long propos de la premiere chose non naturelle, qui est l'ær: des dangers des villes: que c'est, que les bonnes gens des chams barbouillent de la peste: de l'infection de l'ær.

THEOPHRASTE.



'Ou viens-tu si hastiuement, Polyloge? POL. De l'estude d'vn tien & mien amy, Theophraste. THE. Duquel? POL. Christophle Lindie, hõme veritablement docte & tres versé. THE. Il est, à la verité, admirable. POL. Si est certes: ie t'asseure, qu'on le prēdroit pour vne Muse Attique. TH. Commēt celà? POL. Parce qu'on iugeroit son eloquence estre vn mignard amiellement de Venus, tant il sçait bien & attirer & retenir vn chacun. THE. C'est par auenture la cause, qu'estant retenu par son bien dire, tu as oublyé l'heure aßignée. POL. Comment, Theophraste? ne viens-ie pas à temps? THE. Si fais biē, mais tu auois promis à huit heures, & il en est pres de dix à mon quadran. POLY. C'est donc aßez tost, moyennant que ce soit à la bonne heure: il reste de commencer nostre entreprise. THE. Qui est elle? POL. De traicter de la santé: & pour ce ie vouldrois bien, s'il te plaisoit, sçauoir premierement que c'est que ce mot, santé: affin qu'entēdās bien le nom, nous puißions plus aisemēt paruenir à l'intelligēce et vraye cognoißance de la chose, cōme dit le

Philosophe. T H E. I'ay bien en main plusieurs bons auteurs, qui te pourroient donner la definition vraye de ce mot: mais entre plusieurs ie te proposeray Galien, cõme plus excellent, & plus braue champion, que tous les autres medicins de son tẽps, & du nostre. P O L. I'en suis content, Theophraste: car aussi l'estime-ie plus que tout autre. T H E. Entens donc qu'il dit, au premier liure de contregarder la santé. Santé (dit-il) est vne constitution du corps, durant laquelle nous ne sentons, ou souffrons douleur aucune, ny sommes empeschez de noz actiõs. Que dis-tu à celà? n'etens-tu pas, qu'il veult dire? P O L. Si fay bien: Et si le corps deffaut quelque peu de telle cõstitution, seroit-ce incõtinent maladie? T H. Non pas pourtant, Polyloge: car si la blessure et empeschement de l'action n'est euidẽte, Galien n'appelle point celà maladie. P O L Y. Pourquoy? T H E. Parce qu'à grand peine trouuera lon homme tant parfait en nature, qui ne defaille en quelque chose, & à qui (comme on dit communement) quelque fer ne branle. P O L Y. Certes la condition de l'homme est, à ce conte, miserable. T H E. Miserable est-elle à la verité, & plus que miserable: en sorte qu'à plus iuste raison on nommeroit nature sa rude maratre, que non pas douce & amiable mere. P O L Y.

Y a-il

Y a-il quelque methode descrite, pour cõtregarder la santé? T H E. Ouy, & principalement selon l'ordre des choses, que les medicins appellent, non naturelles. P O L. Qui sont ces choses, Theophraste? T H E. Qui elles sont! l'ær en premier lieu, le boire & le manger, le mouuement & repos, le sommeil & la veillée, la repletion & inanition, & les accidens. Si elles sont deuement administrées, elles contregardent l'hõme en bonne santé: que si du contraire elles sont autrement gouuernées qu'il n'appartient, elles le destruisent, ruinent, & tuent. Car elles sont ineuitables, & perdent leur temperature par plusieurs & diuers moyens. P O L. Celuy, qui vse donques, comme il apartient, de ces choses, est-il pas exempt de la nacelle de Charõ, & du dard de la mort? T H E. Nenny pas pourtant: car en tant que l'homme est construit de matiere corruptible,

La mort prend tous egalement,
N'ayant egard aucunement.

P O L. C'est doncques peu de chose du fruict, qui vient de la legitime & bonne administration de ces choses. T H E. Mais tres grande. P O L. Et comment? si elles n'exemptent l'homme de la mort? T H E. Parce que la mort, qui nous prendroit deuant heure, est par là prolon-

gée. Comme tu pourras (s'il te plaist) voir, si tu consideres qu'vn homme vit sans comparaison, & plus long tēps & beaucoup plus à son aise, ēntēs sans maladie ou autre peruerse aduersité, viuant en vn ær clair, serain, pur, & vuyde de toute infection & puantise, que non pas en ær nebuleux, trouble, & farcy de toute mauuaise & insupportable odeur: oultre plus si tu regardes, que celuy sans mesure vit plus asseuré de sa prosperité, qui, ayant egard aux viandes qui luy sont offertes pour en viure à sa discretiō, s'abstient des dommageables & nuisibles, & se nourrist de celles, qui sont les plus salubres & secourables. Pour autant que les viandes, que les medicins nomment, de bon suc, retiennēt le corps en bonne temperature, & saine constitutiō: et celles, qui participēt, ou ont aquis quelque estrange et mauuaise qualité, disposent le corps, et le preparēt à vne putrefactiō d'humeurs, qui est la source et fōtaine de toute sorte de fieures. Si tu cōsideres aussi, q̄ la chaleur naturelle (qui est le cōmēcemēt de vie à vn chacun) est suffoquée, pour trop farcir le vētre, & pour trop dormir, mesprisant le bō et naturel regime, pour se gouuerner en l'vn & en l'autre comme il apartient: en oultre, si, n'estimant rien, ou bien peu, le iuste ordre de repos, on passe le tēps à s'escailler

la ieu-

la ieuneſſe(comme on dit)en vn bon lict, & à viure iournellement en toute oyſiueté & delices. Finalement ſi tu imagines,que le plus delicat & meilleur humeur du corps,qu'on apelle ſuſtantific, eſt conſommé quelque fois, quand aueuglé d'auarice, ou par trop grande religion & ſainctete, ou iune par trop:ou que, par le trop grand amour d'exercice, on trauaille plus qu'on ne deuroit. Conçoys-tu bien ce que ie dy, Polyloge, c'eſt à ſçauoir,que ce n'eſt pas peu de cas de cõtemner & meſpriſer l'ordre des choſes? P O L.*Ie t'entens aſſez,Theophraſte,mais fay moy certain d'vn poinct.Qui eſt-ce,qui preſcrit & ordonne l'art & le regime de viure aux beſtes,qui viuẽt ordinairemẽt plus que nul des hõmes?* T H E.*Qui?Polyloge:Nature la docte& biẽ experte maitreſſe les cõmãdemẽs et limites de laquelle elles ne trãſgreſſent & oultrepaſſẽt que biẽ peu.* P O L.*Et nous,ne nous gouuernõs nous pas par celle meſme maitreſſe?* T H E.*Biẽ raremẽt:car cette tant biẽ receuẽ volupté à tellemẽt effacé les hõmes du papier de nature,& les à fait en telle ſorte deſuoyer du droit & ſeur chemin,qu'ils ne me ſemblẽt maintenãt rien moins faire,que actes d'hommes.Tu en verroys d'aucuns gourmans & prodigues ſe veaultrer, & baigner (par maniere de dire) tellement au vin & à la tauerne,qu'on en diroit d'aucuns ou liõs*

furibons, ou chiẽs enragez, ou singes cõtrefaits, ou asnes desbatez: tellemẽt ils frappent & mordent les passans, abayent & incitẽt vn chacun, & quelque fois, toute raison mise arriere & perdue, se gettent de franc vouloir du haut en bas de quelque roche ou fenestre. Il y en á d'autres, qui (comme s'ils estoient ou encheinez, ou ensorcelez) suyuent tellement l'enseigne de Venus, qu'ils n'ont point de honte de deuenir porceaux (à leurs yeux voyans) de manger, ou boire, pour le moins, les pets, & vesses de leurs amoureuses, baiser le nez galleux de leurs dames, filer, couldre, estre frappé du soulier ou pantoufle, brief, sentir & lecher, comme chiens, le cul de ces bourgeoises. Tu en verrois d'autres tellement desbordez en habits, qu'ils semblent totalement estre degenerez en bestes sauuages: qui portent habits de tel artifice decoupez, & bigarrez de tant & si diuerses couleurs, que tu les prendrois en plein midy plus tost pour parroquets ou geais de montagne, que pour hommes. Il s'en trouue encore d'autre façon, qui sont en telle maniere adonnez à la chasse, qu'ils sont demy-satyres & presque Faunes cornuz, par ce qu'ils passent & iours & nuicts, par bois & campagnes, du deir qu'ils ont de trouuer gibbier. Que s'il aduiẽt,

que les chiens rencõtrent & prennent quelque chose, ils ont ceste prinse en si grandes delices, qu'encore que le plus souuent elle sente sa venaison, c'est à dire, qu'elle soit à demy pourrie, ils la mangent d'aussi grand apetit, & y trouuent tout autant de goust, que si elle sentoit le baume, ou le thin. Et par ainsi t'ebays-tu, s'ils degenerent en cerfs, lieures, sangliers, cheureules, daims, & autres bestes sauuages? Que dis-tu à celà, Polyloge? diras-tu que nature regist & gouuerne les hommes? ou s'ils ont besoing, pour garder leur santé, de quelque art & regime de viure? P O L. Mon Dieu, Theophraste, que ce, que tu dis, m'est agreable! il y en auroit certes vne Iliade, qui vouldroit faire vn catalogue de tout. Or pour autant que ie ne t'ay point veu fascher ny ennuyer à me respondre, aussi ne cesseray-ie point encore, s'il te plaist, de t'interroger. Ie te demande donques: Qui est la premiere & principale chose de celles, que n'agueres tu nommois non naturelles? T H E O. C'est l'ær. P O L. Pourquoy l'ær? T H E O. Par ce que nous ne nous pourrions passer vne petite minute d'heure, sans iceluy, pour la necessité, que nous auons de respirer. P O L. Tu conclus donc, que l'ær est necessaire à la respiration. T H. Ouy, & pour deux causes. P O L. Qui

ſont elles? T H. Premierement, entant que par l'attraction d'iceluy nous refraichiſſons & les eſprits & la chaleur naturelle, qui eſt en vn chacun: ſecondement, pour ce qu'il chaſſe hors les fumeuſes ſuperfluitez des eſprits & du sãg, en le repouſſant & reſpirant. P O L. Ie croy à preſent, Theophraſte, qu'il eſt tres vtile, voire neceſſaire, d'auoir par eſcrit vn certain moyen & regime de ſanté, puis qu'il eſt ainſi, ſelon l'aduis de tous doctes medicins, que l'ær penetre iuſques au cœur, qui eſt la principale & plus noble partie, qui ſoit en l'homme. Deſploye donc ce que tu as en ton panier de cet affaire. T H E O. I'entens volontiers tes requeſtes, Polyloge: & pource preſte l'aureille à ce, que ie te veulx dire. Comme ainſi ſoit donques, que l'ær, qui nous entourne, ait pouuoir de changer noſtre naturelle complexion, par tant que ſans l'attirer nous ne ſçaurions viure vn ſeul moment, celuy, qui ſera ſoigneux & curieux de ſa ſanté, mettra toute peine & diligence pour trouuer vn ær temperé de toutes ſes qualitez tant actiues que paſſiues, qui ſoit pur, net, ſerain, odoriferant, qui (auſſi toſt que le Soleil aparoiſt) ſ'eſchauffe, & (auſſi toſt qu'il ſe cache) ſe refroidiſſe. A cauſe qu'vn tel ær ne nourriſt point ſeulement le ſang & les eſ-

prits

prits, qui l'accompagnent, ny le clarifie point außi tant seulement & augmente, mais außi reiouyst l'esprit, & haste la digestion en tous les membres. POL. *Ie ne doute point, qu'aucuns n'estiment ton dire fables, à sçauoir, que le sang & les esprits sont nourriz d'ær & d'odeur: voire & diront celà ne se pouuoir faire, & estre incredible: neantmoins si me souuient-il auoir autresfois leu & aprins de Pline, que ioignant le fleuue de Ganges en Indie y a des gens, qui viuent seulement de l'ær, qu'ils attirent en sentant aucunes racines odoriferantes, certaines fleurs, & aucunes pômes sauuages. Ce qui semble vray à tous les Pithagoriens, qui tesmoignent & aßeurent, que toutes bonnes odeurs aydent bien fort au nutriment de la personne.* THE. *Tu prens mal ce point, Polyloge: l'odeur ne nourrist pas par matiere aucune qui soit en elle, mais par l'effect.* POL. *Et si l'ær excede en quelque qualité, nuit-il?* THE. *Ouy: Car s'il est exceßiuement chauld, il dissoult les ioinctures, & les rend plus lasches, il altere, il debilite les esprits, il amoindrist la force, il corrompt la digestion, il domine la chaleur naturelle, qui est le thresor de nature, il tourmente le cœur, fondement de tout le corps, & esmeut les humeurs côtre les parties nobles:*

& pour ce est-il contraire à nature. POLY. *Par ce qu'il y à mesme doctrine des contraires, Theophraste, ie pense que l'ær froid, en tant qu'il cōtrarie au chauld, est nuisible aussi.* TH. *Il l'est à la verité: car il fait, que du cerueau descendent des rumes au conduit de la respiration, au nez, à la poitrine: & par là s'engendre vne debilité de nerfs, & difficulté d'haleine, auec vne grande douleur de costez.* POLY. *O donc heureux, qui vit en ær bien temperé! certainement i'estime celuy, qui est tel, estre aux vrayes Isles fortunées, ou la terre produict & rend toutes sortes de fruicts & de biens, sans la labourer en aucune sorte, & là ou lon ne meurt iamais.* TH. *Tu dy bien, Polyloge, si l'ær qui y est deuëmement temperé & profitable, n'y estoit point aussi corrompu par accident.* POL. *Et par quel accident, ie te prie? car ie pensois, que, si l'ær estoit vne fois temperé en quelque lieu, il demeurast touiours tel, en sorte que par accident quelconque il ne se peust changer ny corrōpre.* THE. *Il en va bien autremēt, Polyloge: car il y à vn infiny nombre de choses, qui le peuuent changer, & priuer de sa premiere & natiue temperature.* POL. *Ie te supply donc, puis qu'ainsi est, que tu me faces sçauoir qui, & quelles elles sont.* THE. *Note donc,*

qu'encore

qu'encore qu'il y ait ær bien temperé aux isles, qu'on nomme Vrbaines, toutesfois l'experience nous enseigne & demonstre, qu'il y est à present trop humide, à raison des estangs, & marets, qui en sont prochains: encore deuiēt-il plus humide, lors qu'on y laisse pourrir & demeurer long temps les fiants & ordures. Croy tu celà? POL. Facilement, car ceux, qui habitent ce lieu, sont ordinairemēt tormentez de fieures & catarrhes. Et quant aux autres, qui n'ont point de telles incōmoditez, ains ont leur terre arrousée seulement de petits fleuues & ruysseaux, sont-ils subiets à telles calamitez? THE. Tout autant: car s'ils deffaillent en celà, ils en endurent par vn autre moyen. POL. Quel? toutesfois s'ils habitent en des maisons esleuées en l'ær, construittes de pierres de taille, soustenuës de colonnes de marbre, de porphyre, rōdes, triangulaires, quarrées, ingenieusement peintes & decoupées, ou il y à à chaque coing la tourasse artificiellemēt posee & assise, ayant d'vn costé la canōniere, et de l'autre la fenestre pour regarder les champs, le tout couuert d'ardoyse, de plomb, ou autre matiere plus precieuse. THE. C'est peu de cas de considerer telle magnificence, Polyloge. Et si auec tant magnifique & admirable edifice, il voyt aussi tost qu'il met sa teste à

la fenestre, vn gros boleuert de fiant, ou les latrines de son voysin, ou les siennes, ou quelque cimetiere, que diras-tu alors? P O L. *Celà change-il l'ær aussi?* T H E. *Bien fort, car le fiant de cheual engendre vn ær par trop chauld: celuy des vaches, trop humide: & celuy des porceaux & brebis merueilleusement venimeux & pestifere. Quant aux cimetieres & latrines, vn aueugle peut voir, cõbien de dommage on en reçoit.* P O L Y. *Si ay-ie toutesfois n'a pas long tẽps ouy dire à vn quidam de quelq̃ ville, qu'il ne peut iamais trouuer meilleur remede cõtre la peste, alors qu'elle regnoit en son pays, que de sentir trois fois le iour ou les priuez & latrines, ou quelque estable de brebis.* T H E. *C'estoit par auenture quelque fol insensé, qui disoit celà, Polyloge.* P O L Y. *Comment? On l'estime certes vn hõme d'vn tres meur & rassis iugemẽt.* T H E. *Tout homme de robbe longue n'est pas docteur, frere et amy. Toũiours corbeau chãte son ramage. Ie croirois certes à sõ dire tres volõtiers, si lors qu'il se paissoit de l'odeur des priuez & latrines, il eut eu pres du nez quelq̃ dragme de musc. Quãt à moy, i'estime biẽ plus les bonnes odeurs, qui corroborent & resiouissent le corps, que telles & semblables infections, qui le gastent.* P O L. *Ceux donques, qui se*

qui se retirẽt apart aux chãps en leurs villages et metairies, sõt-ils aussi miserables, et õt-ils aussi infortunée cõditiõ, q̃ nous, qui ne partõs de la ville? TH. Beaucoup plus miserable, Polyloge, Car ie te prie, qui les esmeut laisser la ville, pour se retirer aux chãps? n'est-ce point le plus communement enuie, rancune, haine, querelle, particulier profit, inconstance, flaterie, conspiration mesdisance, vaine gloire? Bref, celà ne se fait point, que par l'instinct de quelq̃ furie enragée, qui pousse tellement cette maniere de gens, que, cõme forcenez & hors du sens, ils tachẽt, aussi tost qu'ils sont là, à vouloir priuer leur voisin, voire leur propre frere de son bien & heritage, sinon par guerre denoncée, pour le moins par fraude, finesse, cautelle, deception, & par toutes sortes de mines & surprinses, qu'ils peuuent inuenter de leur malin et diabolic esprit. Quant est de la ville, celuy le plus souuent, qui se vente et iacte auoir vne legion d'amis, qui luy secourront au besoing, s'il aduiẽt, q̃ fortune tourne visage, tel se disoit estre amy, qui se denõce enemy mortel. Ha, Polyloge, leurs braues maisons, riches boutiq̃s, ny leurs acoustremens diaprez ne leur diminuẽ en riẽ leur malin et mauuais cœur. Ie t'asseure, q̃ i'aymerois bien mieux estre quelq̃ pauure villageois, auoir la petite case, qui regar-

dast, d'vn costé l'oriēt, & qui eut veuë de l'autre vers le septentrion, qui ne fust aussi point subiette au mauuais & pernicieux ær, qu'engēdrēt aucunes mauuaises herbes & arbres, que non pas auoir en ville des palais royaux, chasteaux de plaisance, & autres tels edifices sumptueux, pour estre subiet aux incommoditez qui y sont. POLYL. *Ie suis certes de ton aduis, Theophraste: mais dy moy, s'il te plaist, qui sont ces herbes & arbres, que tu dy engendrer mauuais & dangereux ær?* THEOP. *Le noyer, le suzeau, le figuier, l'hellebore, & la roquette.* POL. *Pour quoy sōt-elles mauuaises?* THE. *Parce qu'elles ont telle puissance de corrompre l'ær, que mesmes l'herbe, vmbragée de leur vmbre, est par apres inutile aux troupeaux.* POL. *Tu dy merueilles: mais que te semble des maisons, qui sont au sommet des montagnes?* THE. *Il y fait tres bon, par ce qu'elles sont loing de la lie & espesseur de l'ær: car tout ainsi qu'en l'eau, & autres liqueurs touiours le plus gros descend au fond, ainsi est-il de l'ær: car tout ce, qui est le plus terrestre, chet en bas. Et par ainsi cetuy ær, qui est plus pres de la terre, est plus espés & nubileux: & au contraire, celuy, qui en est le plus esloigné, est plus serain & plus clair: & par consequent les maisons, qui sont aux som-*

aux sommets des montagnes, sont (selon mon iugement) plus salubres & profitables: car elles ont l'ær, que Galien, en son liure premier du regime de la santé, demande, c'est à sçauoir, pur, net, subtil, delicat, & nullement infait par la vapeur des estãgs & marescages. Neantmoins si reste-il à sçauoir, si la terre est bien temperée en soy, en laquelle lesdites maisons sont edifiées. POL. Comment? y à il encor à sçauoir celà? THE. Ouy: car il faut, qu'elle soit sans aucune macule & imperfection. POL. Si donques il y à du soulfre, ou de l'arsenic, l'ær en est-il changé? THE. Il en deuient plus chauld & plus sec. POL. Et s'il y à de l'antimoyne, ou de la marquesite? THE. Il change sa nature en plus froide & plus seiche. POL. Il faut considerer beaucoup de choses, à ce que ie peux voir, pour trouuer vn ær bien temperé. Et de celuy des vallées n'en dy-tu rien? THEO. Les montagnes, qui sont prochaines, causent, que l'ær y est trouble, à cause du soleil, qui n'y peut penetrer. POLY. Tu es donc d'aduis, que la maison, que i'auois faite edifier à grands fraiz en nostre vallée, & là ou ie prenois tout mon plaisir, ne m'est point salubre, & que par consequent ie la dois là quitter cõme inutile: par ce qu'en esté elle est excessiuement chaulde,

& par trop froide en hyuer: par ce aussi, quelle n'a ny le soleil leuãt, ny le couchant, mais au contraire, qu'elle est tout au tour ceinte & enuironnée de montagnes. THE. *Non suis, non: mais bien que tu changes l'ær par quelque artifice selon la saison, comme aux iours caniculiers, il est tres bon de respandre par la chambre des fueilles de saule, des roses, des fleurs de Mars (s'il s'en trouue) des fueilles & sommets de vigne, des coings, des poires, des pommes, des grenades, du nenuphar, du vin-aigre, de l'eau froide, & de l'eau de roses: pour autant que telles & semblables choses ont vne merueilleuse vertu de refraichir l'ær, qui de sa nature est excessiuement chauld, & de clarifier & alaigrir les esprits.* PO. *Et en hyuer qu'es-tu d'aduis qu'on face pour changer le froid, qui domine?* THE. *Il faut faire des perfuns.* POL. *Quels?* THE. *De cloux de gyrofle, de canelle, d'ambre, d'encent, de mastic, de safran, de tim, de mariolaine: si on n'ayme mieux prendre chez les apotiquaires certaĩs trochisques propres pour celà. Il est aussi bon, de respandre des herbes, comme mente, lauande, serpolet, rommarin, basilic, hisope, sariete, & semblables.* POL. *Tu dy bien, Theophraste: mais ces choses sont bien cheres pour ma bource: n'en sçauroit-on*

trouuer à moindre pris? T H E. Si fera dea:il faut faire du feu de bois de geneure, de chesne, de sapin: du feu dis-ie, auecque flamme, & non point fumant: à cause que la fumée nuit par trop à la veuë. P O L. Certes tu as dit de grandes choses de l'ær: Il en reste encore vn point, que tu me souldras, si c'est ton bon plaisir: à sçauoir, si c'est de la qualité de l'ær, que les estrangers suruenans en ce pays, & principalement d'Alemagne, ou que nous, laissans ce pays pour aller au leur, soions incontinent subiets à tomber en maladie. T H E O. Ouy en verité, Polyloge: car si tout lieu (comme dit le philosophe) de sa proprieté contregarde ce qui est contenu de sa natiuité au dit lieu, il s'ensuit, qu'ayant changé de terre & pays, la constitution changera quant & quant: ce qui est aisé à voir, quand tu considereras, que plusieurs herbes & arbres ne peuuent croistre ny prendre aucun aliment, si elles sont hors de leur propre terre, & plantées en vne estrange, & nullement semblable à leur nature. Tu as maintenant ce, que tu demandois. P O L Y. Ouy, graces à Dieu, & à toy: mais affin que ne nous arrestions pour si peu, poursuy la seconde chose non naturelle: car ie sçay bien, que tu y auras matiere assez ample pour en tenir lōg propos, veu la di-

uerſité du boire, & du manger, qu'on tient à preſent par tout, & principalement à la court. THE. C'eſt tres bien dit: mais mon ventre demande la nappe miſe, & abbaye comme vn pauure leürier affamé. Parquoy il ſera meilleur, que tu reuiennes apres diſner, & nous en diuiſerons de meilleur courage. POL. I'en ſuis content. THE. Adieu donc. POL. Adieu.

L'ARGVMENT DV troiſieſme dialogue.

Il eſt faite mẽtion de la deuxieſme choſe nõ naturelle: & y en à deſcription treſample, tant par genre, que par eſpeces: quelles ſont les meurs & façon de faire des yurongnes: & comme nous abregeons par noſtre faute le cours naturel de noſtre vie.

POLYLOGE.

QVe dit ce ventre maintenant, Theophraſte? THE. Il ſe porte beaucoup mieux, Dieu mercy, Polyloge, & eſt apaiſé. POL. Me permets-tu, que ie die ce, que i'ay en ma fanta-

ma fantasie? T H E. Et pourquoy non? P O L. Et que tu ne t'en fascheras point? T H E. Tout ce que tu voudras, dy hardimēt: car ie ne doute point que ce ne soit vn brocard: toutesfois ie sçay bien, que ce n'est tout que pour rire. P O L. Certainement tu l'as dit. Aussi voulois-ie dire que tu es vn mauuais chantre, & vn bon cuisinier, à cause de ton ventre, qui a tousiours sa pensée à la cuisine, & crie neātmoins tousiours la faim. T H E. Certes ie t'en croy, Polyloge: car tu nommeras à plus iuste droict vn loup chantre, que moy: toutesfois si tu voulois dire, qu'vn loup despesche mieux matiere en cas de mascher, que moy, ie m'y opposerois tres bien, sçachant mon estomac estre tellement armé de toutes pieces, qu'il defferoit à la colere le plus dur fer ou acier, qui se trouue. mais tu pēsois par auenture, que pour le babil ie ne me souuenois de la mangeaille. P O L. Pardonne moy, non faisois point: car il est aisé à voir, que ce tiē delicat visage n'a pas aquis son en-bon-point par abstinence ou iune. T H E. Si est merueilleusement à louër abstinence, Polyloge: car par elle la santé est bien fort augmentée. P O L. Or donc puis qu'il vient à propos de santé, poursuy, ie te prie, de dire, qui est la secōde chose non naturelle, & desploye ce, que tu auras à en dire. T H E. Qui

elle est: mon plaisir, c'est à sçauoir, le boire & le manger. POL. *Et y à-il quelque art d'icelle?* THE. *Cõment donc? ne dit pas le philosophe, qu'il y à art de tout ce, à l'endroit duquel on peut biẽ faire, ou faillir?* PO. *Dy moy dõc, si ie faux, quand, ayant bien faim, ie me maitrise en sorte, qu'il faut que mõ ventre attẽde, bon gré mal gré, l'heure de mon loysir?* THE. *Grãdement, mon amy: car ne baillant matiere à l'estomac pour s'occuper & sustanter, il attire des prochaines parties vne grãde & dangereuse abondãce d'humeurs: ce que lon peut voir alors: car incõtinent apres on n'à plus d'apetit, & si on crache à merueilles.* POL. *Ie faux donques bien souuent, par ce que ie ne mange gueres, alors que le vouloir m'en vient. Mais auise moy, Theophraste: quãd dõc (ainsi q̃ tu as dit) l'apetit se perd par l'attractiõ des humeurs, que faut-il faire? est-il bon de manger?* THE. *Nenny: ains faut attendre son retour.* POL. *Et s'il demeure trop long temps à reuenir.* THE. *Hume vn peu de syrop aigre, ou de vin de grenades, qui ont vertu de le faire reuenir.* POL. *Lors qu'il est reuenu, se faut-il remplir iusques au gosier cõme les gormands de cet aage.* THE. *Rien moins, Polyloge: car si on se remplist de grosses viãdes, il s'en ensuyt douleur des ioinctes, difficulté de respirer, obstruction*

du foye

du foye & de la ratte, & quelque fois frenaisie. Que s'on se saoule de viãdes delicates & subtiles, la fin en est telle, qu'on se sent tost apres assiegé d'vne fieure aguë, ou d'vne infinité d'apostumes fort difficiles à guarir. P O L. *Si donc i'ay trop mangé, cõme y remedieray-ie?* T H E. *En vomissant.* P O. *Ouy bien, mais tout chacun n'est pas facile à vomir.* T H E. *Il faut q̃ ceux là s'en voysent tres bien dormir iusques à tant qu'ils se sentent soulagez, ou qu'ils s'exercent mediocrement, ou bien qu'ils se purgent legerement par le bas par quelque doux medicamẽt.* P O L. *En oultre, si vn hõme replet & gras vse de mesme viande en son manger, qu'vn maigre & sec, s'en trouuera-il mal?* T H. *Ouy, à la longue: car vn maigre à besoing de viãde plus nourrissãte, pour augmenter ses esprits, qui sont debiles: & vn gras, de viandes peu nourrissantes, pour l'abondance de pituite & flegme, qui est en luy, & le peu de chaleur.* P O L. *Mais quel regime de viure es-tu d'aduis que tienne celuy, qui à forte chaleur, les membres durs & robustes, & fort acoustumez à exercice.* T H E. *Qu'il vse de viãdes moyennemẽt grosses, & en suffisante abondance: ce qui ne cõuiendroit pas à vn, qui seroit son contraire.* P O L. *A cause que ie te voys volontairement respondre à tout ce, que ie*

te demande, n'ayant aucunement egard à mon importunité, ie te demande, y a-il danger d'vser de mesme viande en hyuer, que le froid serre biẽ fort, & en esté aux iours caniculiers, que tout homme se trouue debilité de la chaleur? T H. *Ouy: car en hyuer on a besoing de viãdes chauldes de nature, & par effet fort nourrissantes & solides: & en esté, qui soient froides & peu nourrissantes. Neantmoins si est-il tres bon de considerer la complexion des personnes. Lemelancholic demande aliment fort nutritif, humectant, & qui eschauffe peu: le colere, refraichissant & humectant: le sanguin, de peu de substãce & refraichissant: le pituiteux & flegmatique, de chauld et subtil. Et apres ce, se faut diligemment donner garde des choses, qui corrompent la digestion.* P O L. *Et qui sont ces choses?* T H E O. *Mascher trop lentement, deuorer auidement, vser de diuerses sortes de viandes & breuages, demeurer par trop à prendre sa refection, & mal ordonner ses repas.* P O L. *Il est donques nuisible de mascher lentement.* T H. *Bien fort, veu que l'estomac, qu'on dit estre le pere de famille du corps, n'y les autres membres aussi, ne peuuent assez deuëment derompre & briser la viande, ains est delaißé ce seul office aux dents.* P O. *Tu entens donc, si lon ne masche*

comme il appartient, que la seconde coction s'en ensuyt plus imparfaite. T H E. Voire, veu q̃ biẽ mascher est le cõmencemẽt d'icelle dite coction, & par le contraire, s'en ensuyue grand nombre de maladies, comme douleur de teste, mal des yeux, rage des dents, & putrefaction d'icelles, epilepsie, ou autrement le haut mal. P O L Y. Mais pour-quoy y nombres-tu la diuersité de mets? T H. Par ce que par icelle la santé est biẽ fort endommagée. P O L. Par quel moyen? T H. Par celuy, qui s'ensuyt. Entre le premier manger & le dernier (lors qu'il y en à de tant diuerses sortes) y à grand temps, & par ce que premier deuions cuire & digerer deuant qu'en remettre d'autre, il est interrõpu par le suruenãt de sorte qu'il demeure demy-cuict auec le reste, & en telle sorte s'engẽdre vne putrefaction en la capacité de l'estomac, & ailleurs, qui puis apres est la seule source & origine de mille fieures. P O L. Ie te concede celà, Theophraste: mais comment n'approuues-tu point, demeurer lõg temps à la table pour prendre son repas, veu qu'on dit communement, que par ce moyen on recouure la ieunesse perdue & passée? T H E. La ieunesse! certes c'est bien au cõtraire: car par là on abreuie plus tost sa vie, qu'on ne la prolonge: comme on le voit facilement en ceux, qui

n'ont autre chose à faire tous les iours, que de vi-ure à leur aise depuis le matin iusques au soir, estans assis en vne chaire cottonnée, le dos au feu, & le ventre à la table, auecques viandes les plus exquises, qu'on trouue, & toutes fois ne peuuent paruenir à la moytié de leur aage. POLYLOGE. *Ie t'asseure, Theophraste, que ce bon dieu à bien fait ce qu'il à fait: car si telle maniere de gens viuoyent long temps, menans telle & tant prodigue vie, les bonnes gens, qui viuent de rabes & naueaux, s'en tiendroyent à mal, & s'en fascheroient, comme de chose iniuste. Certes quand i'ay bien consideré la vertu de tels personnages passans ainsi delicieusement tous les iours, ie ne les puis mieux nommer, que vrays & sales porceaux, ou du nom de la mer, qu'on appelle ordinairement Engueule-tout, & si iamais ne se soule: et ont celà en oultre, que pour leur yurongnerie ils ne semblent de rien aux hommes.* THEO. *Tu cognois merueilleusement bien leurs meurs, Polyloge. Ie croy, que tu as quelque fois esté de leur escole.* POLY. *Non ay point pourtant, mais ie l'apprens assez bien tous les iours, à cause d'vn mien voisin tauernier, en la maison duquel on en voirroit les vns, apres qu'ils ont bien trinqué, s'efforcer à qui plus*

mangera

mangera de chair, à la maniere des porceaux: & en telle sorte, que iusque à tant que le ventre soit bien fort estiré & enflé, & que la teste tourne puis çà puis là, passent le iour entier à qui mieux mieux. I'en apperçois d'autres, comme mastins affamez, qui ne craignent aucunement manger pour la quatriesme fois ce qui à desia esté bouilly, rousty, fricassé, par deux ou trois fois, & masché tout autant. Il y en à encore d'autre secte, qui, comme lions rugissans, s'entregrondent & tancent de telle colere, qu'on iugeroit à l'improueu, toutes les furies d'enfer estre là assemblées, & deliberer entre elles de quelque different & controuersie. D'aucuns y en à bramans de telle sorte, que s'il y auoit vne douzaines d'asnes d'Arcadie, ils ne se feroient si bien ouyr. En apres y en à, qui, d'abondance de vin qu'ils ont en corne, s'endorment de telle façon, que des lirons ne dorment point plus fort lors qu'il fait bien froid, estans là couchez & veautrez comme veaux, sans sentir chose de ce monde, & quoy qu'on leur face, qu'on les tourne, qu'on les pince, frappe, fume, tourne par cy, par là, ils ne remuent non plus que morts ou pasmez, se soucians moins que rien de toutes les fortunes, qui se pourroyent presenter & offrir. Encore n'est-ce pas tout: car quelques

fois il y en a, qui, pensans raconter quelque chose de leurs beaux faits d'amours, ou autre chose, rottent, vessent, & rendent telle odeur de leur bouche, qu'il vaudroit mieux beaucoup sentir la plus infecte estable à porceaux, qu'on puisse trouuer. THEO. *C'est donques grande pitié de viure à la court, ou il y a grand nombre de tels courtisans.* POL. *Si est, Theophraste. Mais il ne me semble hors de propos, de t'enquester d'vn point: il me souuient que n'agueres tu disois, telle desbordée maniere de gens s'abreuuer le cours de leur vie, & toutesfois (si i'ay bône memoire) l'escriture saincte dit (s'il est licite de la messler auec la prophane & humaine) que la prouidence de Dieu a limité le cours de la vie à chacun.* THEO. *Il est vray, neantmoins nous la pouuons aussi bien acoursir & abreger, qu'il est aisé d'esteindre vne lampe ardente. N'est-ce pas prophetie, que ce, que dit l'Ecclesiaste? Prens garde que tu ne moures, non point en ton temps. comme s'il vouloit dire, Garde toy que le terme & la borne de viure, qui t'est donnée d'en haut, ne soit acourcie par ta gormandise & mauuais gouuernement: A la façon d'vne lampe, qui (cõme Galien dit) ard & esclaire tres bien, lors que son huile & aliment est moderé: que s'il redonde & est en trop grande abondance, elle s'esteint incontinent,*

incontinẽt, parce qu'elle ſent ſon cõtraire. Ainſi eſt-il de noſtre chaleur naturelle: car tant qu'elle ſent l'humeur (duquel elle s'entretient) moderé, elle ſe recrée & eiouïſt merueilleuſement, & s'il aduiẽt que l'humeur s'augmẽte par trop, tout auſſi toſt la chaleur s'eſteint et meurt. Ce qui aduient alors qu'on boit & mange par trop & exceſſiuemẽt, comme l'à tres biẽ dit Pline eſcriuant ce qui s'enſuyt, que lors la vie finiſt, que volupté commence. P O L. *En verité tu dy de grãdes choſes, Theophraſte, mais venons au point. Il me ſemble, qu'entre les choſes, qui corrompent la digeſtion, tu nombrois le mauuais ordre des repas. enſeigne moy donc, ie te pry, pour la bien parfaire, quel ordre il ſera bon de tenir.* T H E O. *Eſcoute: la plus grãde part des doctes medicins tient pour tout vray, qu'il faut, pour biẽ faire, manger choſes liquides & de facile digeſtion au premier mets & entrée de table, de peur que ſi on faiſoit le contraire, c'eſt à dire, qu'on mangeaſt en premier lieu quelques groſſes & ſolides viandes, les conduits s'eſtoupaſſent, & par ce moyen s'engẽdraſt corruption dangereuſe.* POLYLOGE. *Commandes-tu donc, qu'on mange touiours en premier lieu choſes liquides & ſubtiles?* THEOPHRAS. *Non pas: car ſi quelqu'vn à de couſtume de*

manger moderement choses grosses & de dure substance, & prendre à grand foison les viandes subtiles. Il seroit beaucoup meilleur, de manger premierement les viandes grosses & dures, affin qu'estans en petite quantité elles ayent autãt de tẽps à se cuire, que les subtiles & delicates, qui sont en grande abondance. POLYLO. *Suffit-il de celà pour cet affaire?* THEOP. *Non point encore: car quoy que ce soit que lon mange, premierement il faut diligemment prendre garde, que ce ne soit quelque viande visqueuse & gluante, de peur qu'en sortant du ventricule & estomac, bien tost apres qu'on l'a mangée, elle n'attire par mesme moyen, à raison de sa visquosité, les autres viãdes, qui ne sont encore qu'à demy cuites. Il se faut aussi garder de manger, à l'entrée de table, tous fruits, qui ont vertu de restraindre, comme coings, poires, amandes, chastaignes, à cause que par iceux s'engẽdre opilatiõ aux conduits, & les autres viandes sont empeschées de sortir de l'estomac: si ce n'est à ceux, qui sont assez laches & esmeuz: pourautant qu'à tels les fruits dessudits sont fort conuenables: & à la fin du repas, ceux, qui sont de leur nature lubriques, comme sont prunes, cerises, & pesches.* POL. *Ie pourray donques bien vser de fruits,*

moyennant

moyennãt les cõditions, que tu as nõmées. TH. *Ouy dea: retenant toutesfois touiours celà, qu'en vser en grãde quãtité est dãgereux, pour ce qu'ils engendrent vn sang fort fluide & preparé à putrefaction, principalement à l'endroit de ceux, qui ont l'estomac par trop chauld, soit ou de sa nature, ou par grand & vehement exercice, ou par quelque bain chauld, ou par quelque mal chauld.* POLY. *Et si quelqu'vn, ne se souciant point de ton dire, en auoit farcy son ventre, & mangé grande quantité, & que par ce moyen il fust en danger de maladie, quelle aide luy pourroit-on bailler?* THEOPHRAS. *Quelque ius laxatif, ou du vin doux, ou bien d'vne confection d'eau & de miel, que le vulgaire appelle Melicraton.* POL. *Tu dis vrayment de grandes choses, & y procedes par bon ordre: toutesfois quand l'appetit & la faim me presse, i'ay bien peu egard à ce, que tu dis: car ie deuore le premier venu, & fust-ce des faiues crues, encore me semble celà succre, ou confitures tres exquises: de sorte que i'approuue & louë merueilleusement le dit de Socrates, qui soustenoit n'estre meilleure saulce que la faim.* THEOPRAS. *Tu tien donc bien peu de conte de ta santé, en ce faisant: car vne grosse viande est beaucoup plus propre à vn estomac*

chauld, & qui est en appetit, à cause que, resistãt par sa grosse substãce à la chaleur naturelle, elle se tient coy en vn lieu, pour se cuire auecques le temps : là ou vne legere & subtile se disperse par tout, aussi tost qu'elle est descendue en la capacité du ventricule, & par ainsi engendre vne repletion, qui est fauce & fardée. POLYLOGE. *C'est assez de celà, Theophraste: maintenant fay moy sage de ce, que ie te demanderay. A quoy tient celà, que d'aucuns refusent à collationner apres midy, pour estre au souper en meilleur appetit, veu que moy, soit que ie desiunne, que ie disne, que ie resine, que ie souppe, que ie collationne, & recollatiõne tant qu'on voudra, ie n'en pers iamais l'appetit, ains mãgerois encore au dernier repas d'aussi bon vouloir, qu'au premier?* THE. *Tu as celà d'acoustumance, Polyloge: car des ton enfance tu as apris de manger à toute heure du iour: toutesfois cette coustume chãgera auec l'aage, si le prouerbe ne mẽt, qui dit: A diuers aage, diuers regime.* POL. *Comment celà? ie supposois desia, que ie serois tel toute ma vie.* THEO. *Tu supposois mal: car à grande peine, estant vieil, pourras-tu manger en trois repas ce, qu'à present tu manges aussi bien en vn, qu'homme de ta robbe.* POLY. *Et ie te supply, donne m'en la raison.* THEO.

Pourau-

Pour autant que, ſi on ne donne à toute heure à vn vieillard de quoy mettre ſous la dent, le peu qu'il à de chaleur ſe debilite incontinent: & ſi on luy en donne quantité, il s'eſteint & meurt tout auſsi toſt: ce qu'on peut clairement voir en vne lampe, qui eſt preſte de s'eſteindre, pour faute d'aliment: car s'on luy dõne moderée quãtité d'huile, elle ſe remet en vigueur: ſi on en verſe par trop, c'eſt tout incontinent fait, la clarté ſe perd. POLY. *I'ay encore vne grande difficulté à te donner pour diſſouldre: I'ay pluſieurs fois veu diſputer entre les plus ſçauant medicins, de ce point: A ſçauoir, s'il eſt meilleur, de plus manger au diſner, qu'au ſoupper, ou du contraire. Dy moy ce que t'en ſemble, affin que, ſi ie me trouue au lieu, i'en puiſſe, comme les autres, dire mon mot de gueule, comme on dit communement.* THEO. *Si tu m'en crois, tu retiendras, qu'alors que les nuicts ſont longues, & que le ſommeil n'eſt point em peſché ou interrompu d'aucun accident, il eſt meilleur de prendre le ſoupper plus ample, que le diſner. Et la raiſon de mon dire eſt telle: parce que la concoction ne ſe fait iamais mieux, ſoit en l'eſtomac, ou au foye, que durant le dormir: par ce qu'alors les facultes, animale, & naturelle, ſe fortifient. mais les gens, qui dorment*

peu, ou qui sont subiets à rumes, feront le contraire, mangeans le moins au soupper, qu'il leur sera possible, & ce encore long temps deuant le dormir, de peur que nature, qui est empeschée à digerer & vaincre cet humeur superflu, d'ou sortent les rumes, ne soit reuoquée de son office, & chargée de rechef par la viande suruenante, comme d'vn nouueau fardeau. POLY. *Certes ie t'admire, Theophraste, pource que ie te vois tant aisement & encore plus volontairement rendre response à toutes mes demandes. Et pour ce prendray de rechef hardiesse à t'importuner. A cause que le pain est plus aymé & commun, & qu'il y en à de diuerses sortes, lequel est de tous le meilleur & plus salubre?* THEO. *Isac l'enseigne assez euidemment, Polyloge, quand il dit, qu'entre toutes les sortes de pain, il faut elire celuy, qui est fait de pur froment, comme engendrant tres bon sang, & nourrissant beaucoup: combiẽ qu'il ne le permette à ceux, qui ont le ventre trop dur, & qui sont constipez, s'il n'y à parmy quelque peu de son de seigle meslé: & faut qu'il ne soit point trop cuit, ou brulé par dessus: parce qu'ainsi il engendre vn sang melancholic: ny trop mol par dedans, pour n'estre assez cuit, à cause qu'estant tel, il*

empesche

empesche l'estomac. POLYLOGE. *Est-ce assez de celà, que le meilleur pain se fait de froument ?* THEOPH. *Nenny: mais faut considerer, si le froument n'est point trop vieil, ou trop nouueau, s'il est bien meur, & s'il à esté gardé en ær clair & libre, comme il faut: si aussi le grain est net, & n'est point entremeslé de poussiere, s'il est poisant, gros, & comme rougeastre: car le pain, qui est fait de tel froument, ne sçauroit estre, qu'il ne fust bon, veu qu'il retient la nature du grain, duquel il est fait.* POLYLOGE. *Et s'il y à quelque peu de sel, en vault-il moins ?* THE. *Mais beaucoup plus, principalement s'il y à du leuain assez: par ce qu'ainsi il empesche, qu'il ne se face opilation au foye, ou à la rate, & qu'il ne s'engendre des pierres ou calcules en la vessie & aux rougnons, principalement s'il est mangé deuant les autres viandes auec vn peu d'any: car lors il fait en vrinant gecter hors, tout humeur superflu, qui pourroit estre au dedans. Or quant au pain chauld, ie ne suis pas d'aduis, qu'on en vse, si ce n'est, quand quelqu'vn se pasme: car on tient, que le pain tendre, pour ce qu'il crisse & petille en le rompant, ayde à la pasmoison.*

POL. Et du pain de metail, qu'on appelle, qu'en iuges-tu? THE. Qu'il est de mauuaise nourriture, & seulemẽt bon pour les crocheteurs & gaigne-deniers, à cause qu'il ressemble à celuy d'orge qui est astrictif, & qui engendre abondance de ventositez, comme Isac preuue. Neantmoins de quelque sorte que soit le plain, il est (selon l'aduis des plus experts medicins) beaucoup moins dangereux d'en manger quantité en hyuer, qu'en esté: ioinct aussi que se remplir de pain, est beaucop plus nuysible, que non pas de vin: iouxte le prouerbe, qui dit, que toute repletion est à craindre, & celle de pain sur tout. POL. Apres le pain s'ensuit la chair: dy donc par mesme moyen, quelle est la meilleure? THE. Celle de porceau: parce qu'elle est tẽperée de chauld, & humide autant qu'il le faut: qui est la raison de Galiẽ & Auerrois. Mais il ne faut pas que le porceau soit plus aagé d'vn an, & si il est necessaire, qu'il ait esté saupouldré de sel, de quelques iours deuant. Encore y a il à considerer, qu'elle n'est pas bonne à tous indifferemmẽt: car à cause qu'elle demeure trop longue espace de temps au ventricule premier que de se cuire, elle nuyroit à ceux, qui se trouuent mal de leur personne, plus tost, que de leur estre proffi-

proffitable. Parquoy il ſera bon, que ceux, qui ſe ſentiront mal diſpoſez, s'en abſtiennẽt. Celle des petis cochons de lait n'eſt pas (ſelon Galien) ſi louable, à cauſe de la trop grande humidité qui y eſt, qui pourroit rendre celuy, qui en vſeroit, par trop phlegmatic & pituiteux. Celle de beuf eſt en ſes qualitez froide & ſeiche, principalemẽt de beufs qui ſont vieux: difficile à digerer, reſtreignante le ventre, & tellemẽt melancholique, que ſi aucun faiſoit eſtat d'en manger ſouuent, il ſe ſentiroit en fin oppreſſé de toutes ſortes de maladies, qui prouiennent d'abondance de ſang melancholic: comme de lepre & ladrerie, de tigne, de chancre, de dertes, & ſemblables: pour crainte deſquelles les anciens s'abſtenoyent de la chair de beuf. Les Atheniens ont premierement vſé d'iceux au labourage de la terre, neantmoins ils firent crier par edict public, qu'homme ne fuſt ſi hardy de tuer beuf ne vache, ſur peine de la hart, ou d'exil. Vn chacun louë celle de veau & de cheureau, pour ce qu'elle ſe digere aiſement, & engendre bon ſang. Et d'entre les cheureaux, ceux ſont les plus à priſer, qui ſont comme de couleur rouſſatre, & aprochans du poil gris. On louë auſsi les moutons aagez d'vn an, qui ſont

chatrez : comme aussi toutes autres bestes chastrées, selon son espece: combien que celà s'entende seulement des bestes à quatre pieds: car la volaille chastrée est beaucoup meilleure et plus proffitable: à cause que (cõme dit Isac) les bestes à quatre pieds sont priuées des membres, qui sont le fondement de la chaleur naturelle. POL. Ne diras-tu riẽ de la chair de bouc & de chieure? THE. Auicenne, tres excellent medicin, escrit, que ny l'vne ny l'autre ne vault rien, pource qu'elles engendrent de fort mauuaises humeurs, & des fieures quartes. Mais les pires & plus à craindre de toutes, sont, celle de renard, celle d'ours, & de chien : parce qu'elles gastent l'estomac, empeschent & l'vrine & les excremens, gardent de dormir, & sont totalement dissemblables de la nature de l'homme. Galien y adioute la chair de lieure, pourautant quelle desseche merueilleusement. POLY. Poursuy des bestes sauuages, Theophraste. T. Constantin, tres versé medicin, dit, que toutes en general engendrent vn sang melancholic, si elles ne sont pres de faõner, et qu'alors elles ne sont pas du tout à reiecter. Oultre plus faut noter, que le Cerf est plus de craindre en esté, qu'en hyuer: car (pource qu'il vit de serpens & couleuures

leuures

leuures en esté) on estime que sa chair est venimeuse: Suyuant en celà ce, qu'en escriuent Pline, & d'autres historiens, c'est à sçauoir, qu'il y a entre les serpens & les Cerfs mortelle guerre & inimitié, & qu'en esté les Cerfs auec les nazeaux alenent de telle force dedans les troux & cauernes ou sont cachez les serpens, qu'ils les en tirent, bon gré mal gré qu'ils en ayent, puis ce fait les deuorent & mangent: d'ou vient qu'ils ont apres vne extreme soif, mais ils sont tellement auisez de leur nature, qu'ils se gardent de boire, affin d'auoir plus chauld, & que par ce moyen ils puissent plus aisement digerer le venin. POL. C'est assez des bestes, Theophraste: disons à present de chaque partie d'icelles, affin qu'il ne manque rien en nostre fait. THEO. Retiens donc en la memoire ce, que i'en diray: & premierement parlons du cerueau, lequel on tient entre les medicins estre ennemy à l'estomac, comme la moëlle des os, & la graisse, qui oste l'appetit, & se pourrist incontinent, principalement, si on la mange à la fin du repas apres les autres viandes: ce qu'a voulu monstrer Galien, disant: Qui vouldra vomir, mãge de la ceruelle auecques de l'huyle. Or affin que le cerueau mangé ne puisse nuyre, ou endommager, on a

acoustumé de le confire & acoustrer, comme les yeux, qui, combien que ils soyent de difficile digestion, neantmoins à cause qu'ils sont gras & visqueux, peuuent nuyre & empecher la digestion des autres viandes. On l'accoustre donc, & le confist-lon auec du vinaigre, du sel, du poyure, des cloux de girofle, du persil, du calament, & auec de la graine de carnion du gingembre. Les narines, les aureilles, & le gouzier des bestes sont de difficile digestion, à cause des cartilages, desquelles telles parties sont faites & cõposées: elles engendrent peu de suc, & iceluy encore mauuais. Quant au cœur, s'il se peut vne fois digerer, il nourrist biẽ fort, & engendre bon sang: mesmement celuy du cerf, qui, par quelque vertu occulte & incognue, medicine mesme les enuenimez. Le poumon est par accident froid, & (selon Galiẽ) est de facile digestion, toutesfois Rases dit le contraire. Toute sorte de foye engẽdre es veines vn sang gros & trouble: d'ẽtre les bestes à quatre pieds, celuy de cheureau, de porceau, et de veau sont les meilleurs: d'entre les oiseaux & volaille, celuy des gelines, et des canes, principalemẽt quand elles sont grasses. Il reste l'estomac, les intestins, la peau, les nerfs, la rate, & la matrice, q̃ nous lairrõs pour les bouuiers, laboureurs, & vi-

& vignerõs, qui ont, par l'exercice qu'ils font, & le labeur qu'ils prennent, l'estomac d'autruche pour digerer du fer. Touchant la langue, ell'est bonne & pour les sains, & pour les malades: mais la queuë est venimeuse. POLY. Ie ne me soucie pas beaucoup de ces petites & particulieres choses, mais que i'aye touiours quelque bon chapon à mon commandement: car de tout tẽps i'ay esté sobre en telle sorte, que ie me suis touiours mieux aymé passer de ces petites bestes, qui ne coustent que vingt & trente sols, que d'employer quinze ou vingt liures en ces grosses. THE. I'entens bien ton dire, Polyloge: mais ie n'y prens pas grand egard. Tu as certes plus tost esté vn friant, aymant mieux d'vn chapon, que d'vn beuf, & d'vne ieune geline commençant à pondre, que d'vn porceau, suyuant en celà les escoliers d'Epicure. Cõme si on ne sçauoit pas bien, qu'vn ieune chapon & vne geline sont temperez en toutes leurs qualitez. Neantmoins si tu auois leu ce qu'en à escrit Rases, ie ne sçay, si tu serois tant amoureux de telles petites bestes, que tu dis. Les Gelines (dit-il) si on continuë long temps d'en manger, engendrent des vers: & les Cailles, pour ce qu'elles se nourrissent d'hellebore, engẽdrent conuulsion, & vne contraction de nerfs par tous les mem-

bres du corps. POL. Et des coqs & pigeons, qu'en dit-il? TH. Les coqs vieux ne sont aucunement profitables aux sains, & moins encore aux malades: car ils sont ia secs cõme boys, & n'õt quasi poĩt d'humeur en eux, ains par quelq̃ necessité, qu'ils ont, sont preparez à soudaine putrefaction. Toutesfois le iust, qui en est espreint, est tres vtile pour les malades, à cause qu'il lache doucement le ventre, & sustante le corps. Tu noteras presque le semblable des pigeons: car ils sont de tres difficile digestion, à cause de la grandissime chaleur, qui est en eux, & extreme siccité. Combien que Rases die d'auantage, c'est à sçauoir, que vn, nommé Cassifa, mourut soudainement, pour en auoir mangé trois fois en vn mesme iour. Les autres conseillent, de peur qu'ils ne soiẽt nuysibles au corps qui les reçoit, qu'ils doiuent estre bouillis auec des laictues. Quant aux petits & ieunes pigeons, il leur faut premierement oster la teste, affin que le sang s'escoule, puis estans deuëment cuits, en vser, & ainsi ils ne seront pas seulement bons pour la nourriture, à cause qu'ils sont de bon suc & de bonne digestion, mais proffitables à ceux, qui ont douleur de reims: comme dit le mesme Rases. POL. Lairras tu les oyes? THE. Les oyes ont la chair trop dure, Polyloge:

loge : qui est la cause, que les Iuifs sont de dur cerueau, par ce qu'ils en vsent ordinairement. Les Canes, les Grues, les Pans, les Cygnes, & les Cigongnes ne valent pas mieux. Iaçoit qu'Hali, en son liure cinqiesme, enseigne, qu'affin que la chair de tant dures bestes s'attendrisse, il est expedient, & faut, apres qu'elles sont tuées, les pendre par le col trois iours entiers, vne pierre assez poisante pendue au pied. Les phaisans, & les perdris, engendrent vn sang tres louable, sont de facile digestion, commodes à toutes complexions d'hommes, exceptez les escoliers, & les prestres simples, qui n'ont point grand reuenu : car s'ils en vsoient souuent & en quantité, les pauures bources en deuiendroient plattes. POLY. *On dit d'auantage, que les plus petits oyseaux, qui viuent par les brandes & chardons, ne sont pas du tout mauuais.* THEO. *Aussi ne sont-ils, & principalement les merles, les griues, les alouëttes, & les bisays. Mais les estourneaux & les passes ne sont pas si louables, tāt pour ce que leur chair est dure et difficile à digerer, que aussi pour autant qu'elles ne plaisent point au ventricule ou estomac, & qu'elles gastent le sang.* POL. *Gastent, ou ne le gastēt point: c'est le moindre de mes soucis, mais*

que i'aye de bon poiſſon. Ie t'aſſeureray bien d'vn point, Theophraſte mõ amy, que i'ayme de ma nature tellemẽt tout poiſſon, q̃ i'en lairrois la meilleure venaiſon qu'on trouue, de façon que ie ne puis penſer mon pere auoir eſté d'autre eſtat, que peſcheur, ou châſſe-marée. Et combien que ie ſçache qu'ils ſont tant humides, & qu'ils engendrent abondance de pituite en tous hommes, qui en vſent volontiers: point: celà ne m'en peut deſtourner. T H E. *Ainſi, tu n'y mets point difference.* P O L. *Point, point: les premiers trouuez ſont les premiers prins: & trouue auſsi grand apetit aux vns, comme aux autres.* T H E O. *Si faut-il croire, que ceux, qui ſont plus viſtes & nagent le plus viuemẽt, ſont les moins nuyſans: ceux auſsi, qui ne ſentẽt point mauuaiſe & facheuſe odeur, qui n'ont point la chair dure, qui n'habitent point ces lacs & eſtangs bouëux, ou riuieres herbageuſes, mais au contraire qui nagent & ſ'eſgayent es eaux courantes, claires, profondes, ſablonneuſes, deſcendantes vers le Septentrion, pourueu qu'iceux poiſſons ſoient bien & ſuffiſamment couuerts d'eſcailles.* P O L. *Ceux de mon pays ſe ſoucient bien peu de ces conditions, qui viuent d'anguilles ordinairement.* T H E. *Si ſont-elles bien fort dãgereuſes, à cauſe qu'elles frayent & ha-*

& habitent tout ne plus ne moins entre elles, que font les ſerpens, d'ou vient que le plus ſouuent elles ſont venimeuſes. Toutesfois on les pourra corriger, ſi, apres les auoir tuées, on leur couppe la teſte & la queuë. Que ne ſe ruent-ils ſur les Brochets & truictes, plus toſt, qui ſont tres louables? POL. Ils craignent certes plus d'offenſer madame leur bouche, qui y prend apetit, que non pas leur ſanté: en ſorte que le plus ſouuent ils laiſſent & meſpriſent les petites loches & tenches, pour ſe ſaouler de mulets, de moruës, & autres tels mareſcageux poiſſõs. THE. Ouy, ouy: mais ils y meſlent quelques odeurs. POL. Cõment celà? meſle-lon des odeurs auecques les poiſſons? THE. Ouy, ouy, Polyloge, & y ſont bien fort vtiles, pour corriger leur trop grande & exceßiue humidité: comme du ſafran, du clou de gyrofle, de la canelle, du gingembre, & ſi quelqu'vn veult y adiouter de l'aloé, il n'y ſera que bon. POL. Si on auoit ainſi acoutré, que tu dy, quelque bon ſaumon, ſeroit-il mauuais? THE. Nenny, mais on fait plus en cetuy cy: car il le faut bouïllir auecques force percil, à cauſe que par ſa durté il eſt de tres difficile cõcoction, & de mauuais ſuc, & principalement ſ'il eſt ſalé: comme außi eſt la carpe. POL. Aucuns ayment les eſcreuiſſes, & ne

se soucient point des autres poissons. THE. *Ie m'esbays de la nature des hommes, qui ont en ce tẽps tant peu d'egard au plus riche thresor qu'ils ayẽt, ny qui soit en la terre, qui est leur santé, qu'ils n'ont entierement autre egard, qu'à cõplaire à leur langue. Hali escrit, que les escreuisses sont mauuaises à digerer, & mesme le philosophe les nomme, Mange-tout, pour ce qu'elles se nourrissent de bouë, de sable, d'herbe limonneuse, voire de fiante, s'il s'en trouue ou rencontre quelques fois. Neantmoins Rase asseure, que les escreuisses, & le ius, qui s'en espreint, sont moult vtiles à gens secs & etiques, & qui sont refroidiz de Venus.* POL. *I'ayme sur tout les œufs des poissons, Theophraste: me sont-ils contraires?* THEO. *Bien fort: car ils ne sont pas seulement de mauuais suc, mais aussi empeschent & nuysent bien fort à lestomac. Si tu aymes tant les œufs, choisy moy de ceux de geline, bien frays, petits, & longuets: par ce que de tels se font les masles, quoy qu'en dye Aristote: puis les fays vn peu bouillir qu'ils ne soient durs, & t'en sers en telle façon: car tels œufs sont de tres bon suc, & merueilleusement nourrissans, & si ils augmentent le sperme, principalement s'ils sont cuits es cendres: car ainsi l'humidité, qui y est super-*

ſuperflue, s'exhale. POLY. Mon ordinaire eſt, de les fricaſſer, Theophraſte: ſont-ils pas bons? THEOPHR. Ceux là ſont les pires de tous: car ils engendrent (ſelon l'aduis de tous medicins) la colere, qui puis apres eſt cauſe d'vn grand nombre de diuerſes & dangereuſes maladies. POLYLOGE. Tu t'apuyes du tout ſur le dire des medicins: mais quant à moy, ie ne me romps gueres la teſte à les ouyr raiſonner: pource que le plus ſouuent ie les voys variables entr'eux meſmes, & leur dire. Et de fait, n'a pas long temps que i'eſtois en quelque compagnie aux champs, ou il y auoit vn medicin aſſez famé. Comme il m'eut veu manger du laict auec du pain, pour me rafraichir, il m'eſcria ſoudain, Donne toy garde, mō amy, que, penſant boire du laict pour complaire à ton vouloir, tu ne boyues vne douleur de teſte, vne paßion de ventre, & que tu ne prepares tes dents à ſe pourrir deuant long temps. Moy incontinent prenant ſon dire comme d'vn Apollon, ou Sybille, ie laiſſe là ſoudainement mon laict, quoy que i'euſſe grande enuie d'en venir à bout. Mon gentil medicin le ſaiſiſt außi toſt, & ſans difficulté ny crainte, vous vuyde l'eſcuelle, qui en eſtoit (peu ſ'en failloit) pleine. Qui fut eſtonné, ce fut

moy : & i'eusse tresbien voulu ne l'auoir point creu, pour le gentil conseil qu'il m'auoit donné. Qui fut cause, qu'il me souuint incontinent de ce bon gautier Philoxene, qui se mouchoit dans le plat, ou il voyoit estre quelque bonne & friande vainde, affin d'honnestement en farcir sa pance apres tout seul. Si ne me peux-ie taire à la colere, que ne luy disse, He dea, Mõsieur, cõment me cõseillez-vous vn dãger, auquel vous mesmes de vostre gré vous laissez cheoir? Si vous me deffendez le laict, pourquoy vous hazardez-vous d'en boire? d'ou vient telle & si feruente amytié, que vous m'aymiez plus, que vous mesmes? Entens, entens, mon amy (me va-il dire) il n'y à pire poison à l'estomac remply d'humeur coleric & pituiteux, que le laict: & au contraire il sert d'vn souuerain nutriment à cil, qui est net, & qui n'est aucunement cacochime. Contente toy donc, que tu te fusses fait grand tort, si tu eusses beu le laict. Quant à moy, i'en sçay bien le contraire: car ie me puis vanter d'auoir l'estomac autant bon, qu'homme d'icy à dix lieuës. Voy-là le payement que i'en euz, & par là ie cognuz, qu'il y à du fard en eux. THEO. Il ne s'ensuit pas, Polyloge: car encore qu'il ne te vist qu'exterieurement, neantmoins ils sont si rusez en cet affaire,

qu'ils

qu'ils peuuent voir, ayans vne fois contemplé la seule face, le dedans du corps, quoy qu'empesche la robbe. Mais ce n'est pas tout: Ne vous disoit-il pas, lequel laict estoit le meilleur? POL. Si faisoit: car il disoit, que, pour cognoistre vn bon & louable laict, il faut premierement regarder, qu'il soit bien blanc, de bõne & agreable odeur, tenu d'vne tẽperée liqueur, & tellement doucereux, qu'il s'en puisse tirer de trois sortes: la premiere, grosse & espesse, qui est celle partie, de quoy on fait les frommages, qui est de nature froide: la seconde, grasse, de laquelle on fait le beurre, chaulde en sa qualité: la troisiesme, claire & lucide, comme eau, qu'on appelle le megue, & ceste cy est tresfroide, & souuerain remede pour la iaunisse. Il disoit oultre plus, que le laict de chieure est vtile aux hommes, & à ceux mesmement, qui ont flux de ventre, à cause qu'il estreint & reserre, pour la matiere d'ou il est fait: car les chieures viuent des reiettons & fueilles d'arbres. Il disoit aussi, que celuy des vaches n'estoit pas pire: mais qu'en general, il failloit notamment se garder de boire du vin apres le laict, pour autant qu'il fait tourner le laict en l'estomac, en petites masses, & en estoupant les conduits estrangloit quelques fois.

Il ne disoit pas grand cas de celuy des femmes, & des asnes : pource qu'on n'en vse, que peu, ou point : neantmoins si les auoit-il tous deux (à ce qu'il disoit) en grande estime. THEO. *Et si quelqu'vn auoit beu du vin sus du laict, et que par ce moyen il y eut danger, ne donnoit-il point de remede pour y secourir?* POLYLO. *Ouy : & disoit, qu'il failloit faire seicher & mettre en pouldre bien menuë des fueilles de calamẽt, pour les boire auecques quelque liqueur, ou humer le iust d'iceluy, quand il est verd.* THEOPHRAS. *Il disoit tres bien, Polyloge, mais tu n'y adioutois pas foy, par ce qu'il t'auoit trompé.* POL. *Pas beaucoup : combien qu'il s'efforceast par tous moyẽs de prouuer qu'il l'auoit fait pour mõ proffit : car il me vint amener vn des aphorismes d'Hippocrates, ou il est dit. Quiconque se sent auoir la teste debile, les veines du foye estroictes, l'estomac cacochime, & remply de mauuaises humeurs, les intestins subiets à la colique, & à fieure : si iceluy (dy-ie) mãge du lait, il nuyt à sa santé. Si celà est vray, ie n'en sçay rien : mais pour le moins il tachoit m'appaiser par tels moyens.* THEOPHR. *Il est ainsi, pour tout vray : toutesfois ceux, qui ont de quoy, le corrigent auecques du miel & du succre.* POLYLOGE. *Or d'autant que*

tant que le frommage est fils legitime du laict, ie te pry, par mesme propos dys-en quelque mot. Les vns en disent cecy, les autres celà, & ne se peuuent accorder. THEOPH. *Ce n'est pas sans cause, Polyloge: car à la verité il y à plusieurs differences de frommage. Il y en à d'vne sorte, qui est salé & rassis, que Isac conseille fuyr, & ne retenir point au rang des bons: par ce que premierement, il est de mauuaise digestion, & de gros suc: secondement, d'autant que c'est vne source de colere: qu'il engendre la grauelle aux rougnõs, & le calcule en la vessie. En apres il y en à de frais & mol, qui est semblablement salé, qu'on n'approuue point, pour ce qu'il engendre des humeurs totalement contraires au ventricule & aux intestins. D'auantage on en recite d'vne autre façon, qui est frais, mais salé tellement quellement: & iceluy on dit estre agreable à l'estomac, mais de bien petite nourriture. Oultre plus, il y en à d'vne autre sorte, approchant du laict, qui n'est aucunement salé: celuy cy est preferé aux autres, entant qu'il lasche le ventre, & qu'il nourrist & proffite à l'estomac pour mieux digerer les autres viandes premises: à telle condition toutesfois, qu'on en vse moderement, & qu'on le mange*

comme il faut. POLY. *Tu retien donc le frõmage au rang des choses, qui contregardent la santé.* THEO. *Ouy, mais non pas indifferemment: car il est plus librement permis aux gens maigres, qu'aux gras & replets. Mais escoute, pour faire plus court, que le frommage dit de soy mesme.*

Le frommage parle.

L'ignare medicin m'ause bien reiecter:
Et si, pourquoy le fait, ne peut ores monstrer.
Mais le docte, pourtãt qu'il me sçait agreable
Au debil estomac, me retient pour louable.
Ie suis au ventre lache vtile auant disner,
Et du contraire au dur vtile apres soupper.
I'ayde aussi de beaucoup la viãde à digerer,
La faisant au plus bas du ventre deualler.
Et pour dire en vn mot, si l'appetit se pert,
Il est aussi soudain par moy seul recouuert.

POLYLOGE. *Voylà le frõmage, qui se sçait assez biẽ louer, Theophraste: mais ie croirois plus volontiers à son dire, s'il y auoit quelques bons auteurs, qui fussent de son aduis.* TH. *Tu y peux donc biẽ croire, amy Polyloge: car les plus experts medicins, qui ayent esté, luy accordent entierement ce qu'il à dit de soy mesme: entre lesquels tu as Auicenne prince des Arabes, et Paul d'Aeginite, abreuiateur tres ample de Galien.*

lien. Toutesfois si s'accordent-ils en celà, qu'il se faut diligemmẽt garder d'en mãger en grande quantité. P O L. Ie t'accorde ce que tu dys, mais tu ne fais aucune mention d'Hippocrates, qui dit le contraire, & qui est tãt estimé de tous. T H E O P H. Ie te pry donc, s'il te souuient de ce qu'il en dit, que tu le m'apprennes maintenãt: car i'estime autant le dire d'Hippocrates, comme d'vn autre Apollon. P O L. Ne te souuient il point auoir leu au quatriesme liure du regime des aiguës maladies, que le frõmage engendre des ventositez, qu'il empesche, qu'il enflamme les viandes, qu'il suscite des cruditez, & qu'il nuyt à la concoction, principalement à ceux, qui ont richement beu? T H E O P. Il est certainement ainsi, & me souuient à la verité l'auoir autres fois fueilleté, & ce qui s'ensuit en ce mesme lieu, c'est à sçauoir, que toutes sortes de pois & febues sont flatueuses, & appesantissent aucunement la teste, soient cuits ou cruz, s'ils ne sont mangez auec autres viandes. P O L. I'entens bien, mais que concluz-tu donc du frõmage, veu la discordance, qui semble estre entre les auteurs predits? T H E O P H R. Il semble voirement y auoir discordance entr'eux: qui n'est rien: car Hippocrates mesme au liure de l'ancienne medicine, s'accorde auecques les

autres, mettant difference entre les natures & complexions des hommes, & disant ce qui s'ẽsuyt, que le frommage ne nuyt aucunemẽt, mais qu'õ ne s'en saoule point. Tout ainsi q̃ des fruits: car se remplir de pommes est autant, que se procurer vne extreme douleur de nerfs: se saouler de poires est, s'engendrer vn tourment merueilleux aux intestins: & vser par trop de noix est, se nuyre à la teste, au poumon, à la langue, & à l'estomac: finalement vser sans raison ou mesure de coings est autant, que chercher vne rage & incredible passion es ioinctes. Neantmoins qui vseroit moderement de toutes les choses susdites, il proffiteroit & ayderoit beaucoup à sa santé, tant s'en faut qu'il y peut porter nuysance ou dommage. P O L Y. *Disons des guignes, & des cerises, qui sont communes à tous pays: sont-elles proffitables, ou au contraire sont-elles nuysibles à la santé du corps?* T H E O. *Non: d'autant que les guignes, par leur grande humidité laschẽt par trop l'estomac, & nuisent à la veuẽ, iaçoit qu'elles nourrissent assez, à cause de leur douceur. Quant aux cerises, qui sont vn peu plus aigres, combien qu'elles destoupent les opilations du corps, & atenuẽnt les humeurs trop gros & espés, toutesfois elles ne sont à louer, pourautant qu'elles restreignent le ventre,*

& prin-

& principalement si on prend puis apres quãtité de gros & puissant vin. P O. A quelle cause cela? i'eusse pensé tout le contraire, que, s'il estoit aduenu quelque accident à vn homme pour auoir mangé des cerises, il n'y auoit au monde meilleur ny plus propre medicament, que boire de bon vin. T H. Il en est bien autrement, Polyloge: car les cerises engendrent de grosses & mauuaises humeurs, que le vin puis apres renuoye par sa fumeuse chaleur en toutes les parties du corps, ou apres elle se corrompent, & engẽdrent de tres dangereuses fieures. P O L. Quelle opinion as-tu des pommes, qu'on appelle grenades? T H. Il y en à de trois especes: les vnes sont douces, & sont (selõ les philosophes naturels) froides et humides, et par cõsequẽt peu louables, par tãt qu'elles engẽdrẽt mauuaises humeurs. Il y en à d'autres, qui sõt aigres et de qualité froides, & seiches: icelles sont plus en vsage pour cõtregarder quelq̃ chose de corruptiõ & pourriture, q̃ pour en vser au mãger. Tiercemẽt il y en à de moyenne saueur, et celles cy, si elles sont poisãtes et moins aigres q̃ les precedẽtes, sont fort vtiles à l'estomac rẽply de chaleur coleriq̃, et nuysibles au froid. Au reste leur escorce, cõfite auec du succre, ayde au cõtraire à l'estomac froid. P. On se soucie à present biẽ peu

de la santé, ou de la maladie de l'estomac, moyennant qu'on cõtente la bouche: car ils tiennent ordinairement pour prouerbe vray que ce, qui plaist à la bouche, est bon au cœur: d'autant que iamais asne ne mangea de meilleur apetit des chardons ou orties, qu'ils se delectent de choux, de citrouïlles, de courges, de rabes crues, de melons, pompons, concombres, trufles, d'aux, d'oignons, de champignons, & sembable venaison. T H E. *I'eusse pourtant pensé, que les trufles eussent esté fort salubres, à cause des gros seigneurs, qui en font tant d'estime, & qui le plus souuent laissent ce qui me seruiroit bien, pour manger, auec vn souuerain & singulier desir, icelles.* P O L. *O dieu tout puissant, combien tu t'abuses, Theophraste, si tu n'estimes que ce seulement estre bon, qui est en grandes delices aux maisons des seigneurs! Car pour complaire à leur vouloir & appetit, ils sont venuz en vn si grand mespris de leur santé, que tout entierement ils trouuent celà delicat & bon, qui est cher & rare. Ce qu'on peut voir, quand ils font tant d'estime des artichaux, lesquels ils baignent au beurre, & couurent de poyure ou gingembre, pour manger au dessert, combien qu'ils sçachent tres bien, que ce soit le plus propre de l'arti-*

l'artichaut, d'engendrer melancolie, que non pas d'eschauffer ou inciter à Venus, comme ils adioutent: & qu'en outre tous artichaux sont flatueux. Il y à certes des gens, qui achettent plus cher des champignons, ou des trufles, s'ils ont enuie d'en manger, que ne vault vn veau, ou vn mouton: iaçoit que ce ne soit autre chose, que la lepre de la terre. T H E. Ie le crois tres bien: neantmoins si ay-ie quelquefois leu en Pluthar que, que Caton auoit acoustumé dire, que celle republique ne seroit long temps florissante, en laquelle on vendroit plus cher vn petit poisson, qu'vn gros beuf. P O L Y. Caton estoit vn bon diuin: mais la prodigalité, ou volupté pour mieux dire, à prins tel pied sur les hommes, qu'il n'y à maintenãt si grande mer, ny si large terre, qu'on ne voyage & visite, pour tacher à trouuer quelque morceau delicat à donner au gouzier. Car à present ce banquet n'est point assez magnifique & excellent, ou il y à chapõs, beccasses, perdris, daims, cerfs, lieures, cheureules, sangliers, estourneaux, alouëttes, pigeõs, coqs d'Inde, phaisans, pans, & bisais, s'il n'y à septante & quatre sortes de poissons, sans conter les saulces exquises, la patisserie, & les tartres, qui sont sans nombre. En sorte que Cleopatra, la plus prodigue femme qui fut onques,

& laquelle donna en vn seul repas vne perle valant trois mille cinq cẽs liures, ne fut iamais plus excessiue, qu'il en y à de nostre temps. T. Il est donques commun de despenser tout son bien en banquets. POL. C'est l'ordinaire. TH. O combien il seroit meilleur d'ensuyure le commandement de Triptolemus Athenien, qui cõprenoit toute la loy en trois points! le premier estoit, adorer les dieux: l'autre, honorer les parẽs: & le tiers, s'abstenir de chair. POL. Herodote escrit, que les Babyloniẽs l'ont creu, & obserué son dire, quand il raconte, qu'ils se sont gardez long temps en santé, & en biens pour n'vser que de poisson, encores bien frugalement. TH. Croy-tu que ceux, qui viuent frugalement, sont de plus longue vie? PO. Si ie le croy! il est assez notoire: car quelle autre raison pourrois-tu amener, pourquoy vne infinité de gros milours meurent deuant la moytié de leur aage, si ce n'est d'autant qu'ils n'ont autre soing, que de se bien traiter, & de passer iours & nuits en toute gormandise & detestable yurongnerie? Or au propos d'yurõgnerie: ie te supply, Theophraste, affin que tu ne laisses rien à dire, que tu me faces sage, si l'eau vault mieux, que le vin, pour garder la santé, ou au contraire, si le vin doit estre preferé à l'eau: car il en y à diuerses opinions.

THE.

THE. Combien que la soif, qui est vn desir du froid, et humide, s'esteint plus tost pour boire de l'eau, que pour boire du vin, à cause que l'eau est en sa qualité froide & humide, si est-ce pourtāt que le vin est plus à louër, d'autāt que par sa sub btilité & chaleur naturelle il ayde la digestion des autres viandes, & aussi que nature se delecte plus à le boire, qu'à boire de l'eau: Iouxte ce que dit Theognes, que le moderé vsage du vin est non seulement bon, mais aussi fort proffitable: Et ce aussi, qu'escrit Galien, que le vin pris auec mediocrité proffite à la digestion, ayde à faire le sang, & à le distribuer par les veines & autres membres, & que finalement il rend l'esprit beaucoup plus doux & plus hardy: ce qu'approuue Aegineta, quand il dit, que le vin augmente la chaleur naturelle, & chasse toute crudité, renuoyant par sa subtilité ce qu'il faut d'aliment à chaque membre & partie du corps: qu'il restaure la bonne couleur & habitude des gens amaigriz: qu'il fait reuenir l'appetit perdu: qu'il attenuë le gros humeur flegmatic: qu'il fait vuyder la colere auec l'vrine: qu'il rend l'esprit plus alaigre & deliberé: & finalement qu'il augmente la force du corps. Et tout ainsi que s'on veult (comme dit Zenon) adoucir les

lupins qui sont trop amers, on les arrouse d'eau: on ne pourroit aussi mieux chasser du cerueau toute fumeuse exhalatiõ & ennuieux marrisson, qu'en beuuant du vin auec raison: ce que ne sçauroit ny pourroit faire l'eau, ains tout au contraire elle mortifie la chaleur qui est en l'homme, elle rend le corps impotent, & paralitique, elle suffoque & esteint les esprits, rend l'hõme triste, & moins hardy, engendre auarice, chasse toute liberalité, & appesantist les membres, endort & assopist les sens. D'ou lon peut conclure, que le vin ayde beaucoup plus la santé, que non pas l'eau. POL. *Ie suis bien de ton aduis, Theophraste, & mettroys pour celà la main à l'espée, s'il en estoit besoing: neantmoins d'ou vient celà, que Galiẽ escriue, qu'vne fois vn ieune enfant de sa ville beut du vin, & que depuis il ne dormit à son aise, qu'il deuint insensé, & peu apres il mourut? veu que le vin à tant en soy de vertuz & proprietez, que tu dis?* TH. *I'ay leu ce que tu dis, Polyloge: & si tu auois bien regardé, tu eusses veu, que ce garçon, reuenant du bain & estuues, se chargea tant de vin vieil, fort, & sans eau, qu'il estouffa sa chaleur naturelle, quoy que grande elle fust: comme il aduient bien encore à plusieurs forcenez & furieux yurongnes de nostre temps,*

qui

qui ne tuët pas ſeulement leurs corps, mais auſsi leur propre ame, la conſacrãt à Satan leur maitre, par vne tant grande & execrable brutalité, ſelon laquelle ils ſe gouuernent entierement & du tout. POLYLOGE. *Ou penſoit donc Auicenne, que tu ſçais eſtre excellent medicin, quand il commandoit s'enyurer vne fois le moys, pour entretenir la ſanté? d'autant que par là s'engendroit vn profond ſommeil, qui reſtauroit les eſprits: & vne tres grande ſueur, auec laquelle ſe euacuoyent les ſuperfluitez & excremens du corps.* THEOPH. *Il à expliqué ſon dire au premier canon, quand il à dit, que s'enyurer ſouuent corrompt le cerueau & le foye, & les nerfs ſe debilitent & afoybliſſent, d'ou s'enſuyt vn tremblement de mẽbres, vne conuulſion et retraction de nerfs, vne paraliſie & impotence de tout le corps, le haut mal, difficulté de reſpirer, vn ſon aux aureilles, frenaiſie, le calcule, la goutte, force rots infets & puants, & vomiſſement deteſtable. Toutes leſquelles choſes ne diffament & deshonorent tant vn yurongne, qu'elles l'affoibliſſent & debilitent, & tuent à la parfin ſans remiſsion. Que ſi par cas fortuit la mort ne s'en enſuit, il en enſuit choſes de rien moins à craindre, qui eſt, gormandiſe,*

vilaine & damnable paillardise, & tout acte effronté & maudit. Alors il luy vauldroit sans comparaison mieux n'auoir de sa vie, que de pure & simple eau. P O L. *Comme ainsi soit donc, q̃ le vin soit tant secourable, s'il est moderemẽt pris, et si nuysible, s'il excede raison et mesure, ie te suply, Theophraste, descry le vray regime d'en vser, pour se garder en santé.* T. *Tu deuois requerir celà d'vn autre, Polyloge: car iamais auocat n'attira mieux argent de bon homme, ny vicaire, celuy de son parroisien, que i'attire le vin, quand ie me trouue en lieu, principalement si c'est vin theologal, qu'on appelle: toutesfois ie t'en diray selon mon petit pouuoir ce qui m'en semble. Note donc en premier lieu, qu'il se faut bien garder de boire beaucoup au cõmẽcemẽt du repas, de peur que la viande, qu'on mangera puis apres, ne nage au plus haut de l'estomac sans toucher au fond: qui seroit fort mauuais, à cause que (comme dit Galien) le ventricule ne peut bien digerer ce qu'il contient, s'il n'est deuëment enfoncé & enclos: d'ou s'ensuyuent de grandes & fort d'angereuses cruditez.* P O L. *Que Galien philosophe tant qu'il vouldra, & endure la soif autant qu'il pourra: quant à moy, ie ne le puis faire.* T H E O. *Galien ne dit pas, qu'il faille endurer la soif, ains*

ains conseille, qu'on boyue moderement apres auoir quelque peu mangé, & qu'on poursuiue ainsi l'vn apres l'autre par fois iusques à tant que la viande soit descendue au fond du ventricule, ou elle se cuit le mieux: puis apres il permet boire vn peu plus librement, & à plus grands traits, affin que par le vin, qui est subtil, la viande penetre mieux les veines & petites capacitez de l'estomac, si la viande est bonne: car il n'est pas bon de boire vin apres toutes viandes, tesmoin Auicenne, qui le deffend expressement, disant, que, comme ainsi soit que des mauuaises viandes s'engendre mauuais suc & mauuais aliment, & que ce soit la proprieté du vin de pousser l'aliment par les mẽbres, si apres telles viandes on beuuoit du vin, il corromproit & gasteroit les bonnes humeurs, meslant les mauuaises auecques icelles. A quoy s'accorde Rase, au cinqiesme chapitre de son quatriesme liure. POLYLO. *I'ay cogneu d'aucuns, qui ne beuuoyẽt ny au cõmencemẽt, ny au milieu de leur repas, mais mãgeoiẽt touiours tãt qu'il y auoit que mettre sous la dent: puis quand ce vient à la fin, vous auallent & hument de telle grace ce piot, qu'on les iugeroit estre de la race des canes.* THEOPHRASTE. *Aussi ay-ie bien moy, Polyloge: mais celà n'est*

pas permis à tous. POLYLOGE. *Ausquels donques?* THEOPHRASTE. *Ceux, qui sont sains de leurs personnes, doyuent aussi garder le plus de leur boire à la fin du repas, d'autant qu'ils ont touiours bon ventre, & ont les veines mesaraïques estroictes: les autres, qui ne se trouuent point bien dispos & deliberez, doyuent mesler l'vn parmy l'autre, c'est à dire, le boire auecques le manger, & le tout lentement, affin qu'ils se cuisent mieux: exceptez toutesfois ceux, qui ont fieure: car quoy qu'ils ayent les veines, qu'on appelle mesaraïques, estroictes, & le ventre dur, neantmoins il leur est meilleur de boire à grands tricts, que lentement, pour esteindre le feu, qui les tyrannise & brusle: tout ainsi que les marechaux & serruriers, qui mettent abondance d'eau, s'ils veulent esteindre leur fer, ou leur charbon: & l'arrousent seulement, s'ils le veulent plus enflammer.* POLYLOGE. *I'estime certes, que ceux font bien folement, qui ne se couchent iamais sans boire de l'eau, veu l'aphorisme d'Arnaud medicin, qui dit, que boire apres le repas lors que le tout boult en l'estomac comme dans vn pot, empesche la digestion. Ce que ie croy plus volontiers, pourautant que i'ay veu par*

plusieurs fois vn plein chauderon d'eau bouillante delaisser à bouillir pour vn peu d'eau froide, qu'on y versoit. THEO. *Beaucoup faillent, à la verité, en celà, Polyloge: toutesfois il y en à d'aucuns, à qui Arnaud mesme l'à concedé, comme à ceux, qui sentent apres soupper monter des fumées chauldes en leur cerueau, et leur offusquer la veuë: car l'eau par sa naturelle frigidité empesche telles vapeurs de monter de bas en haut. I'ay quelquefois demeuré auec vn quidam, qui se trouuoit tres bien de soy, & qui beuuoit, au commencement de tous ses repas, vne ou deux fois d'eau fresche. Vn chacun le iugeoit mal soigneux de sa santé: mais ie sçauois bien, qu'il ne le faisoit pour autre raison, que pour autant qu'il auoit le ventre dur, à cause de son foye, qu'il auoit trop chauld, & qui par sa chaleur attiroit ce d'humeur, qu'il pouuoit, & desechoit le ventre en telle façon, qu'il luy conuenoit moins aller à la selle que de coustume. Or est-il certain (selon Plutharque) que l'eau froide beuë apres deux ou trois morceaux le luy pouuoit lascher.* POLY. *Laissons cette eau aux canes & grenouilles: reuenons au vin, que i'ayme mieux. Et pour autant descry-nous quel vin doit estre esleu pou le m eilleur.* THEO. *Celuy, qui n'est trop vieil, ne trop nouueau,*

mais moyẽ entre ces deux, qui est de couleur vermeille, de bonne odeur, qui ne soit trop doux ny trop verd, mediocre en force, issu d'vne vigne, qui n'est assise ny en trop plain pays, ny en lieu trop droit & plein de montagnes, mais en ær libre, regardant plus le leuant que le mydi, & qui ne soit exposée au trop grand chauld, ny au trop grand froid. POLYLOGE. *Ie me suis (à ce que ie voys) iusques à present bien deceu, qui pensois le meilleur de tous estre le doux: d'autant que la plus part des hommes l'estime ainsi, & les femmes principalement.* T. *Tu estimes dõc, que tout ce, qui est agreable aux fẽmes, est bon.* P. *Non fay point pourtant, Theophraste: mais pour ce que ie l'ayme tel, ie m'accorde volõtiers à leur opiniõ.* T. *I'enten bien: à cause que tu es bõ biberõ, & que, quãd tu te mets à tirer, tu serois biẽ marry qu'vn tiẽ voysin te gaignast: de peur que tu ne parles l'Angloys (comme on dit) & deuiennes yure, tu aymes mieux le vin doux, que tout autre: car (comme tu sçays) la douceur empesche de s'enyurer.* POL. *Ie n'en mentiray point, ie boys aussi bien qu'vn autre, & autant qu'il m'en faut pour ma refection, neãtmoins si ne pẽse-ie iamais m'estre veu yure. Ie sçay assez (graces à Dieu) cõbien telle brutale vilanie est à bõ droit moquée d'vn chacun.*

chacun. Mais de ce, que tu viens de dire, que toute douceur empesche qu'on ne s'enyure, certes ie m'en estõne, si tu ne le dis par moquerie. TH. *Celà est tout certain, Polyloge, & ne pẽsois pas que tu doutasses encore de celà. Et mesme Aristote dit, que le chou, à cause seulement de sa douceur, garde, quoy qu'on boyue largement, qu'on ne se sçauroit toutesfois troubler ou enyurer. Ce que semblablement tu pourras aprendre encore à present des medicins, qui premierement guarissent vn yurongne par le vomissemẽt, puis remedient aux fumeuses exhalations, qui pourroient amener quelq̃ dãgereuse maladie, dõnans à mãger au patient du pain auec du miel, affin que par la douceur du miel on obuie à l'inconuenient, qui s'en pourroit ensuyure. Iaçoit que ce, qui est amer, ait vn mesme effect, & toutesfois il contrarie directemẽt à la douceur, cõme sont les amãdes ameres.* POL. *Pourquoy les amãdes ameres?* TH. *Par ce qu'elles desseichent, & gardẽt que les veines ne se remplissent. Or est il qu'alors q̃ les veines sõt par trop pleines et estẽdues, l'hõme se sent yure, & nõ point autremẽt. Parquoy il est clair, que ce, qui empesche d'emplir les veines, empesche aussi de s'enyurer. Mais pour venir au vin doux, voyons qu'en dit Hippocrates. Le vin doux (dit-il) n'appesantist*

point la teste, & si ne charge point ou nuyt à l'entendement, mais enfle seulement le foye & la ratte : il attire ceux qui sont coleres, & leur enfle la superieure partie des intestins. Isac adioute, & dit qu'il r'amolist le ventre dur, qu'il chasse toute obstruction des poulmons, comme aussi fait toute douceur : mais qu'il engendre le calcule à ceux, qui sont subiets & preparez pour l'auoir, s'ils ne digerent bien. Voylà du vin doux: veulx-tu que ie parle de celuy, qui tire plus sur le noir? POL. Ie t'en supplye: car c'est celuy, que ie ne hais point. THE. Retien donc, qu'il rend l'estomac & les intestins plus forts & robustes, principalement si le ventre est mol, neãtmoins il est de mauuaise digestion, selon Dioscoride. Il enyure bien rarement, & s'il aduient qu'il le face, le mal ne se passe pas si tost, que si c'estoit d'vn autre sorte de vin. Il n'est pas du tout à regetter, si ce n'est aux gens vieux, desquels il augmente la melancolie, leur etoupant les rongnons, le foye, & la ratte. Il y en a toutesfois qui appellent telle sorte de vin, le laict des vieilles gens, d'autant qu'ils ayment celuy par dessus tous. POLY. Encore y a il vn point : n'est-il point inconuenient que le ieune boyue autant que le vieil, & le vieil autant que le ieune? THEO.

Si est:

si eſt: car ſi vn ieune homme ſe veult autant charger de vin, que pourroit faire vn vieil, il ſe dõnera garde, qu'au lieu de ſ'ayder, il ſe rendra forcené & hors du ſens: pour ce que, eſtant remply d'abondance de ſang, & par conſequent tres chauld, beuuant du gros & fort vin, & en quantité, autant ſeroit, que qui mettroit feu ſur feu: Là ou vn vieil & decrepit ſe ayderoit beaucoup, & ſouſtiendroit ſa vieilleſſe, d'autant qu'il eſt froid & ſans beaucoup de ſang. Diure, tres docte perſonnage, eſcrit qu'on doit refaire & renoueler des vieilles bottes, auec de l'huyle, ou de la graiſſe, & les corps des gens vieux auec du vin. Car le vin vieil eſt chauld au tiers degré: le noueau, qu'on appelle Mouſt, au premier: & le moyen, au deuxieſme. Neantmoins Galien deffend aux vieillards d'en boire quantité, d'autant que leur chaleur eſt comme gelée, & pourroit eſtre eſteinte & amortie par abondance de vin, tout ainſi qu'vn petit feu peut eſtre ſuffoqué par abondance de boys, ou vne lampe par trop d'huyle. POLYLOGE. Et des enfans: es-tu d'aduis qu'on leur en baille? THEOPHR. Nenny. POLYLO. Pourquoy? THEOPHR. Pourtant que les enfans ſont fort chaulds & humides: &

par ce s'ensuit qu'ils n'ont que faire de vin, qui est aussi en sa qualité chauld & humide. PO. *Tu n'es pas donc de l'opinion des nourrisses, qui presentent du vin aux enfans, aussi tost qu'ils sont naiz, de peur qu'ils ne l'ayment assez, & ne boyuent que de l'eau, quand ils seront en aage.* THEO. *Ce sont leurs folies, Polyloge: mais entens qu'en dit Galien, au premier liure de contregarder la santé, puis tu iugeras lequel des deux, ou Galien, ou les nourrisses, doit estre plus tost creu. Ie ne suis point d'aduis (dit-il) qu'on baille du vin aux enfans, & quiconques le fait, fait acte de fol & insensé: Car le vin, outre ce qu'il ne leur apporte aucun profit, leur nuyt de beaucoup. Le vin est vne torche, ou du cotton abbreué d'huyle, des etouppes, ou de la poix. Ce que ie pourrois aussi prouuer par Auicenne, & par Rase, qui d'vn mesme accord disent, que bailler du vin à vn enfant, est mettre de la graisse au feu, lors mesmement qu'il y à du bois biẽ sec: denotãs par là, que c'est leur faire plus tost tort, que bien, de ce faire, à raison de leur grande chaleur & nerfs imbecilles, qui se pourroient enflammer, & leur nuyre bien fort.* POLYLOGE. *Et s'il est petit en telle sorte, qu'il ne puisse porter eau, deffend-on neantmoins de leur*

en don-

en donner, aussi bien que s'il estoit gros? THE. *Ouy: d'autant qu'il est par trop subtil.* POL. *Et s'il y à de l'eau?* THEOPHR. *Tout autant: car estant meslé d'eau, il en est semblablement plus subtil, & par ainsi il penetre plus aisement les plus estroicts conduits du corps, & nuyt au cerueau.* POLYLO. *Certes ie croy, que c'est la cause, que le vin des cabarets & tauernes enyure le plus communement: car i'estime qu'ils y meslent de l'eau plus souuent qu'il ne pleut. Mais comment s'accorde celà, & ce que dit Auicenne, que ceux, qui ont le cerueau debile, ne doyuent boire de vin, ou s'ils en boyuent, il doit estre trempé & meslé d'eau?* THEOPHR. *Il entend qu'il soit moderement mixtionné, c'est à dire, que la force du vin surpasse l'eau, & non pas tellement qu'estant par trop trempé il puisse par trop penetrer, & enyurer celuy qui le boit.* POL. *Il ne nuyt pas donques à la santé, de le mixtionner moderement.* TH. *Mais est à louër, principalement à ceux, qui ont & souffrent grande & vehemente soif, plus beaucoup que l'eau pure, d'autant que le vin fait penetrer l'eau en tels & si estroicts cōduits, que l'eau seule ne sçauroit. Il faut toutesfois noter, que celuy ne doit souuent vser de vin trempé*

d'eau, qui à l'estomac froid et debile: par ce qu'il amasseroit mal sur mal, à cause que tel vin aproche & tient de fait de la nature de l'eau & du vin-aigre, qui nuyt non seulement à l'estomac, mais aussi aux intestins. Ceux au contraire, qui ont l'estomac fort & robuste, peuuent boire du vin meslé d'eau, mais au lieu de medicine, & principalement quand il fait grand chauld, & que la region semblablemẽt est chaulde. Oultre plus, Arnaud enseigne & conseille, que tout homme, qui à soing de sa santé, se garde de mesler de l'eau auec du vin, lors qu'il faut le boire, & qu'on est au mylieu du repas, mais vne demye heure deuãt que se seoir: de peur que, n'estant mixtionné comme il faut, il engendre vn bruit & tõnerre aux intestins, & empesche la digestion en l'estomac. POLYLOGE. *Passons oultre, & disons quelque chose des vins, qu'on fait d'aucunes herbes: Et premierement, d'autant qu'on vse en mon pays communement de celuy d'absinthe, ie te pry me dire, s'il est bon.* THEOPRAS. *Galien t'en asseurera, en son liure de la theorique, Polyloge, quand il dit, qu'vne femme, nommée Arria, sçauante en philosophie, ne se guarist iamais d'autre chose, ayant dissolution d'estomac, & ne pouuant rien manger, que en beuuant de ce vin, cõbien qu'on trouue en*

ne en plusieurs autres lieux, qu'il chasse aussi tost te pourriture & infection, qu'il empesche les oppilations du foye & de la rate, qu'il eclarsist la veuë, & resiste virilement à tous venins. I'estime toutesfois encore plus le vin de rommarin : car oultre ce qu'il soit souuerain remede à toutes maladies prouenantes de froid, il restaure aussi l'appetit perdu, il ayde aux nerfs trop lasches, il engarde que le cheueux ne chéent, il fait vuyder la melancholie, & les maladies engendrées d'icelle, il ayde merueilleusement aux gẽs etiques, & chasse toutes sortes de venins, aussi bien que celuy d'absinthe. POLYLO. *Les Roys font grande feste de celuy de saulge: est-il bon?* THEOPHRAS. *Bien fort: il est tres secourable aux nerfs, & à tous membres nerueux, il endurcist & affermist les genciues lasches et trop molles, il corrobore l'estomac, & luy ayde à digerer, il haste les fleurs des femmes. Neantmoins pourautant que nature, quoy qu'elle ayt dõne vertuz à beaucoup de choses, y à aussi meslé quelques incommoditez: iaçoit aussi que le vin saulgé soit salubre à beaucoup de choses, il à toutefois quelques incõmoditez meslées. Car qui en vseroit largement au repas, il chasseroit les viandes prinses dehors, auant leur concoction parfaite, & causeroit des opilations in-*

finies, qui sont sources & fontaines de toute putrefaction: d'ou vient que les medicins le deffendēt aux femmes grosses, & ensainctes, de peur qu'elles n'auortent. POLYLOGE. *Il faut donc dire le semblable, du vin d'Enula campana: car Dioscoride dit, qu'il haste les fleurs des femmes, & contreint le fruict sortir deuant terme.* THE. *Il est vray, mais il a d'autres proprietez tres louables: il purge l'humeur superflu de la poictrine: si le ventricule est trop froid & debile, il ayde la digestion, & le conforte: il empesche, qu'il ne s'engendre du sablon aux rougnons: & clarifie la veuë. Celuy de fenoil a semblable proprieté quant à la veuë, & a oultreplus, qu'il augmēte la semence & le sperme en l'homme: qui est la cause, pour laquelle on en donne aux bonnes gens vieux, qui ne peuuent plus habiter: il guarist ceux, qui ont douleur de reins, à cause qu'il en chasse la pierre et le sablō: finalemēt (qui n'est pas peu de cas) il empesche, qu'obstruction aucune ne se face ny au foye, ny à la ratte. On en fait aussi de fraisette, ou enfraisé, beaucoup plus excellent, que ces deux, pour la veuë: car nous lisons, aucuns aueugles auoir recouuert saine & entiere veuë par l'vsage d'iceluy.* POLY. *I'en ay beu n'agueres, qu'on disoit estre fait d'vne herbe, nomme scolopēdrie. Il ne m'a*

m'a pas semblé trop mauuais. T H. Il desenfle la ratte, cõme aussi celuy de Tamaric. P O L Y. I'ay certes honte de tant t'empescher, Theophraste, d'autãt que tu n'es sans affaires, voire de plus grande consequence: toutesfois ta grande patience, & promptitude à respondre me fait, deuant que te lascher, prẽdre la hardiesse de t'enquester, & prier pour conclusion, de me dire, si ce vin, qu'on fait auecques de la betoine, est semblablement bon: car il me souuient auoir quelquefois eu vn pedagogue, qui en vsoit. T H. Il y à encore plusieurs sortes de vins mixtionnez d'herbes. Mais d'autant qu'il me faut maintenant visiter quelque pauure podagre & gouteux, ie n'en feray, pour le present, plus long propos: seulement, pour te cõplaire, satisferay à ta derniere demande. Sçache dõc, que le vin de betoine (selon l'aduis de plusieurs famez medicins) corrobore & meurist le cerueau, ayde oultre plus (comme dit Dioscoride) cõtre toutes sortes de venins. P O L. C'est assez, c'est assez: tu ne serois iamais lassé. Mais dy moy, qui est ce podagre, que tu vas voir? T H E O P H R A S. C'est mon frere. P O L Y L O. Ton frere! certes i'en suys marry. Ha, dieu ne vueille, que ie t'arreste plus: il est (ie t'asseure) tresbonne personne, & fort facecieux. Dieu, pa sa grace & misericorde, te donne

moyen, que par ton ayde il soit par cy apres en aussi bonne santé, qu'il fut iamais. Va donc, ie te supply, de peur que tu n'y faces faute: demain ie te viendray voir, Dieu aydant. Maintenant ie te dy A dieu, & prie le bon soir.

ARGVMENT DV QVAtriesme Dialogue.

Il est seulement conclu au suyuant Dialogue, apres long propos du repos & de l'exercice, que, pour cōtregarder la santé, il est plus que necessaire d'auoir egard à l'vn & à l'autre.

POLYLOGE.



La merueille, que ie voy! TH. Et qui a il, Polyloge? POLY. C'est, que ie te voy, cōtre ta coutume, assis en chaire, sans liure. THEOP. Tu estimes donc que ie sois à present oisif. POLYLO. Et quoy donc? n'est-il pas vray? THEO. Ie suis certes plus empesché, que Solon ne fut onques, tāt s'en faut, que ie sois oisif. POL. Quel est ce si grand affaire, que tu as de present, Theophraste? THEO. Ie fuz hyer tout tard voir mon frere,

comme

comme ie te dy au depart, & en viens encore maintenant. Ie t'asseure, frere & amy, que les pauures gens, que Phalaris faisoit mettre en son veau de cuyure chauld, ne hurloyent de telle sorte, sentans le tourment & la chaleur ardente dudit taureau, que mon pauure frere fait, lors que sa douleur l'assaut. helas! l'extreme rage que c'est, que gouttes & podagrerie! Ie suis icy, il y a pres d'vne heure, à penser quel remede on y pourra trouuer. Il faut que ie luy applique quelque medicamẽt lenitif, pour mitiger la douleur, de peur qu'vn tant intolerable tourment ne luy oste la vie à la parfin, par trop le tormenter.
POL. *Et d'ou (bon dieu) luy peut estre venu tel accident? est-ce point du ventre de la mere? car il en aduiẽt souuent ainsi, comme i'ay ouy dire.* T. *Nenny point, mais bien pourautant qu'il n'a tenu cõte en son ieune aage des six choses nõ naturelles, desquelles nous auons parlé deia en quelque endroict. Car pour parler de la premiere & principale, qui est l'ær, tu sçais toymesme, combien il a craint l'ær sec & puant, veu qu'en mesprisant ce q̃ ie t'en ay dit, il a toute sa vie autant aymé viure & demeurer en ær contraint, suffoque & corrompu, qu'au clair, pur, & serain. De la seconde, qui est du boire & du manger, il n'en a pas moins fait: car il n'a non plus*

craint ou fait difficulté d'vser de ciguë en potage, que de buglosse, ou autre bonne herbe laxatiue. Quant est de l'exercice & repos troisiesme chose non naturelle, vn chacun, qui a vescu auecques luy, sçait assez, combien il s'en est peu soucié. Neantmoins tu sçais, que ie t'en ay dit, & de fait Galië tesmoigne, que sans icelle on ne se pourroit long temps garder en bonne santé. POLYLOGE. *Tu m'as parlé des deux premieres : ie te supply bien fort, ne permettre que i'ignore cette cy.* THEO. *I'ensuys content : tu sçais de long temps, que ie n'ay rien à moy, de quoy tu ne puisses disposer selon ton bon plaisir. Toutesfois i'adiouteray ce mot auant, que qui n'vsera, comme il faut, de l'exercice & du repos, il s'en ensuyura non seulemët podagrerie, et des goutes insupportables: mais vn infiny nombre d'autres maladies & grädißimes aduersitez. Car tout ainsi qu'on ne voit iamais l'eau, qui coule, engendrer pourriture & corruption, ains celle seulement, qui dort, & ne coule point : außi pareillement ne voit-on les corps, qui s'exercent, se trouuer mal, que bien rarement : & ceux au contraire, qui meinent vie oysiuse, estre iournellement affligez de mille petites aduersitez, preambules infallibles des grandes, qui sont à venir: iouxte le dit d'Ouide*

uide

uide poëte Romain, qui dit.

L'homme ainsi se corrompt par faute d'exercice,

Cõme l'eau d'vn estang, ne se mouuant, prend vice.

Car l'exercice deuëment prins excite & augmente en telle sorte la chaleur naturelle, qui est en l'homme, qu'il peut luy seul, estant ainsi corroboré, aussi bien purger le corps de toute immonde & dommageable superfluité, en les consommant, que les medicamens purgatifs, ou la saignée (qu'on pourroit & qu'il faudroit de fait appliquer) les pourroyent euacuër. POLYLOGE. *Tu dys prins deuëment, Theophraste: & qui est le temps propre pour l'exercice?* THEOPHRAS. *Lors que les deux coctions sont parfaites, c'est à sçauoir, celle du ventricule & estomac, & celle du foye: si on s'exerce, ie louë tel exercice.* POLYLOGE. *Et si quelqu'vn le fait deuant, sans aucun egard de ce temps, qu'en aduient-il?* THEOPRAS. *Qu'il en aduient! Iceluy, quiconque il soit, enuoye non seulement des cruditez par les membres, mais se cause aussi plusieurs obstructions, sources fecondes de fieures dangereuses.* PO. *Ouy: mais d'ou cognoistray-ie icelles deux coctions estre parfaites?* THE. *Par l'vrine: car*

si elle est au plus pres de la couleur de citron, adonc s'approche le temps de l'exercice. combien qu'il faut prendre egard au temps, d'autāt qu'au printemps il est bon de s'exercer enuiron mydi, & en esté vne demye heure deuant, & le tout en lieu temperé: en yuer, apres midy, & en lieu, ou lon ait premierement fait du feu, de peur qu'il n'aduienne inconuenient par le trop grand et extreme froid. Ce qu'a obserué Antonin empereur (comme escrit Galien) qui souloit s'exercer aux petits iours, quād le soleil couchoit, aux grands, à l'heure de neuf ou dix heures, & par là s'entretenoit en bōne santé. D'auātage il faut noter, q̄ l'exercice en esté doit estre plus delicat et plus petit, qu'en hyuer. parce qu'en esté lō rēdroit (en faisāt trop vehement exercice) le corps lasche, & trop debile. Ce qui aduiēt au cōtraire en hyuer: car sans iceluy, la chaleur naturelle se pourroit esteindre, à cause du froid exterieur. PO. Est-il licite à tous, de s'exercer egalement? THEO. Non: ains faut bien se garder, quand on a le corps cacochime et remply de mauuaises humeurs, qu'on ne s'exerce aucunement. POL. Il faut donques, contre ton decret, viure en oysiueté? THEOP. Ie ne concluz pas ainsi: ains faut mettre toute diligēce d'euacuēr icelles mauuaises humeurs, premieremēt par quelque medi-

cament

camẽt & purgatiõ propre. Car tout ainsi qu'on craint d'esueiller vn mauuais chien, quand il dort, de peur qu'il ne ioue des dents: tout ne plus ne moins faut-il craindre d'esmouuoir des mauuaises humeurs, quãd elles sont au corps, par vehement exercice, de peur qu'elles ne nuysent. Car s'on les esmeut, et on les rẽuoye par plusieurs petis conduits & receptacles du corps, on les contreint là pourrir & se corrompre, pour susciter tost apres quelque dangereuse maladie: comme Galien le tesmoigne, sur le troisiesme liure des aphorismes: Et Auicenne aussi, quãd il dit: Alors qu'on veult commencer de s'exercer, il faut diligemment preuoir, que le cors soit vuyde de tout mauuais suc, de peur qu'autremẽt l'exercice ne poussast es veines & autres petits receptacles ce d'humeur, qui seroit mauuais. POL. I'ay bien peu d'egard si mõ corps est cacochime ou non, quand tous les iours ie m'amuse à ebrãcher les arbres de mon iardin, ou à en arracher les herbes superflues, ou quãd ie prẽs plaisir à picquer les beufs à la mestairie de mon pere, de peur d'estre oisif. THEO. As-tu vn iardin pres de ta maison? POL. Tout ioignant. TH. Tu as donc ta boucherie à la porte: car la boucherie du pauure est, vn iardin prochain. Et la maison, au contraire, qui n'en à point, quoy qu'elle soit plaisan-

te & magnifique quãt au reste, n'est point maison, mais vne triste & ennuyeuse prison, principalemẽt lors qu'au lieu de se promener et faire le tour de court, il faut respõdre à vne legiõ d'ẽfãs, qui demãdẽt du pain. Mais dy moy à bõ esciẽt, te promenes-tu q̃lquefois en tõ iardin? P. Le plus souuẽt. T H. Tu fais tres bien: car cõme mediocre exercice fait deuãt le repas ayde la digestion & contregarde la santé, aussi se tenir coy apres, ou se promener lentement, est tres vtile, iusques à tãt que la viãde soit descendue au fond de l'estomac, ou elle se cuit le mieux. P O. Si n'ay-ie pas egard à cela le plus souuent: car ie monte aucunefois à cheual aussi tost q̃ i'ay disné, et m'en vas ou à ma metairie, ou à mon taillix, ou à d'autres affaires hors la ville. T H. Tu n'en es pas plus sage. P O. Pourquoy? T H. Pourtãt qu'en cheauchãt la viãde se res pãd ça & là, et se corrõpt deuãt qu'estre descẽdue au fond de l'estomac: ce qui n'aduient, quãd on se repose, ou qu'on se promene lẽtement: selõ Galien, qui dit, qu'au repos, & au sommeil se fait la meilleure digestion. P O. Tu veulx dõques dire apres Galien, que le repos sert à cõtregarder la santé. T H. Bien fort, voire en telle sorte, que si aucun de nature chaulde & seiche, c'est à dire, coleriq̃, auoit par illicite exercice perdu l'en-bõ-point de sa s ãté (d'autãt qu'à iceux est deffendu par Auicenne l'exercice vehement

hement) il ne la pourroit par meilleur, ou plus expediēt moyen recouurer, que par le repos: ioint que ce, que dit Ouide, est tres cognu, quād il parle en la personne de Phedra à Hippolyte.

Il est plus que certain, que ce qui n'a repos (stre.
Ne peut lōg tēps durer, soit tel qu'on vouldra e-
Son à perdu la force, on la trouue au repos:
S'on se veult deslasser, repos en est le maitre.

P. Voire, mais q̄ dirois-tu, si ie n'ay l'opportunité ny loysir de m'exercer, quād il en seroit biē tēps? n'y a il aucun moyen que ce soit, duquel ie puisse vser, affin de m'exercer, quand mes affaires me p̄ssēt? T. Si à dea: il te faut toymesme frotter les extremitez des mēbres, auec vn gros linge rude, ou auec la paulme de la main, selō la disposition de la partie, q̄ tu frotteras, et en telle faço̅ tu reco̅pēseras l'exercice. Si tu n'aymes mieux mōter à cheual, et galloper par-my les chāps, par quelq̄s heures: ce q̄ Pline estime proffiter et à l'estomac et aux cuisses: ou t'embarquer et faire voyle en mer, si tu te sēs pricipalemēt amaigrir et deuenir etique. Si tu auois reuenu plus gras, ie te cōseille rois volōtiers d'vser des inuētiōs d'Asclepiade, à sçauoir, de ne coucher autre part, qu'en vn lit pēdu et accroché auecques des cordes, et te promener souuent dedans vne coche par la ville, ou ailleurs, ou tes affaires t'appelleroyent: Ce qui

est vne espece d'exercice auec le bain & les estuues. P. Quelle sorte de bain et estuues entẽs-tu Theophraste? T. I'ẽ ay quelq̃ fois ouy faire trois especes. T. Tout reuiẽt à vn: il ne m'en chault laquelle, ou soient estuues faites en vn cuuier couuert de draps (qu'on appelle seches, d'autãt qu'il n'y a q̃ deux pierres chauldes dedãs, vne de chaque costé) ou soient telles qu'on les a communement, qui sont echauffées par le dessoubs: ou biẽ le bain tiede, duquel on vse ordinairement, fait d'eau douce. Or faut-il noter, que ceux, qui veulent deuenir gros & charnuz, doyuẽt entrer au bain ou aux estuues, à l'apres-disnée, lors que la seconde digestion est pres d'estre faite: s'ils ne craignent les opilations, qui se pourroyent faire adonc, mesmement que le corps est cacochime, & remply de mauuaises humeurs. Ceux au cõtraire, qui, estans trop gras, veulent s'amaigrir, doyuent regarder de n'y entrer qu'à ieun. P. Soit que i'y estre deuant ou apres desiuner, ie n'y puis estre vn seul momẽt, que ie ne sẽte aussi tost vne grande douleur à l'estomac. D'ou viẽt celà, Theophraste? T. De cet humeur, que nous appellons coleric, qui descend en iceluy estomac. Mais tu y pourras remedier aisemẽt, si tu mãges premier qu'y entrer, quelque chose aigre, cõme quelques fruits, ou du pain trempé auec du vin-

aigre,

aigre, ou auec de l'eau rose. P. Si celà desaltere, ie suis content de le faire: car tout aussi tost que ie sors de l'estuue, ie suis plus alteré, qu'vn vieil cheual, qui ne vid eau de huit iours, et n'a ce pẽdant cessé de detrousser foin & auoyne. T. Il n'y a pourtant rien pis, ny plus pernicieux pour la santé, que boire à l'issue des estuues, & principalement de l'eau freche. Et ce pour autant que, si cette grande frigidité, qui est en l'eau, vient à toucher & penetrer iusques aux parties nobles, il y a grandissime danger, qu'elle ne suffoque et esteigne la chaleur qui y est, de sorte qu'il ne s'en peut riẽ moins ensuyure, qu'vne mort subite & improueuë. Combien qu'Auicenne en dit autãt de l'eau, qui auroit bouïlly: pour autant qu'elle pourroit enflammer & les esprits & les humeurs internes: d'ou sortiroit & se pourroit engendrer vne dangereuse fieure etique. P. Il n'est pas de mesme du bain, que ie prens en vn cuuier: car ie m'y trouue vn peu mieux, moyennant que ie n'y demeure par trop, & que l'eau ne soit trop chauffée. T. Tel bain est tres vtile, quãd on a cheuauché quelq̃s iours, ou couru & tracassé par ville, ou qu'on est trauaillé de quelque autre affaire laborieux. Quãt est des autres estuues, elles sont plus propres à gẽs oiseux & adonez au vẽtre, qu'aux susdits,

qui sont trauaillez: combien que l'vn & l'autre soit contraire à gens catarreux, à ceux qui sont harassez de l'ardante chaleur du soleil, à ceux qui ont la teste poisãte, & à tous ceux qui ont, ou ont eu auparauant la fieure. P O. *Tu triõphes de philosopher, Theophraste: mais si voul-drois-ie bien sçauoir, quel est ton iugement du bain le plus cõmun et vulgaire, qui soit en tout pays, c'est à sçauoir, qui se fait en plaine riuiere, lors que le chauld picque: car ie m'y suis autrefois escaillé ma ieunesse auec mes compaignõs, durant que i'estois en mon bon pays d'Angoulmois. Et y a encore plusieurs gentils-hommes, & autres gens d'estat, qui menent leurs ieunes enfans, pour aprendre à nager, au prochain fleuue de leur maison: ce, qui ne me sẽble estre fort profitable, selon mõ iugement, pour la santé des petits enfãs, qui se baignẽt.* T. *Telle maniere de gẽs cherchera, qui luy approuuera son fait: quãt à Theophraste, il n'ẽ fera rien: Car si le corps de celuy, qui se baigne en telle façon, est maigre, et de peu de chair, le froid naturel, qui est en l'eau, entre aisement au dedãs, et refroidist le corps en telle façõ, q̃ les parties nobles en sont biẽ tost apres blessés: puis le sãg et la chaleur naturelle s'amõcelle & s'asseole en petites parties solides, et finalemẽt le patiẽt se trouue tãt assopy et de corps et d'esprit, qu'vn tel sõmeil n'est de riẽ moindre*

ny differant à celuy, duquel sont prins & assaillis tous serpẽs en hyuer, quãd il fait grãd froid. Nicolas toutesfois, au cinqiesme de sa theorique, appuyé sur l'opiniõ d'Hali, escrit n'estre nõ seulemẽt pas dõmageable qu'vn ieune hõme robuste et puissãt & biẽ charnu se baigne ainsi, mais asseure mesmes, qu'il luy est proffitable: d'autãt q̃ la frigidité de l'eau augmẽte par accidẽt la chaleur naturelle du corps, corrobore la force de chaque mẽbre, & par cõsequẽt ayde à parfaire la digestion. PO. Le philosophe dit aussi, q̃ l'eau eschauffée du Soleil ne proffite point à ceux qui se baignent, ains au contraire qu'elle leur est nuysible. TH. C'est par aduẽture à cause qu'elle est deuenue tiede par la chaleur du Soleil: car telle eau (selõ Galien, & Auicenne) est propre pour ramollir & rendre lasche, & effeminer le corps. PO. Veu qu'il y a tãt de choses à cõsiderer en toutes sortes de bains et estuues, ie pense que ceux, qui n'y vont q̃ pour leur plaisir quãd il se portẽt biẽ, & qui pis est, viuãs delicieusemẽt tãt qu'ils y sõt, se saoulãs les vns de patisserie et de tartres, les autres s'enyurãs & rẽplissãs du meilleur & plus cher vin qui se trouue, l'achetent bien cher: veu (cõme ie pense) qu'ils ne sçauroient exercer vne tãt abominable & desordõnée volupté en tel lieu, sãs s'acquerir quelque accidẽt dãgereux & mauuais. T. Celà est plus q̃ certain, ou la plus grãd'part des medicins mẽt, qui dit d'vn accord,

qu'au lieu que tels gens pourroyent s'entretenir vn long temps en bonne ſanté, ils changent au contraire vne telle & ſi louable felicité en vne petite volupté de peu de durée, & en vn plaiſir, qu'on appelle communement partout, à courte queuë. Ils ſont certes tellement diſſoluz & desbordez à toute volupté & vilanie pour le ſeul ventre qui les regiſt & gouuerne du tout, qu'on les peut dire compagnons, ou pour le moins diſciples des Lydiens, qui n'eſtoyẽt point contents de ſe veaultrer & plonger, tãt que la nuict duroit, & celoit leur vilanie, en toutes ſortes & façons de plaiſirs & voluptez deshonneſtes & illicites, voire vilaines & redoutables à tout bõ cœur d'homme, mais auſsi autãt, ou plus effrontez q̃ putains, les exerceoiẽt ſans aucune crainte, en plain mydi, deuãt tous. O incredible brutalité! ô laſciueté deſmeſurée! ô vie (ains plus toſt mort) plus qu'Epicurienne! POL. Ie vouldrois certes, Theophraſte, q̃ quelcun de tels porceaux fuſt icy en quelq̃ part caché, pour t'ouyr plaider ſa cauſe. Mais dy moy pour dieu, que diſent les medicins pour leur raiſon, quand ils deffendent ainſi de boire et mãger, durãt le tẽps qu'on eſt ou au bain, ou aux eſtuues? THE. Qu'ils diſent! qu'il ſe fait cõme vn cõbat dangereux, non ſeulemẽt s'on y boit ou mãge, mais auſsi s'on s'y en-

dort

dort. Car la chaleur exterieure, à ſçauoir, du baintiede, ou des eſtuues, attire à ſoy & dehors l'interieure, que nous appellõs naturelle, laquelle le ſommeil ſ'efforce auſsi d'autre coſté attirer, ou les viandes mãgées, pour eſtre cuittes par icelle: & par ainſi eſt empeſchée la digeſtion. POL. *C'eſt aſſez, Theophraſte: mais il y a bien encore vn poinct. Ie te ſupplie me dire, ſi ceux ne ſont pas vrays fols naturels, qui, ſ'ils ſont mariez, & ne peuuent engendrer auec leurs femmes, les enuoyent, le plus toſt qu'ils peuuent, aux eſtuues, pour remedier à tel inconuenient. Telles gens ont grand peur, ce ſemble, ou que l'antiquité de leur lignée ſe perde en eux, ou qu'ils ne puiſſent bien manger leur reuenu durant leur vie, & qu'ils demeurẽt par ainſi ſans hoirs & ſucceſſeurs. Quant à moy, ie n'eu iamais peur de tels accidens, & crains encore moins que ie ne peuſſe bien moy ſeul manger mon pain. Mais dy moy, que t'en ſemble?* TH. *Il m'en ſemble autre choſe, qu'à toy: car tu les appelles fols naturels, & ie les appelle ſages. Et pour t'aſſeurer de ce qui en eſt, faut noter, que tant ſ'en faut qu'ils perdent leur temps, ou qu'ils ſe deçoyuent, que tout au contraire ils impetrent par ce moyen ce qu'ils auoyent long tẽps deuant ſupplyé au ſeigneur Dieu leur donner:*

car si la nuict suyuāte, que leurs femmes ont esté aux estuues & au bain, ils ont cōpagnée d'elles, deuant vn moys prefix ils cognoissent aisement le ventre enfler à celles, qui parauant leur sembloient steriles. P O L. *Voylà certes merueilles, i'ay pensé dire, miracle. Et pense maintenāt fermement, que les anciens n'ont pour autre cause accoustumé de faire aller leurs femmes, le iour precedant leur nopces, aux estuues, q̃ pour celle là: & de fait, le tient-on encore à Paris de ce tēps. Mais il y a bien vn inconuenient.* T H E. *Quel?* P O. *C'est, qu'il vaudroit mieux les laisser telles, qu'elles sont, pour ce qui s'en ensuit: car si la femme est grosse, elle est aussi tost paresseuse, & sans se soucier d'aucune chose que ce soit. Encore faut-il craindre de la tācer, voire mesme admonnester de son office: car aussi tost elle prēd le frain aux dents, cōme on dit, se colere et fache, & fait tout au contraire de son deuoir, pour se venger: ce pendant elle tient le pauure mary en subiectiō, pour ce qu'elle sçait bien, qu'il a grandissime crainte, que pour se fascher & colerer elle n'auorte: car tu sçais assez, cōbien nuyt la colere & fascherie à tel cas.* T H E. *Ie le sçay: & si sçay bien d'auātage: c'est, que i'ay quelque fois veu vn voisin pres ma maison, qui enuoya pour la cause susdite sa fēme aux estuues: vn ou*

deux mois apres qu'elle fut deuenuë grosse, il n'eust pas enduré, qu'elle fust apres disner descendue de la table sans ayde, & pour cette cause luy mesme la prenoit soubs les bras, & la descẽdoit le plus delicatement qu'il luy estoit possible: & la tenant en la sorte la promenoit ainsi qu'vne espousée par la chãbre, de place en place, marchant seulement de la pointe des pieds, pour mieux la soustenir, iusques à tant qu'elle disoit, Laissez-moy, ie suis lasse, seiez moy sur mõ placet aupres du feu. Que si ce tẽps pendãt quelque mouche ou quelq̃ puce la piquoit, & il n'estoit le p̃mier à se plaindre & plorer, maudissant la puce mechante qui auoit eueillée sa fẽme, elle ne demãdoit plus d'aide pour se leuer, aĩs d'vn plein sault le prenoit aussi tost aux cheueux (car il portoit perruque, cõme fortune vouloit) puis l'ayãt renuersé, le fouloit aux pieds, l'appellãt meschãt, caignardier, belitre, marault, & autres infinies iniures. Encore n'estoit-ce pas tout: car il n'eut ause de huit iours boire ny mãger à la maisõ. Ne voy là pas vn beau ieu? P. N'eny gueres pour le pauure patient, qui pour biẽ faire estoit tãt mal recompensé. Mais laissons celà, et venons à vne chose, que i'ay quelque fois ouy dire. Il y en à, qui tiennent, qu'vne femme peut engrossir par la seule eau du bain. Est-il vray, ou si c'est vne bourde, qu'on m'a donnée? car de moy,

ie croy tout: & l'ayme mieux croire, que d'y aller voir. THEOPH R. Il est credible, Polyloge, principalement s'il y a de l'or & de largent meslé parmy l'eau du bain. POLYLO. I'entens bien que tu veulx dire, sans parler plus oultre. A buon intendidor poche parole: ce dit l'Italien. THEO. Tu m'entens doncques biẽ: Ie ne m'en ebay pas: car tu as (comme ie croy) bien ouy dire l'ancien prouerbe, qui dit, que par or & argent on apaise les Dieux. Ie ne dy rien des femmes: ie t'en laisse penser ce qui en est. Oultre plus ne sçays-tu pas, que l'oracle d'Apollõ respõdit au Roy Philippes de Macedoine? Si tu veulx tout vaincre (dit-il) bataille tousiours auec armes d'argent. POL. Ha, certes il n'y a pas faute de telles armes aux estuues des femmes: car les amoureux s'y trouuent le plus souuent, qui (pour venir à leur dessein, tandis que le mary se tue & corps & esprit, pour gaigner la vie de luy & de sa maison) font la court de bien pres à leurs femmes, & les muguettent à leur souhait. Dieu sçait, si l'argent y est espargné. Or me semble-il estre icy le lieu propre de parler de ces bains chaulds naturels, qui sont en certains pays, puis que nous auons tant long temps parlé des artificiels: & ie croy que le discours n'en sera pas ennuyeux, ny moins

encore

encore indecente. De quelle nature donques ſont-ils? THEOPHR. Celà ſe pourroit auſsi bien dire vne autre fois, qu'à preſent, Polyloge: neantmoins pour te contenter premierement, puis affin qu'il ne demeure rien apartenant au propos, de quoy nous ne parlions, & qu'expliquions ſelon noſtre petit pouuoir, il faut tenir pour tout certain, que le bain, qui prend ſa ſource de quelque mine d'ærain, participe en ſa qualité du chauld & du ſec, comme la mine, de laquelle il prend origine, qui tient ſa nature du ſoulfre, du cuyure, & de l'argent vif: & tel bain eſt merueilleuſement vtile à tous maulx froids, & humides, comme aux defluxions du cerueau, aux yeux chaſſieux, au tintement d'aureilles, aux gouttes, & à la podagrerie, à la difficulté de reſpirer, & aux paſsions des reins. Toutesfois qu'il ſe faut bien garder du fer, de vaiſſeaux d'ærain au commun vſage, d'autant que c'eſt vne choſe merueilleuſement dangereuſe: de là vient, que ceux, qui continuent d'en vſer, deuiennent ladres & lepreux, qu'ils ſont deuant long temps affligez de chancres, de paſsion de foye, & que la ratte leur enfle: ſur tout quand ils prennent dedans, choſes aſpres & poignantes, & du vin doux, & quand elles y ont long

temps demeuré. Comme aussi on n'approuue pas, qu'on garde du poisson cuit & chauld encore, par l'espace d'vne nuict, ayant couuercle d'ærain: car il se changeroit par ce moyen en pur & vray venin, au lieu qu'au parauant il eut peu seruir de nourriture. En sorte que, pour la guarison d'vn tel mal, on ne peut trouuer meilleure contrepoison, ny plus secourable, qu'incontinent manger d'vn ail crud, ou de la pouldre de calament, ou bien prendre auec de bon vin d'vne confection, qu'on appelle entre les medicins Diatrion pipereon, ayant premierement oingt le ventre auec huyle de rue. Mais ie sommeille en parlant, & si tu ne m'en dis rien. Parquoy ie pense qu'il ne sera que bien fait, si ie m'en vays dormir: car ie suis de telle complexion, que, si ie ne dors mon heure accoustumée, il y a sans aucune faute le lendemain à crier la teste, qui me poise autant (ce me semble) que si i'auois quelque gros sac de musnier chargé dessus. POLY. *Adieu, adieu donc: demain (s'il plaist à Dieu) tu me diras le bon ordre de dormir.* THEO. *Ie t'en diray plus, que tu ne vouldras: reuien seulement. Ce pendant ie me recommande.*

L'ARGVMENT DV cinqiesme dialogue.

Il est seulement traicté du dormir & du veiller: puis conclu, apres long propos, qu'il faut, pour garder la santé, prendre egard à l'vn, & à l'autre.

POLYLOGE.



Ie prie le tout puissant, te donner bonne & heureuse iournée, Theophraste, mon grand amy. THEO. Et à toy aussi, Polyloge. POL. Grand mercy. Mais dy moy, qu'est-ce à dire, q̃ tu te leues tant matin? l'aube du iour commence seulement à apparoir. Tu penses volontiers, que le dormir nuyse. TH. Non fay point pourtant, mais estime au cõtraire, qu'il ne proffite pas peu pour garder la santé, s'il est prins cõme il faut: tout ainsi que le veiller, quand il n'excede pas raison. POL. Il faut donc tenir quelque ordre en ces deux. THEO. Quoy donc? car tout ainsi que le trop long dormir est bien fort nuysible, celuy aussi, qui n'est moderé, ains par trop bref, nuyt plus tost, qu'il ne proffite: Iouxte ce que dit Hippocrates aux

aphorismes, Le sommeil & la veillée, si l'vn ou l'autre excede, nuyt. Par ce (comme dit Galien) que l'abondance & le deffaut nous meinent à ces mesmes differences. POLYLO: *Tu veulx donques conclure, que, s'on vse du dormir & du veiller comme raison le veult, & auecques mediocrité, il en aduient tout autant de commoditez, que d'incommoditez, s'il se fait & prend autrement: car puis que ce sont deux contraires, il s'en ensuit vne mesme science, comme veult le philosophe.* THE. *Il est vray. Et qu'il soit ainsi, le sommeil temperé à telle proprieté & vertu, qu'il restaure & repare les esprits, qui parauant ont esté dißipez & perduz par vehement ou non accoustumé exercice, en sorte que le corps en deuient beaucoup plus vigoureux & robuste: & de fait, le sommeil n'est autre chose, qu'vne retraction & recollection des esprits, qui s'estoiēt disperséz & perduz par la veillée. Ce que Pline veult dire, en la definition du sommeil: Sommeil (dit-il) n'est autre chose, qu'vne recollection des esprits dispersez, en soy mesme. Constantin l'appelle restauration de la force & vigueur perdue, & le repos du corps, & de tous les sens, aydant & renforçant la chaleur naturelle, pour mieux faire la digestion. Galien außi dit, que par le*

som-

sommeil temperé la digestion non seulement est auancée, mais que aussi les humeurs superfluz sont cuits & digerez. Aegineta s'y accorde semblablement, au premier liure des Remedes, disant ainsi: Quiconques sçait prendre son sommeil temperé & mediocre, s'aquiert beaucoup de biens ensemble: car en premier lieu la digestion des viandes en est auancée, s'on à quelque douleur elle en est mitigée, on est deslaßé & refraichy s'on est haraßé de labeur, toute fascherie en est chaßée, le corps sec & tabide par maladie est restably en sa pristine constitution, l'esprit est conforté, & (pour conclusion) l'entendement s'en sent alaigry & clarifié. POLYLOGE. *Adioute aussi les commoditez, qui viennent pour veiller mediocrement.* THEOPHRA. *Escoute que t'en dit Auicenne, & tu orras, que pour veiller mediocrement on excite les sens, on prepare le corps pour ouurer & trauailler, on ressuscite l'appetit perdu, on descharge le corps de tous excremens.* POLY. *Tu dis, que le sommeil iustement temperé proffite beaucoup, Theophraste: mais quel sommeil estimes-tu tel, c'est à dire, mediocre & temperé? Car d'aucuns se plaisent à dormir iusques à my-iour, voire & eleuent tellement les*

aureilles, quand ils s'eueillent, qu'ils semblent vouloir denoter par leur minois, qu'ils ont fait quelque beau chef d'euure, de s'estre vn si long temps veaultré en la plume, entre deux custodes, à leur aise. THEOPHRASTE. Tels gens reposent, peut estre, non pas eux mesmes, mais le trop de vin qu'ils ont en la teste, il y à deux ou trois iours. Mais tout ainsi qu'vne tant desbordée & desordonnée vie, que celle là, est plus propre sans comparaison, & plus conuenable aux porceaux, qu'aux hommes raisonnables, semblablement tel & si desmesuré sommeil, qui est propre aux lirons, est beaucoup plus conuenant à yurongnes, gormans, prodigues, deuorateurs, & à tous autres meschans & desbordez à tout vice & villanie, qu'à gens ayans raison & entendement. Bref tels gens sont vrais rosignols de Sathan, qui nuict & iour chantet, ou hanissent pour mieux dire, comme vrais asnes d'Arcadie, l'vn haut, l'autre bas, s'accordans entre eux, comme des asnes auec des porceaux. Il y à bien vne autre mediocrité & moyen de dormir, Polyloge, que cette tant abhominable & brutale. POLYLOGE. Ie te supply donc, dy moy qui elle est, Theophraste, & ne me tien

plus

plus en ſuſpens. THEOPHRAS. *Combien qu'elle ne ſe puiſſe pas bõnement preſcrire, & moins encore dire, pour beaucoup de raiſons, qui ſuruiennent: il eſt toutesfois certain, que cetuy eſt le vray dormir naturel, qui ſe continuë iuſques à ce, que les deux premieres coctions ſoient faites, & accomplies. Encore eſt requis diuers temps & diuerſe occaſion, ſelon la diuerſité des perſonnes & complexions. Car ſi ceux prennent quantité de viandes, qui ſont de leur nature chaulds & humides, & qui cuiſent bien, ils doyuent peu dormir pour leur ſanté, & le propre temps de leur ſommeil eſt volontiers limité de tous medicins en l'eſpace de ſept heures. Quant à ceux, qui ſont au contraire froids & humides, qui cuyſent & digerent à peine, & qui prennent, comme gourmans, quantité de vilanies dures & de difficile digeſtion, ils ont beſoing de plus dormir que les precedens, & leur faut enuiron neuf ou dix heures pour leur repos. Qui auſsi tiennent le mylieu, & ſont mediocres entre les deux predits, ils ont ſemblablement beſoing de mediocre & temperé ſommeil: iaçoit qu'il faille conſiderer la laſſeté & vigueur de*

la force: car d'autant qu'elle est plus laßée & affoyblie, d'autant plus doit estre augmenté le repos & sommeil: d'autant außi qu'elle est forte & en bonne vigueur, d'autant doit-il estre court & plus bref: & le tout de nuict. Car *le dormir de iour ne fut encore iamais approuvé de personne, par ce que (comme dit Auicenne) par là se font des distillations & defluxions du cerueau, par là la chaleur naturelle se corrompt, par là la ratte s'appesantist, & les nerfs s'amollissent, on deuient par là negligent & paresseux, ont perd l'appetit, on engendre des apostumes, des fieures, & vne legion d'autres maladies, qui seroient longues à raconter. Et de fait, du temps d'Hippocrates on mesprisoit tel sommeil, & estimoit-on celuy tant seulement bon & naturel, qui se faisoit la nuict, & n'empeschoit point le iour: comme il appert par le second des prognostiques, composé par le mesme Hippocrates. Mais comme toutes bonnes coustumes sont touiours mises en arriere & soubs le pied, & le tout par le cõmandement de ma dame Volupté & monsieur le Ventre son mary, außi en est-il ainsi aduenu en cet endroit du temps de Galien: car meßieurs les gros milours & primats ne pouuoyent assez contenter leur aise en beuuant &*

mangeant

mangeant à leur plaisir, & dormant la grasse matinée, s'ils n'eussent vsurpé quelque partie de l'apres-dinée à se tourner, & dormir sus le lict richement encourtiné, ou en quelque chaire aupres d'vn bon feu, de peur du froid. Ce qui à beaucoup mieux esté obserué iusques à nostre temps, que les autres bonnes & sainctes coustumes vsitées entre les gens sçauans & bien instruits. Qu'à ma volonté les hommes eussent esté si studieux de prester l'aureille à l'esprit de dieu, qui les admonnestoit d'ensuyure leurs saincts ancestres, & maieurs anciens, qu'ils ont esté contens de prester, voire mesmes donner du tout, non seulement l'aureille, mais l'esprit, l'entendement, & toutes leurs affections, & tous leurs sens, à l'esprit du diable & de mensonge, pour les faire deuoyer du vray chemin, les entretenant quelque peu de temps en delices & alechemens mondains, qui n'est qu'vmbre de fumée, puis les ayant aueuglez comme taupes, ou souriz chauues, pour les faire chopper à tous coups, tant qu'ils se soyent rompuz le col, les iambes, & tout le corps au royaume de Sathan leur capitaine. Mais venons au point, Polyloge. Puis donc que la coustume de dormir sus iour à prins racine entre les hommes, il faut trouuer, s'il est pos-

ſible, quelque moyen pour vſer d'vn tel ſommeil ſans danger: & pour ce faire, faut ouyr Auicenne, qui dit eſtre beſoing de obſeruer cinq conditions en tel cas: c'eſt à ſçauoir, que celuy, qui aura accouſtumé de dormir ainſi, & vouldra cōtinuër, ne s'endorme ſoudain apres le repas: ſecondement, qu'il ne tienne la teſte baſſe: tiercement, qu'il ne dorme long temps: puis, qu'il ne s'eſueille en ſurſaut & ſubitement, mais doucement & lentement: finalement il faut choiſir le lieu pour dormir, qui ne ſoit point trop chauld, ou plein de vapeurs, mais temperé, & quelque peu frais. Il faut auſsi, ſelon le temps, couurir le corps mediocrement, affin que la chaleur naturelle ſe retire au dedans du corps, & que les extremitez ne ſe mortifiēt & refroidiſſent par trop: car par ces deux derniers points la troiſieſme coction eſt beaucoup aydée, à ſçauoir, celle qui ſe fait en l'eſtomac, au foye, & par les autres membres. POLYLOGE. *Mais pourquoy deffend Auicenne de dormir incontinent apres le repas, veu que tu m'as reſpondu par Galien (quand ie t'ay enquis, s'il failloit plus largement manger au diſner, qu'au ſoupper, ou au ſoupper, qu'au diſner) qu'en dormant ſe*

faiſoit

faisoit beaucoup meilleure digestion, que non pas en veillant? THEO. Par ce qu'il faut temporiser apres le repas, iusques à ce que la viande soit descendue au fond de l'estomac, de peur qu'il ne s'ensuyue des trẽchées & tonnerres, auec des inflammations au ventre. POL. Ie pense certainement, que c'est la vraye raison, que celle que tu dy. Mais il y à encore deux mots, qui ne seront point inutiles. THE. Quels? POL. S'il nuyt ou sert de quelque chose, de dormir les pieds deschaussez: car i'ay cognu quelque estudiant en medicine, qui iamais ne se fust mis à dormir, que premier il n'eust laissé ses souliers. THEOPHRASTE. Il faisoit tresbien: car s'on dort autrement, on nuyt à la veuë, on blesse la memoire, & est-on cause qu'aussi tost le corps est en vne eau de sueur, non pas par la chaleur naturelle & interieure, mais exterieure & accidentale. POLYLOGE. Ie n'ay point iusques à present prins garde à celà: car tout l'hyuer ie n'ay gueres dormy, qu'auecques mes souliers, ou pour le moins auec de gros chaussõs de laine, de peur du froid: ayãt (qui plus est) le plus souuent la teste basse & descouuerte. T. L'vn & l'autre est vicieux: car la teste, qui est le domicile de raison & de tous autres sens, doit estre appuyée sur quelque haut coissinet, de

peur que la viande ne retourne à l'orifice de l'estomac, & empesche par là la digestion. On la doit aussi couurir mediocremẽt de quelque bonnet de nuict, auquel y ait vn trou au milieu cõme vne cheminée, propre pour faire place aux fumées & exhalations, qui montẽt & s'exhalent du cerueau durant le dormir, & sur tout quand on a la teste nue & rasée, comme tu as. P. Cõment? penses-tu que ie me sois fait tort, de m'estre fait touser la teste? T. Ouy: car il est credible, que nature n'a riẽ fait en vain, & encore moins les cheueux, qui non seulement ornent la persõne, mais aussi gardẽt & munissent la plus noble partie de l'homme, à sçauoir, le cerueau. POL. Comment? Il me semble auoir leu en Aristote, que ceux deuiennent plus tost chenuz & grisons, qui, ayans longue perruque, se couurent d'autre couuerture & bonnets par dessus. THE. Il est vray: mais il faut auoir cette consideration, de s'enuelopper & couurir la teste en hyuer plus chauldemẽt, et en esté au cõtraire plus à la legere, affin q̃ les cheueux demeurẽt plus lõg tẽps en leur entier & vigueur. P. C'est donc vne chose dangereuse de se faire raser exactement auec le rasoüer. T. Bien fort: & qu'il soit ainsi, n'est-il pas aisé à voir, que la peau de la teste en est plus esclaircie, veu q̃ par apres les che-

les cheueux croissent à plus grande abondance, qu'au parauant? P O L. Et bien que s'ensuit-il, si la peau en est plus esclaircie, & que les pores & conduits soient plus patens? T H E O. Qu'il s'en ensuit! telle teste est incontinent subiette à tous accidens exterieurs, qui peuuent suruenir. Tesmoings en serõt ceux, qui, releuez de maladie, retumbent par ce moyen en leur pristine & accoustumée misere. Combien que nous pourrions amener l'exẽple de Sampson (s'il est permis de mesler les sainctes escritures auec les profanes) qui fut fort et robuste plus que tout autre tant qu'il iouyst de sa perruque: puis deuint aussi tost foible & debile, qu'il l'eut perdue par le moyen & trahisõ de Dalida sa fẽme. Et à la verité, nature n'a point créé le poil en l'homme, qu'à bonne & iuste cause: car si par necessité ou penurie l'hõme ne se peut recouurer bonnet, il aura au lieu d'iceluy sa perruque, qui luy couurira la teste. P O L Y. Regarde, ie te prie, ou nous nous sõmes rendus par le moyen de cette raserie, qui nous a osté du propos commencé. Ie te supply, laissons & les perruques & les rasures, & me dy (pour reuenir au propos) comme il se faut tenir au lict, y estant couché pour dormir. D'aucans tiennent, que le premier sommeil se doit faire sur le costé droit: d'autres, sur le

senestre. Ostes-moy de ce doute, et ie te diray mō Apollon. T. Ie suis de l'aduis de ceux qui cōseillēt, qu'ō prēne le premier repos sus le costé droit: car la raisō de leur dire gist en celà, q̃ l'estomac, en ce faisāt, est eschauffé par le foye, qui est situé celle part: & par là s'ensuit meilleure et plus parfaite concoction. Le second, sus le senestre, affin que par ce moyen le foye se renuerse sus l'estomac, & luy ayde (comme dit est) à mieux cuire & digerer: toutesfois ce dernier doit pour le mieux estre plus bref, que le premier. Car il doit estre cōtinué sus le droit, à cause de la vraye dispositiō de l'estomac, qui à sō orifice inferieur tendant vers ce costé: & par ce moyē qu'il puisse plus aisement vuyder les viandes cuictes auec les excremens & superfluitez de la coctiō faite. Ie n'ignore point, que d'aucuns n'approuuent, qu'il ne faille dormir sus le ventre, la face en bas, affin (comme ils disent) que la reuerberation de la chaleur (qui s'engendre, à cause des parties, qui sont ioignantes le ventricule) puisse conforter & eschauffer le dit ventricule & estomac. Neantmoins ceux qui ont leurs corps temperez, doyuent euiter d'ainsi dormir, d'autant qu'ils se destordroyent & presseroyent nō seulemēt l'estomac, mais aussi s'egēdreroient mal es yeux. Or dormir la face & le ventre en

haut

haut ne peut en aucune ſorte eſtre ꝑfitable, pour les incõmoditez, qui s'ẽ enſuyuẽt : car il eſt tout notoire, que les ſuperfluitez, qui ont propre lieu pour s'euacuer par les narines, et par le palais de la bouche, sõt empeſchées de ce faire, à cauſe de la diſpoſitiõ du corps: parquoy elles sõt contrainctes de s'euacuer par le derriere, auec grãd danger de catharre. Cõme auſsi il eſt dangereux de dormir la bouche ouuerte, d'autant que par ce moyẽ le poulmõ ſe noirciſt et gaſte. Et affin d'acheuer en vn mot, il faut diligemmẽt prẽdre egard, q̃, s'on eſt couché ſur vn coſté, quelq̃ ce ſoit, lõ ne ſe remuẽ ſoudain ſus l'autre, puis de rechef vn peu apres de cetuy cy ſur le premier encore: par ce q̃ par ce moyen & la digeſtion eſt retardée, & les inteſtins (ſelon Raſe) s'en enflent. Il faut noter oultreplus, qu'il ſe faut mediocremẽt couurir, ſelon le lieu & le temps: car par le ſommeil ſe fait retraction de la chaleur naturelle & des eſprits au dedans & plus profond du corps, dõt pourroit aduenir incõueniẽt aux parties exterieures eſtans priuées & deſtituées de toute chaleur. Mais nous ferons fin à ce cinquieſme dialogue pour commencer le ſixieſme. PO. C'eſt bien dit, Theophraſte. Pourſuy dõc la cinquieſme choſe non naturelle, puis qu'elle vient en rang. T H E O. I'en ſuis content.

L'ARGVMENT DV sixiesme dialogue.

Il est monstré au suyuant dialogue, comment, & en quelle sorte on pourra garder la santé, prenant egard à la repletion & euacuation, qui est cinqiesme chose non naturelle.

POLYLOGE.

IE te supply, Theophraste, poursuy de dire ce q̃ tu as promis. Tu sçais asses combien c'est chose inciuile & deshõneste, de ne tenir sa promesse. T H E. Ie le sçay bien, Polyloge: mais ie n'ay iusques à present rien promis que ie n'aye tenu: iaçoit que (cõme Chares Athenien) ie sois assez prompt à promettre. Mais dy, que c'est, que i'ay promis: car i'ay depuis pensé à quelque autre chose. P O L. Ne t'en souuient-il deia plus? Tu auois promis de parler de la cinqiesme chose non naturelle. T H E. Il est vray, Polyloge. Or donc pour commencer, c'est repletion & euacuation, que tu demandes. P. Ouy. Et cette cinqiesme chose est-elle vtile pour la santé? T H E. Mais plus que necessaire: Car vn aueugle voyrroit, combien on endom-

mage

mage la sãté, si lors que l'estomac à grãde faim, on luy reffuse alimẽt: & au cõtraire, si quand il est richement plein, on luy dõne de rechef quelq̃ chose pour l'amour de la cõpagnée. Car en errãt au pmier point, on rẽplist l'estomac de mauuaises humeurs, & en fait-on vn receptacle de superfluitez. Quant au secõd, on rend en premier lieu le corps plethoric, puis on engẽdre des opilatiõs, qui sont sources de fieures. Combien que nature donne à chacun, comme vn certain & infallible but pour la repletion & euacuation. P O L. Quel? T H. Ce sont les vertuz, que nous appellõs naturelles, à sçauoir, celle qui attire, celle qui retient, celle qui cuit & digere, et celle qui pousse & chasse dehors. P O L. Comment peuuent-elles estre vne merque pour ce, que tu dis? T. Parce que, si les deux premieres sont bõnes & valides, aucune euacuatiõ ne peut nuyre ny endommager: si les deux d'apres aussi (c'est à sçauoir, celle qui cuit, & qui pousse dehors) se portẽt biẽ, telle que voul dra, ou pourra estre la repletiõ, ne sçauroit estre dõmageable. Car le corps se nourrist & sustãte, puis se nettoye & purge de toutes immondices, ainsi qu'il faut. P. Et s'il ad uient, que ces vertuz soyent tellement blessées ou debilitées, que le corps ne s'en puisse ayder et seruir pour deuẽment se rẽplir, & purger aussi,

que conuient-il faire alors pour euiter accident de maladie? T. Il faut mettre peine, que la trop grãde euacuatiõ soit secouruë et aydée par quelq̃ moyen: & l'excessiue repletiõ soit euacuée ou empeschée, soit ou par le vomissement, ou par le flux de vẽtre, ou par la saignée, ou le flux de sãg par le nez; ou par ventouses, ou application de sangsues, ou biẽ par autres choses tenans le lieu des susdites, comme est exercice, trauail, frottement, le bain, les estuues, le sommeil, lauement de teste, & de pieds. P. Tu veulx donques dire, que par le vomissemẽt la santé est cõtregardée. T. Ouy: d'autant qu'il euacuë ce que n'auoit peu euacuër celle vertu, que nous auons nommée expulsiue: comme tesmoigne Auicenne, qui, de l'autorité d'Hippocrates, cõmande de prẽdre de chaque moys deux iours, durant lesquels on tasche à bien vomir, affin que, si par le vomissemẽt du premier iour tout ce, qui deuoit estre euacué, ne l'est point, le soit le iour ensuyuant par l'autre, en sorte que l'estomac demeure vuyde de toutes dõmageables & nuysibles superfluitez. P. I'en cognoys d'aucuns, qui tous les iours s'ẽyurẽt pour mieux vomir, cõme ie croy: iceux sont dõc bien vuydes de toute infection. T. Telles gens sont plus sordides que chiens, qui deuorent trois fois vne chose, pour la vomir trois fois. Ils ne sçauent

uent

uët pas, qu'ils s'egēdrēt de longues et fort dangereuses maladies. Nous ne parlōs point icy de ce brutal vomissemēt, ains de celuy seulement, qui par quelq̄ doux medicamēt se fait, pour secourir vn pauure malade & affligé. P. Voyre, mais il y en à, qui ne peuuēt en aucune sorte vomir, quoy qu'ils puissēt faire. T. Ie le sçay biē: & tels gens sōt volōtiers ceux, qui ōt le col graile, la poictrine etroicte, hautes espaules, les iābes tortues, et qui sont gras & pleins: ausquels certes seroit meilleur de s'en abstenir, & le laisser à ceux, qui sont de corps maigre & graile. Puis quād ils se sentiront auoir bon ventre, ils pourrōt lors manger à tous propos de toutes sortes de viandes, diuerses & en substance & en odeur: & ce plus tost en esté qu'en hyuer, selon le commandemēt d'Hippocrates, & ils pourront ainsi vomir aisement. Que si celà ne peut rien, il leur faut boire par dessus du vin meslé auec du miel seulemēt, ou bien de ce mesme breuage moyēnāt qu'il ayt bouilly quelque tēps auec de l'hyssope, ou de la raue. Et si tout celà ne peut encore les emouuoir, qu'ils boyuēt de l'eau tiede, ou il y ait quelq̄ quātité d'huile: et lors n'y aura faute, qu'ils vomiront assez. Quant à l'hellebore et lazarō, qu'ō apelle, cabaret, qu'ils n'ē vsēt point: car il poingt l'estomac. Et s'il excite douleur

au ventre par le vomissement, il faut prendre de la laine bien nette, trempée en huile camomile, puis l'appliquer chaulde à celle partie du ventre, en laquelle gist la douleur. Oultre plus faut noter, qu'il se faut arrouser la face d'eau rose, apres auoir vomy, & ne mãger au repas que viande subtile, bonne, & de bon suc, encore bien sobrement, iusques à ce, que l'estomac, qui s'est debilité par l'emotion faite en vomissant, soit cõforté & remis en sa place. Il se faut aussi garder de vomir souuent, & de le continuer: car autremẽt on nuyt à la poictrine, et au poulmon, on endõmage la veuë & l'ouye, on se suscite mal & douleur de dents, & longues passions de teste. P O L. Si quelqu'vn ayme mieux s'euacuër par bas en laschant le ventre (car aucuns en y à, qui ont en horreur le vomissemẽt) doit-il estre blasmé pour ce qu'il fait mal? TH. Nenny point, s'il y procede comme le comman de Hippocrates en ses aphorismes, à sçauoir, que, qui se veult ainsi purger, regarde s'il luy est cõuenable: d'auantage qu'il n'euacuë que ce qu'il faut euacuër, qu'il prẽne egard au tẽps, à la region, à la complexion, à l'aage, au sexe, à la coustume, & à la force. P. Faut-il tant considerer de choses, pour lascher le ventre? T. Encores plus: car il en y a encores d'autres, qu'on

adioute

adioute aux premieres. P O. Vrayement les pauures gens de mō pays ſont donc bien deceuz à la bonne foy : car ils ont des medicins, qui en tous temps, & à l'endroit de tous n'vſent iamais que d'vne medicine, & ne ſe ſoucient aucunement de ſe rōpre la teſte à conſpirer tant de cōditions & de circonſtāces, que tu viens de dire. T H E. Ceux ne ſont pas medicins, ny dignes du nom, Polyloge, mais bourreaux plustoſt : cōme auſſi ces porteurs de rogatons, qui vont de ville en ville, & de pays en autre, pour gagner leur pauure vie: encore ne peuuēt-ils tant biē haräguer, qu'ils la puiſſent gagner. Ce ſont affronteurs, trōpeurs, menteurs, & qui ne valent rien, qui par leur babil promettēt merueilles, & ne tiennent du tout rien: bref, qui ſçauent ſi bien endormir le ſimple peuple, qu'il ſ'auſe bien incontinēt mettre ētre leurs mains, pour auoir guariſon, s'il eſt affligé de quelque aduerſité, ou dangereuſe maladie. Lors Dieu ſçait, cōme ils abuſent & deçoyuent les pauures patiens, veu qu'au lieu de la Rheubarbe, de la mauue, de la caſſe, & d'autres ſimples, doulx, & delicats, ils baillent effrontéemēt de l'hellebore, de la coloquinte, de la noix bethel, du nezeron, & autres ſemblables, en grande quantité, auec grandiſſime danger du patient, contre toute raiſon, & ſens humain, &

mesme cõtre l'aphorisme d'Hippocrates, qui dit qu'il ne faut pas iuger des deiections par la quãtité, mais si ce qui meritoit destre chassé hors du corps & extirpé, est deuëment euacué, & comme il faut. P. Il y a bien pis, Theophraste. Nous auons des medicins en mon pays, qui guarissent le mõde sans medicine. T. Auec des prieres, volontiers. P. Cõment donc? nous auons la plus gẽte vieille, qu'on sçache trouuer, en vn village, pres la ville d'ou ie suis. Quoy? elle fait honte à tous medicins, qui se trouuent, moyennant qu'elle tienne vn crible, auec quelques feues, pour diuiner de l'issue & nature de la maladie: & si triõphe de parler et iaser des saincts, disãt qu'ils se vengẽt sur ceux, qui ne font cõte d'eux, et les mesprisent. T. Et quels saincts appelle-elle vindicatifs? Ne dit pas Dieu en Deuteronome: La vengence m'appartient, & ie rens digne recompense? Mais dy moy, est-elle mariée? P. Nõ: elle à toutesfois eu quelque temps vn mary le plus expert en toutes sortes de venins, enchantemens, & sorcelleries, qu'õques la terre porta. THEO. A-elle quelques autres en son escole, à qui elle apprenne son art? POL. Six, ou sept, autant ou plus difformes, que vieilles & anciennes. THEOPHR. Et elle aussi est fort difforme & contrefaite? POLY. Tu la prendrois

en plain

en plain mydi pour Meduse escheuelée : car elle à la teste en partie chauue et pelée d'autre costé, la plus part de ses cheueux gris & chenuz, & meslez entre eux sans aucũ ordre, la gueule tortè & desirée, la langue babillarde, venimeuse, & la plus medisante de la terre, le nez long & enleué, les maschoires larges & pendantes cõme à vn grand leurier & dogue d'Angleterre, les yeux noirs, enfoncez en la teste, & regardãs de trauers, & tout le corps long et courbé sur le my lieu du doz. THE. Ie suis deceu, si elle n'a l'haleine bien puante. POLYLO. Comme vn vieil bouc. THEO. Pardonne moy, Polyloge: ce n'est pas vne femme : ie l'ay cognue: ains la tante de Sathan, femme de Iason, issue de Thessalie, à qui rien n'est impossible. Ce luy est peu de cas de voler par la cheminée, & de trauerser le Rhin auec vn seul roseau, de pescher en l'ær, & tirer du laict d'vn bouc, elle n'en fait que le Cerf. POLYLO. Tu estimes donc, qu'elle soit sorciere. THEOPHR. Non fay point, mais archisorciere, laquelle ne fera iamais chose à droict, que Vulcan Lemnien ne l'ait premier passée par ses mains. POLY. Certes tu luy pourras donques bien chanter cette hymne à sa louange.

En ce pays y à vne vieille damnée,
Yurongne, babillarde, à medire enragée,
Enuieuse, pariure, & qui mord en riant,
Vomissant de sa bouche vn noir venin puant.
Qui sçait, quãd elle veult, sãs nasselle, ou engin,
Auec vn baston seul oultrepasser le Rhin:
Aymant aussi debat, fuyant toute concorde,
Et qui deux freres peut mettre en dure discorde:
Les deux yeux de trauers, & le nez de faucon,
Les baulieüres aussi plus noires qu'vn charbõ:
Boyteuse, chassieuse, & de face transie,
Prompte à faire tout mal, de tout biẽ ennemye:
Le col long, & courbé cõme cil d'vne grue:
De ce qu'elle à de poil, toute grise & chenuë:
Les ongles trop plus lõgs, & de crasse chargez,
Que les ergots d'vn coq, qui à dix ans passez:
Qui les grenouïlles gagne à son aise en chãtant,
Et imite de voix vne chieüre belant.

T H E. Elle chante donc quelque fois? P O L. Le plus souuent, & mesmement quand elle est yure, ou qu'elle à quelque malade entre mains, duquel elle espere bõne prattique. Car elle prend lors vn vieil manicordion, qu'elle à en sa chambre, puis, en grattignãt de ses grãds ongles sus les marches, elle triomphe de chãter, ou (pour mieux dire) beler. T H. Mais celà ne fait riẽ au propos: ie te prie persiste de la depaindre. P O L Y L O.

Le

Le lieu, qui pour raison du poil peut estre beau,
Est aussi nu qu'vn œuf, ou qu'vn pelé naueau.
De sa bouche monstreuse on la voit escumer
Tout ainsi qu'vn roussin qu'on à fait galloper.
Elle ayme de rechef (dont sommes ebays)
Estre du nez infecte, ainsi qu'vne brebis.
Elle à son tors regard de beaucoup plus hideux
(S'elle prend counrechef) qu'vn hibou malheu-
Bref, tu dirois alors, Certes nature à fait (reux.
(Pēsāt faire vne fēme) vn vray mōstre parfait.
Elle sent soubs les bras le pourry, l'eschauffé,
Plus beaucoup qu'vn vieil bouc de la chieure es
A la table muette, et babillard au lict: (chaufé.
Qui mord, qui frappe et rue, et qui chacū maudit.
Mangeant ou rien, ou peu, s'en cōpagnée se voit:
Et qui, se sentant seule, vn mouton mangeroit.
Elle ploure, s'on rit: & s'on ploure, au contraire,
Elle prend son plaisir & à rire & à braire.
Aux estuues s'en va douze fois en l'année,
Pensant par là polir sa vieille peau ridée.
O sorciere insensée! ô mere à Lucifer!
Pēses-tu bien blāchir vn corps plus noir q̄ fer?
On pourroit biē pl⁹ tost blāchir vn noir corbeau,
Que faire changer face à ta tant laide peau.
Tu rottes au matin, & toute nuict tu vesses,
Tu vomis à mydi: voy là pas tes proësses?
Aux pauures affligez, en lieu de medicine,

Tu donnes le venin, qui les tue & ruine.
Bref, on te doit nõmer, ayant cognu ta vie,
Du beau nom de Thais putain d'Alexandrie.

THE. Tu l'as certes depainte de ses viues couleurs, si ce, que tu m'as dit parauant, est vray. POL. Comment? Il y en á bien d'autres: car affin que cette peruerse & contrefaite chieure puisse mieux & plus aisemẽt abuser les pauures gens, elle se fait renommer estre tres experte en la cognoissance des vrines. Voire & se vante sans aucun front, qu'elle cognoist par icelles certaines choses, qui n'ont iamais parauãt esté cognues ny entendues d'aucun. Si on luy apporte de l'vrine de quelque ieune femme, Elle est enceinte (dit-elle) & mõtre incõtinent la raison de son dire en l'vrine qu'elle tiẽt en ses mains. Et s'on luy en apporte de quelque vieille ridée cõme elle, Ceste femme (dit-elle aussi tost) á la matrice trop froide, & pleine d'humeur froid superflu: diuinant cõbien elle á eu d'enfans de chaque mary, si elle en á eu plus d'vn. TH. Voylà de grãds cas: mais elle diuine parauenture ainsi, par quelque crible, ou autre instrumẽt propre á faire charmes & sorcelleries. PO. Cõment donc? Mais il y á bien encore quelque chose: c'est, qu'il y á encore aupres du village de la sorciere, de qui nous auõs parlé, vn rauaudeur, qui fait aussi du medicin:

medicin: car il fait vn medicament de petits retaillons et pieces de drap, pour purger la pituite à tout hōme, à qui il le dōne: & a apprins celà (cōme il dit) d'vn vieil bouquin de liure, qu'il trouua au cofre de sa mere grād, apres qu'elle fut decedée, laqlle estoit aussi sorciere: dedās lequel il estudie encore de rechef, quand il n'a point de chausses à racoustrer. TH. Ie suis biē deceu, s'il ne fait vn grād thresor de ce liure, par le moyen duql il est en si peu de tēps deuenu, de rauaudeur de chausses, docteur medicin des hōmes. P. Thresor! ouy certes: & de fait, la marge d'iceluy est pleine de glause, qui asseure le lecteur, q̄ tous les remedes, cōtenuz au fueillet, ont esté esprouuez plusieurs fois. T. Et le possesseur d'vn tāt p̄cieux liure, l'estime-lon aussi beaucoup? PO. Merueilleusement: voire & en telle sorte, qu'vn chacun va disant de luy la sentence d'Homere.

Le petit corps la grand vertu possede.

TH. Se cognoist-il en l'vrine? P. Et quoy donc? Quand il a vne fois colligé en huict iours vne pleine fiole de l'vrine d'une chieure qu'il nourrist, il p̄dist aux bōnes gens laboureurs, quel tēps doit suyure vn moys ap̄s. C'est vne chose p̄sques incredible, neātmoins elle est plus que veritable. Si l'vrine est subtile et de couleur de citron, auec vne bonne hypostase, il asseure deuoir ensuyure

beau temps & serain, propre pour labourer la terre. Que si elle est blãche & espesse (que nous appellons, crue, & sans hypostase) Attendez vous bonnes gens (dit-il) d'auoir de la pluye, du brouïllas, & mauuais temps pour cultiuer. THEOPHRASTE. *Ie conseillerois, que on le monstrast au doigt, cõme le plus excellent, qui se trouue: car sans mentir i'estime celuy excellentissime, qui surpasse en prognostique, & tout autre sçauoir, Hypocras & Galien.* POLYLOGE. *Ie serois aussi de cet aduis. Mais affin que telle canaille, vrais supposts de Lucifer ne nous face par trop extrauaguer de nostre propos, ie te supply bien fort, me dire, quel temps il faut choisir, quand on veult donner quelque medicine laxatiue.* THEOPHR. *Auicenne le t'enseigne en la quatriesme partie de son premier liure, au cinqiesme chapitre, disant ce qui s'ensuit. Il faut sçauoir (dit-il) que le temps, auquel on veult prẽdre medicine, ne doit estre trop chauld, ny excessiuemẽt froid aussi. Monstrant par là, qu'il y à deux parties de l'an propres & idoines pour ce faire, à sçauoir, le printemps, & l'autonne. Il faut oultreplus noter, que, soit en autonne, ou au printemps, qu'on prenne medicine laxatiue, on ne la prenne forte & vehemente, ains la plus douce & delicate qu'il sera pos-*

sible

ſible de faire pour le mieux, propre pour euacuër l'humeur ſuperflu qu'on veult euacuër, & qui non ſeulemẽt ne bleſſe ny debilite point la chaleur naturelle & les parties nobles ou elle habite communement, ains les reiouyſſe, conforte, fortifie, & corrobore : cõme pourroit eſtre aloé, toutes les ſortes de myrobalans, la Rheubarbe, la caſſe extraicte, la manne, & ſemblables. Voy là tout, quant à ce poinct. POLYLOGE. *Ouy bien quant à cetuy là: mais l'autre, qui parle de la region & pays.* THEOPRASTE. *Il eſt vray : Il faut qu'elle ne ſoit point expoſée au vent de biſe, ou aquilon autrement, ny à celuy de mydi. Car le premier par ſa frigidité ferme les pores & empeſche la ſolution des humeurs, & l'autre rend les corps laſches & debilitez oultre meſure: mais il faut regarder qu'elle ſoit entre deux, ny trop froide ny trop chaulde & humide, mais vn peu participante du chauld, & ſemblablement vn peu de l'humide. Tout ainſi que des perſonnes: car on purge plus volõtiers ceux, qui ſont chaulds & humides, auec mediocrité, que ceux, qui ſont froids & ſecs, ou froids & humides.* POLYLOGE. *Et quant à l'aage, qu'y faut-il regarder?* THEOPHR. *On ne doyt purger ceux, qui ne ſont encore venuz en aage competant de pouuoir porter medicine, ny*

ceux außi, qui sont trop chargez d'aage, & vieillesse, d'autant qu'ils ont en premier lieu les intestins debiles, & la chaleur à demy morte et flestrie, qui est toutesfois la chose, qu'on doit plus diligemment considerer, selon Auicenne, & tous autres. POLYLOGE. *I'enten bië, qu'il faut außi prëdre egard au sexe.* THEOPHRASTE. *Außi faut-il, Polyloge: car vne femme doit estre autremët purgée, que non pas vn homme. D'auantage außi faut regarder aux artifices & mestiers: car en maniere de purgation le pescheur est autant different du charbönier, & le meunier du verrier, que la rose du chardon.* POLYLOGE. *Ie vouldrois bien entendre, que c'est: d'aucuns ne prennët iamais, ou pour le plus que bien peu souuent, purgation, ains au lieu de ce se font saigner souuent, & neantmoins ie les voy en tresbonne santé.* THE. *Ceux là prennent par auenture garde diligemment aux conditions, qu'Auicenne dit deuoir estre considerées en toute saignée. Non pas noz medicins, ou plustost cuisiniers de village, qui le plus souuent sortans de la tauerne, ou ils s'en sont donné par la teste ainsi qu'il faut, s'en iront ordonner la saignée, außi tost qu'on les mande, à quelque pauure homme laboureur, & là, sans aucune consideration de leur fait, vous respandent*

dent & arrachēt du ſang à ſi grand marché & grande quātité, que ſi c'eſtoit eau pure, ou autre liqueur plus meſpriſée & inutile encore: En ſorte qu'ils en enuoyent d'aucūs ſus l'heure meſme ad patres, faire les bleds, les autres languiſſent iuſques au lendemain, ou par auenture iuſques à deux ou trois iours: à d'autres ils ſuſcitent de longues maladies, & preparent & acouſtrent tellement les corps des autres, qu'ils demeurent toute leur vie ou paralitiques, ou etiques, ou payez de quelque autre telle deformité & miſere. Ie laiſſe encore ce, que leſdits laboureurs (quoy que ils ſoyent de nature chaulde) vſent en leur manger quotidien, apres auoir eſté ſaignez, d'aux & d'oignons cruds, viāde plus que propre pour rendre le ſang viſqueux, gros, & contraire à ſa naturelle qualité. D'autres ſe traictent de raues, et paſtenades, pēſans faire quelq̄ beau chef d'euure, & diſent, q̄ la viāde eſt pluſtoſt beaucoup digerée par le moyē des raues, & que les paſtenades eſchauffent et incitēt à Venus: cōme ſi vn homme ſaigné auoit neceſſité d'exercer Venus, vray moyen de deſſecher le corps: mais pluſtoſt s'ils ne la doiuēt pas fuyr et euiter par toutes manieres, qu'il ſe pourra faire, ſe ſouuenās q̄ Hippocrates l'appella briefue epilepſie. Encore y en a-il d'autre ſorte tāt ſtupide, qui vous deuorēt des choux

en außi grand appetit, que tu ferois de la dragée: veu qu'en vsant d'iceux ils engendrent vn sang corrompu, & de soy mesme lepreux. POLY. *Il y a donques danger en la saignée.* THEO. *Ouy, bien grand, quand elle n'est deuëment ordonnée: car ie te pry, quel tort est-ce faire à nature, en tirant du sang à trop grand foison, veu que le sang est la source, & receptacle des esprits, l'appast & nourriture de toutes les parties du corps, & le precieux thresor de la vie?* POLYLO. *Pourquoy donc n'ensuit-on Crysippe, dit des Grecs* αἱμόφοβος, *par ce qu'il abhorroit la saignée, & qu'entre la secte medicinale il n'y à deffense expresse de plus saigner personne, quelque commodité qu'il semble s'offrir?* TH. *Pourquoy! d'autant que, si la saignée est accommodée en temps & lieu, elle sert de beaucoup nõ seulement pour contregarder la santé en bonne disposition & estat, mais außi pour subuenir contre plusieurs maladies dãgereuses, qui pourroyent estre deia engendrées. Comme doctement le tesmoigne Rase, au liure septiesme de ses diuisions, quand il dit que nature monstre assez que elle à besoing d'ayde & secours par diminution & detraction de sang, enuoyant flux de sang par le nez de son bon gré, par le siege ou fondement, qu'on appelle Hemorroides, & en rendãt*

quel-

quelque fois le crachat sanglant, & l'vrine rougeastre & sanglante. POLYLOGE. *Rends donc la raison, pourquoy celuy, qui premier inuenta de saigner les hommes, fut mis à mort les yeux bendez.* THEOPHRASTE. *Parce qu'il en abusa, & nõ pas parce qu'il l'inuenta: car il saignoit iournellement sans aucune consideration des choses predites, asçauoir, de la regiõ, de la cõplexion, de l'aage, du sexe, du tẽps, & de l'estat & artifice.* POL. *Voire, mais nous lisons biẽ, que depuis Auensoar a saigné vn enfant de trois ans, veu qu'il n'est licite de ce faire, qu'apres quatorze, selon Galien, & ce par deux raisons: la premiere, parce qu'ils sont prompts à se resoudre, à cause de la chaleur externe: la secõde, pourtant qu'ils ont besoing de double alimẽt, pour ce qu'ils croissent incessammẽt.* TH. *Celà ne nous doit point emouuoir, Polyloge: car cõbien qu'il ait esté de grãd sçauoir, neantmoins il a peu faillir: & est vne chose plus que ridicule, qu'aucuns tiennẽt, depuis qu'ils ont gousté quelque vertu d'vn persõnage, iceluy ne pouuoir faillir: veu que plusieurs anciẽs docteurs le confessent d'eux mesmes clairement.* POLY. *I'ay veu vne autre chose des mes yeux, Theophraste. I'ay veu saigner vn hõme aagé de septãte ans, & qui disoit en auoir eu le cõseil d'vn*

medicin tres famé. Iaçoit que le cõmandement d'Auicẽne soit repugnãt, qui deffend aux vieillards, de se faire saigner, pour vne cause, qui est, d'autant qu'ils ont plus de sang mauuais, que de bon: & en se faisant saigner, ils euacueroyent ce de bon, qui seroit au corps, & retiendroient le mauuais & superflu. THEO. *On s'arreste quelque fois à la maladie, Polyloge: & de fait, Galien commande de saigner vn homme vieil, s'il a les veines larges, pleines, & s'il n'a point perdu sa force. Mais hors la maladie tous medicins le deffendent, & singulierement Rase, qui deffend à tous hõmes aagez de soixãte ans, de se faire ouurir la cephalique, à ceux de cinquante il deffend la noire & mediane, & la basilique, aux septuagenaires.* POLYLO. *Faut-il regarder de si pres seulemẽt aux vieux?* THEOPHRAS. *Nenny: ains se doyuent tous ceus garder diligemmẽt de la phlebotomie, qui sont n'agueres releuez de q̃lque lõgue maladie, ou reuenuz du bain, ou des estuues, ou qui õt exercé Venus vn peu deuãt, ou enduré la faim, ou qui ont l'estomac debile, & des humeurs gros & viscueux, s'ils ne veulẽt achetter la saignée bien cher, à sçauoir, par le pris de leur propre vie. En oultre Galien deffend à tous desbordez, yurongnes, gormans, & qui n'ont autre dieu*

que

que leur ventre, de prendre purgation ny saignée en quelque temps que ce soit: car (comme il dit) s'ils estoyent euacuez en aucune sorte, ils se rempliroyent incontinent apres d'humeurs crues & mauuaises, entant qu'ils continuëroyent leur yurongnerie & gormandise, comme parauant. POLYLOGE. *Il y à donc à regarder & choysir le temps en la saignée, aussi bien qu'en la purgation: car tu dis, qu'ils ne prennent saignée en quelque temps que ce soit.* THEOPHRASTE. *Et en es-tu encore là? n'est-il pas plus credible que le printemps, qui est temperé, & de mesme qualité que le sang, à sçauoir, chauld & humide, est plus propre, pour la saignée, q̃ l'esté, ou l'hyuer, en l'vn desquels trop grande secheresse & chaleur abonde, & en l'autre trop grande froidure? Il est tout certain. Et par tant faut retenir iceluy printemps pour la saignée, d'autant que le sang est en ce temps là plus abõdant. L'autonne aussi ne sera trop mauuais, pour luy estre acoupplé: par ce qu'il est, peu s'en faut, temperé. Quãt à l'hyuer et esté nous ne les receuõs au nõbre, pour les causes qui s'ensuyuent: desquelles la premiere est, qu'en hyuer le froid espoissit le sãg, et le rẽd immobile & peu idoyne à couler: en esté aussi les humeurs internes, cõprises auec le sãg,*

sont echauffées & emeuës, & la chaleur naturelle debile. Oultreplus faut cõsiderer plus haut, à sçauoir, iusques aux signes du zodiaque. Et lors ceux, qui sont pituiteux, & se veulent faire saigner pour cette cause, doyuent choisir pour ce faire les signes coleriques, c'est à dire, chaulds & secs: comme sont Aries, Leo, Taurus. Ceux, qui sont melancholiques, & y veulent remedier par la saignée, se doyuẽt elire les signes sanguins, c'est à dire, chaulds & humides, comme Gemini, Libra, Aquarius. Les coleriques doyuẽt choisir les signes flegmatiques, comme sont Cancer, Scorpio, Pisces. Les sanguins doyuẽt attendre les signes melãcholiques, à sçauoir, Virgo, Capricornus, Sagittarius. Il ne faut aussi pas mespriser les parties de la lune: car elle est aussi bien diuisée en quatre parties, que le soleil: & en la premiere partie, qui est (selon le tesmoignage de Ptolemée) chaulde & humide, les adolescens, aagez de vint & cinq, ou trente ans, se feront saigner, s'il sen ont besoing: en la seconde, qui est chaulde & seiche, les ieunes hommes de l'aage de trente cinq, ou quarãte ans: en la troisiesme, froide & seiche, les hõmes meurs et rassiz, aagez de cinquante ans: en la quatriesme, qui est froide & humide, les vieillards, si la nature de la maladie le requiert. Encore n'est-ce pas tout: car il se faut

donner

donner garde, de toucher le membre du ſigne, auquel eſt la lune pour lors, comme cõmãde expreſſement Manfradus. P O. *La femme à mon voiſin auoit proposé de ſe faire ſaigner auiourd'huy, mais (à ce que ie vois) il me la faut admõneſter de s'engarder, par ce qu'il fait froid.* T H. *Elle eſt enceinte, comme ie penſe.* P O L. *Mais bien fort, prochaine d'enfanter.* T H E. *Qu'elle s'en garde donc, s'elle veult: car il luy couſtera bon, ſi elle l'entreprend. Et pour confirmation de mon dire, il ne faut que lire ce, que dit Hippocrates, au trente & vnieſme aphoriſme du cinquieſme liure. Toute femme (dit-il) qui eſt enceinte, auorte, ſi elle eſt ſaignée, & principalement ſi le fruit eſt ia grãd. Iaçoit que toutes n'auortent pas, mais celles, qui ſe font beaucoup tirer de ſang.* P O L Y L O G E. *Ie fay certes telle eſtime de la ſaignée, et l'eſtime vn ſi excellẽt moyẽ & remede pour la ſanté, que ie n'en vſe du tout point.* T H E O. *Tu ne l'as volontiers point accouſtumé.* P O L. *Non.* T H E. *Ne l'accouſtume point donc encore, s'il eſt poſſible: car ſi, eſtant vieil, tu voulois te faire ſaigner, & tu ne l'auois accouſtumé, tu te mettrois en danger de paſmoyſon.* P O L Y L O G E. *Et ſi quelque bon homme vieil l'a accouſtumé, doit-il continuer?* T H E O P H R A.

Nenny: mais s'en abstiēne plustost peu à peu, cõme s'il auoit acoustumé d'estre saigné quatre fois, ou plus, ou moins, en l'année, luy estant en aage de vingt & cinq ans, qu'il s'accoustume de ne l'estre que trois, quand il en aura quarante: puis à cinquante, ou soixante, qu'il ne le soit qu'vne. Combien qu'en tel aage les autheurs plus doctes sont d'aduis de ne plus saigner, ains ventouser plus tost: car s'on vētouse en temps deu & lieu propre & commode, la ventouse sert de saignée. POLYLOG. *Quel temps estimes-tu propre pour ventouser?* TH. *Le tēps que la lune est pleine & rend plus de lueur, & que la premiere & seconde digestion est faite: car alors les humeurs sont plus respandues & dispersées par les parties du corps hors les veines, qu'en tout autre temps.* POLYLOGE. *Et n'y a-il que ce temps, qui soit propre?* THE. *Si a dea: & tel temps a esté appellé des anciēs, contreint: pourautant que pour la necessité on ne peut attendre le tēps legitime de ventouser, mais est-on contreint de ce faire à toute heure, qui s'offre & presente.* PO. *I'entens à present trop celà. Mais à quelle fin et pourq̃lle occasion applique-lon la vētouse? à quoy sert celà?* TH. *Il sert pour deux causes, en partie pour euiter danger de maladie, & en partie aussi pour la chasser & gua-*

rir, si elle estoit ia acquise: car elle bannist diuerses maladies, selon la partie, à laquelle elle est appliquée: cõme le mal de teste engẽdré d'abondãce de sang, ou de colere, si elle est appliquée à la nuque & derniere partie d'icelle, auec scarification: la rougeur de face qu'on nomme coupperose, appliquée sous le menton: elle tient aussi le lieu de la veine, dite basilique, saignée, mise sus les reins, & sus les hanches: appliquée aux iambes elle sert, cõme s'on saignoit lesdites iambes par ouuerture de quelque veine d'icelles: elle proffite en oultre aux rheumatiques de long tẽps, appliquée à la poitrine, ou aux espaules: aussi fait-elle au mal des yeux. Bref si la vẽtouse est applique au lieu, ou qlq̃ beste venimeuse auroit mors, elle à singuliere proprieté d'extraire et attirer le venin. P. Tu as dit, auecques scarificatiõ: neantmoins i'ay plusieurs fois veu vẽtouser sans scarifier aucunemẽt. T. Ie croy bien: et qu'ainsi soit, quãd on veult arrester la trop impetueuse effusion de sang, qui se fait par la narine dextre, il n'y à au monde plus souuerain moyen ny remede, qu'appliquer soudain la ventouse au mesme costé dextre, sans rien scarifier, ou coupper. & si c'est par la senestre narine, que le sang decoule, l'appliquer semblablement au senestre costé. Oultreplus si elle est

appliquée soubs les mammelles d'vne femme, qui à ses fleurs en trop grande abondance & quantité, elle les arreste aisement: & appliquée au contraire au gras & derriere des iambes, elle les emeut & contraint sortir. On à *de coustume aussi de l'appliquer au front, pour dessecher les rhumes: & à la nuque, pour le secours des paralitiques: car ainsi elle echauffe les nerfs: elle restreint finalement le vomissement, & le hoquet, si elle est appliquée à la partie interessée. Les sangsues ont cette mesme proprieté d'attirer, hors mis qu'elles attirent auecque plus grande vehemence.* POLYLOGE. *Il y à (ce semble) tant long temps, que tu parles d'euacuation, & par combien de moyen & sorte elle se fait & tu ne dis rien de Venus, combien que Constantin, hõme doctissime, l'appelle moyen singulier de garder la santé.* THEOPHRAS. *Si tu veulx ie te reciteray en bref, ce que i'en ay peu colliger des autheurs par cy par là. Car ie me delecte pour deux raisons à parler de tel cas: la premiere, d'autant que tous hõmes sont de leur naturelle inclinatiõ amoureux d'habiter auec les femmes, et les femmes auec les hõmes, tant pour raison de quelque plaisir & delectation qu'ils disent en receuoir, que aussi pour croi-*

stre,

ſtre, & engendrer lignée: la ſeconde, pource que Venus eſt entendue ſoubs la cinqieſme choſe non naturelle, qui eſt inanition & euacuation. POLYLOGE. *Ie le veulx bien, & ſi t'en prie, Theophraſte.* THEOPHRASTE. *Sçaches donc, que, ſi Venus n'eſt point trop frequentée & exercée, ny en temps impropre & indeu, elle entretient l'homme en tres bonne ſanté, ſelon Galien. Et s'il y a faute en l'vn de ces deux poincts, elle nuyt, au lieu d'ayder. Car en l'exerçant trop ſouuent, & reſpandant ainſi prodigalement & en trop grande abondance le ſperme & la ſemence, qui eſt faite de la meilleure ſubſtance de tout le corps, & par laquelle il eſt ſouſtenu, il ne s'en peut moins enſuyure, ayant perdu le fondement du corps, ſinon que celuy corrue, s'amaigriſſe, s'enuieilliſſe, & auance ſa mort & ſa fin: à quoy ſemble s'accorder Hippocrates, appellant Venus briefue epilepſie, comme nous auons desia dit vne autre fois. Que ſi au contraire on s'en abſente par trop, & retient-on la ſemence trop long temps es vaiſſeaux & receptacles ou elle eſt contenuë, les muſcles en premier lieu, qui ſont ioygnant les aignes, ſe retirent & roidiſſent, les teſticules s'enflent cu-*

tre leur nature, fieures suruiennent, le cerueau est endommagé, la chaleur naturelle est estranglée, & tout le corps s'appesantist. D'ou a esté emeu Celse, à demontrer, qu'il ne failloit ny trop, ny trop peu habiter, par ces deux vers.

Le bain, le vin, Venus, perdent le corps humain:
Qui garde nostre corps? le vin, Venus, le bain.

POLYLOGE. *Si donc quelcun exerce Venus en temps deu, & autant qu'il faut, c'est à dire, auecques mediocrité, quelles commoditez s'en ensuyuent?* T. *Si l'habitation se fait, cõme nature l'enseigne, auecques la fẽme, et que ladite femme n'ayt pour lors point ses fleurs (car on pourroit de là deuenir enroué, aquerir chancre, & la lepre) il en prouient vn grandissime biẽ: par ce que premierement, le corps est deschargé de cette superflue humeur & semence: secondement, la vertu naturelle est rendue plus agile, & disposée pour faire son estat, & vaquer à son office, principalemẽt es corps forts & robustes, ieunes & accoustumez d'habiter: tiercemẽt, le chemin est couppé à toutes maladies prouenantes de flegme & pituite, l'esprit en est plus à son aise, les fascheries sont abatuës, la melancholie mise soubs le pied, les insensez retournent à cognoistre raison, la fureur & rage est apaisée, le cors parauant deffait, maigre, &*

cacochime, est reduit à sa premiere & naiue constitution, & en-bon-point: on en dort plus profondement & auec moins de peine, les sens stupides & hebetez s'eueillent & excitent, l'appetit perdu est restauré et recouuert: & (afin que ie ne nombre les estoilles, i'acheueray en vn mot) le corps & l'esprit en reçoiuent alegement, ayde, & souuerain secours. P O L. *Ne faut-il point auoir egard au temps propre pour habiter, aussi bien qu'en la saignée & purgation?* T H E O. *Si fait: & iceluy se pourra colliger par ce que dit Celse: Habiter de iour (dit-il) est mauuais: & de nuict, tres bõ. Et par ainsi tu voys, qu'habiter de nuict est le temps propre, & commandé par Celse. Mais il faut oultre celà noter, qu'il faut attendre, que les deux premieres digestions soient paracheuées: combien qu'habiter au cõmencement de la nuict ne soit mauuais, d'autant qu'apres s'ensuit vn sommeil doux & profõd, pour recouurer les esprits perduz auec la semẽce. On se doit aussi garder de se fascher, ou au cõtraire de se reiouyr par trop, deuant qu'habiter, d'endurer aussi longuement la faim, de prendre melancholie, de se baigner, ou estuuer, de s'exercer oultre mesure, & de s'enyurer. Car quicõque mesprise ces choses, se nuyt beaucoup, & principalement s'on s'enyure. Ce*

qui est aisé à voir es gens yures & rempliz, qui respandent sans coniunctiō aucune la semēce par trop imbecille pour engendrer, comme dit le philosophe. Leurs femmes aussi sont le plus souuent (comme on le voit) subiettes à longues maladies. Celse est d'aduis aussi qu'on prenne egard aux parties de l'année, & dit qu'habiter en hyuer n'est pas du tout nuysible, qu'il est tres vtile au printemps, & dommageable en esté, & autonne. POLYLOGE. Voyre, mais si durant ce temps, on ne se peut abstenir à cause de la chaleur des reins? THE. Les medicins conseillent, que, pour y remedier, on applique aux reins vne lame de plomb trouëe de plusieurs pertuis, ou qu'on les frotte auecques de l'huile d'oliue & du iust de iombarbe, ayant premier mangé de la rue, ou en ayant mis derriere le cheuet: car ils pensent que par là la chaleur se reprime & diminuë. Ils commandent aussi parfois, de manger des pierres precieuses, ou les boire auec du vin, les ayant pulueriseés & brisées subtilement, disant, qu'entre autres le saphir & l'esmeraude ont occulte proprieté de refroidir & diminuër l'ardeur de la semence. POLYLOGE. Vrayement il ne me faut, quant à moy, ny plomb, ny pierres precieuses, pour me refroidir: i'ay

dir: i'ay aſſez, voire plus que trop ſuffiſante medicine à ma maiſon pour celà, ayant vne femme, & des enfans vne legion, qu'il me faut nourrir & entretenir de mille petites neceßitez, qui leur ſuruiennent de iour en iour, en ſorte que, ſi quelque fois il me vient enuie de me reſiouyr auec ma femme, voy-cy außi toſt l'vn qui crie, l'autre qui demande, & les autres, qui m'appellent par quelque autre choſe, en ſorte que, quelque enuie que i'aye de paſſer melancholie, il me la faut, bon gré mal gré, recommencer. THEO. *Et quelle peine y a-il tant en mariage? I'ay touiours eſtimé, que tout y eſtoit doux, amyable, & plaiſant.* POL. *O que la guerre eſt douce à ceux, qui ne l'ont hantée! Tu y trouueras certes (amy) plus de fiel que de miel, ſi tu compaſſes la choſe de pres: veu qu'il faut iournellement auoir ſoing & du paßé, & de l'aduenir: comme on pourra acquerir du bien pour l'aduenir, & par quelle ſageſſe on pourra gouuerner deuëment celuy qui eſt ia acquis. Il faut penſer aux petits menuz meubles de la famille, ouyr le bruyt & la crierie des enfans, ſentir leurs drapeaux, tant deburſer d'argent pour cecy, pour celà. Ie ne parle point encore de l'importunité de la femme, qui me rompt iour & nuict la teſte de deman-*

der. Prestez-moy, ie vous prie (dit-elle) donnez moy, ie vous supplye: achettez celà, pour Dieu: là là, peschez à la bourse, mon amy: nous n'auons plus de pain, le vin est failly, il n'y a plus de chair, de sel, de laict, de beurre, de frommage, & si la cheminée se plainct de n'estre plus chauffée. Encore seroit-ce peu de cas, si, ayant fait à ma femme, i'auois fait à tous: mais aussi tost que i'ay fait paix auec elle, & qu'elle a ce qu'elle demandoit, Voy là le chandelier, mon pere (me vient-on dire) qui est là bas à la porte, qui demande de l'argent: voy là le cousturier, le sauettier, le charbonnier, le patissier, le frippier, & vn tas d'autres belistres, qui demandent, qui prient, qui supplient, & qui souuent commandent, qu'on leur donne argent, ou qu'ils enuoyront sergent pour executer. Ne voy là pas vne gente douceur? vn singulier plaisir & deduit? & vn souhaittable repos, qui est en mariage? Que t'en semble? THEOPHR. *C'est vn enfer, à ce conte. O que tu es heureux! mais à la fin, quel remede donnes-tu à tant de besongnes?* POLYLO. *Le plus souuent ie me tays, & tiens coy, d'autres fois ie me courrousse, & d'autres fois ie suis contraint leur laisser la place & m'en aller aux*

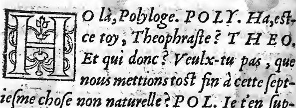
champs,

champs, pour ce iour, tout morne & pensif. THEOPHRASTE. *Tu n'as donques iamais l'esprit libre, ains touiours tormenté: car se courrousser, craindre, & prendre soucy, sont passions & tormens de l'esprit, selon tous medicins, & sont la derniere chose non naturelle de toutes celles, que nous auons iusques icy traictées.* POLYLOGE. *Seruent-elles de quelque chose pour contregarder la santé?* THEOPHRA. *Ouy, moyennant qu'on en vse comme des autres, c'est à dire, alors qu'il le faut.* POLYLO. *Dys-en donc quelque chose, ie te pry, Theophraste, affin que tu aye acheué ce qu'il faut dire de tout cet affaire.* THEOPHR. *Ie serois d'aduis que tu attendisses aprés disner, Polyloge. Le pourras-tu bien faire?* POLYLOGE. *Ouy dea: c'est tres bien dit: aussi bien ay-ie bon appetit. Adieu donc iusques à là.* THEO. *Adieu.*

L'ARGVMENT DV septiesme dialogue.

Il faut prendre egard aux passions de l'ame & esprit, pour contregarder la santé de maladie.

THEOPHRASTE.



HO là, Polyloge. POLY. *Ha, est-ce toy, Theophraste?* THEO. *Et qui donc? Veulx-tu pas, que nous mettions tost fin à cette septiesme chose non naturelle?* POL. *Ie t'en supply. Ie pensois certes, que tu n'eusses disné: mais à ce que ie puis voir, tu es plus diligent que moy.* THEO. *Or pour commancer le propos, la sixiesme chose non naturelle, sont les accidens de l'ame, & de l'esprit, dits des Grecs* πάθη, *qui est autant à dire que passions & affections: comme sont, ioye, fascherie, tristesse, crainte, enuye, haine, fureur, & autres semblables.* POL. *Pourquoy en nombres-tu si grand nombre?* THEO. *Par ce que toutes peuuent ou contregarder nostre santé, ou la destruire & ruer bas.* POL. *Quand la peuuent-elles destruire?* THE. *Quand on n'en vse pas comme il faut, comme toymesme as peu lire par*

les

les histoires. Ne raconte pas Valere le grand, que deux femmes sont de son temps mortes & expirées de trop excesiue ioye? Et Hali, au cinqiesme de sa theorique, au dernier chapitre, n'en dit-il pas autãt d'vn Hamesus? Et en semblable maniere tu liras dedãs des autres les vns auoir esté morts subitement de fascherie, qui leur est suruenuë, les autres deuenuz paralitiques & impotens de leur corps, plusieurs aussi estre tombez en fieures plus que pernicieuses. cõme Galien le monstre clairement au liure des causes des maladies. Ie passe, combien de dangers aduiennent de peur & crainte non esperée, veu que l'experience le monstre assez tous les iours. car plusieurs en tombent en epilepsie, les autres se pasment sur l'heure mesme. Ie ne dy rien aussi de la fascherie & angoisse, laquelle renuoyant la chaleur naturelle au profond du corps, engendre des fieures diaires & iournelles: puis auec le temps quand la chaleur & ardeur est augmẽtée, les parties nobles sont interessées, & de là s'ensuit vne fieure etique, qui precede la mort. Galien parle exactement de toutes ces choses, au premier liure du regime de la santé, quand il dit: Il faut que tout homme, qui se veult garder en santé, se donne garde de ne corrompre point les meurs de son esprit. Car

fureur (dit-il) qui est vne fole confiance, tristesse, sollicitude, ire, enuye plus grande qu'elle ne doit, corrompent la force naturelle, & sont principes de fieures & autres maladies: d'autant (comme dit Auicenne) que par ce moyen la digestion est empeschée & corrompue, d'ou procedent & sourdent infinies maladies & aduersitez. POLY. *Ie n'ay garde de rien oblyer de tout ce que tu dys: & pourautant tu as dit, que, tout ainsi que par les paßions de l'esprit s'ensuyuoient beaucoup de dangers, außi semblablement s'ensuyuoient des cõmoditez grandes. Tu as parlé des incommoditez & dangers: Ie te pry deduy moy vn peu les biens & commoditez, qui en viennent, & par quel moyen celà ce fait.* THEO. *Quand en toutes ces affections modestie est tenuë, & mediocrité. Comme tres bien le declare Rase, quand il dit: Toute chose quelconque, qui reiouyt l'esprit (il entend, mediocrement) & le delecte, elle enforcist le corps, eueille nature, & luy donne secours en ses actions, & proffite à tout homme sain: hors mis à celuy, qui est par trop replet & charnu. car la tristesse & marrisson luy est plus cõuenable, et à tous ceux qui luy sõt semblables, que la ioye. Alexandre außi, medicin fort famé, dit, que le corroux & la fascherie est*

therie est proffitable à ceux, qui par maladie ou autrement ont tellement debilité leur corps, qu'ils ne peuuent rien qui ſoit cuire ny tranſmuer en leur propre ſubſtance. Et ſi quelcun conſidere de pres ce qu'eſcrit Conſtantin Africain, il trouuera, que, tout ainſi que la ioye eſt proffitable à tous ceux qui ſont de leur nature triſtes & faſchez, la triſteſſe auſſi ſert de beaucoup à ceux, qui ſont timides, & de complexion froide. Combien que ie te pourrois alleguer Galien, prince des medicins, qui raconte aucũs (qui auoient eu de tous temps angoiſſe & triſteſſe en leur eſprit) auoir receu guariſon & ayde prompte, à cauſe de quelques biens & richeſſes, qui leur ſont ſuruenuës ſans y auoir eſpoir. Voylà (ce me ſemble) ce que tu demandes ſçauoir. P O L. *Auſſi l'entens-ie ainſi, qu'il faut vſer de ces affections & paſſiõs de l'eſprit auec reiglée mediocrité.* T H E O. *Ouy pour tout vray, en ſorte que ſ'il y auoit excés d'vn coſté ou d'autre, il y auroit auſſi quant & quant erreur. Le plus ſeur chemin eſt celuy du mylieu. Au reſte, ſi tu as quelque choſe à me cõmander, tu le peux dire librement, comme à ton amy. Quant eſt des ſix choſes non naturelles, i'eſtime qu'il n'y à autre choſe à dire.* P O L. *Si auroit bien, Theophraſte: mais d'autant que tout trop*

est en toutes choses à euiter, & qu'il n'y à (selon Pline) chose plus pernicieuse, ie desisteray pour l'heure presente de plus t'enquester, te rendant touiours humbles graces de ce qu'il à pleu à ta bonté & humanité singuliere, me respondre si librement à toutes les choses, que i'ay bien ausé hardiment te demander: suppliant au tout puissant Seigneur & createur de toutes choses, te maintenir touiours en sa seure & saincte garde. Adieu donc, Theophraste, mon amy. Ie te pry, que, si mon petit pouuoir peut ayder de quelque chose à ta grandeur, tu m'espargnes moins, que le moindre de tes seruiteurs, desquels ie m'estimeray, tant que i'auray vie. THEO. *Adieu donc, Polyloge, iusques au reuoir.*

FIN.

ἀπαντάχȣ δεῖ θεȣ̃.

DIALOGVE

DIALOGVE DE L'INDVSTRIE DES ANIMAVX, DE PLVTARQVE: FAIT *François par Arnault Pasquet, de la Rocheffoucault.*

L'ARGVMENT DV suyuant dialogue.

Quelqu'vn vn iour auoit, auec grand ioye & delectation des studieux, dit la louange de la chasse, & exalté grãdement l'exercice d'icelle. Or pour autãt qu'en ce faisant auoient esté racõtées quelques vertuz et admirables faits des animaux, au soupper suyuãt s'emeut entre les assistans tres apre dissension & dispute de ceste mesme chose: En laquelle dispute & debat, par ce qu'aucuns donnoient des vertuz & industries plus grãdes à d'aucunes bestes, & d'aucuns à d'autres, selon leur iugement & aduis, ou selon l'affection qu'ils portoient à l'vne chasse plus tost qu'à l'autre: à la par fin la dispute, ia par la chaleur du vin, ou de la contention presente, diuisée en deux parties, s'accroissoit en disputant, & augmentoit fort. Toutesfois pour cause de la nuict ia beaucoup auancée, &

des disputãs aussi, qui auoyent pour cette heure assez bien beu, on ne sceut pour ce soyr mettre fin au propos, Parquoy promesse fut faite & la main donnée entre les parties differẽtes, que le lendemain par iuges et arbitres idoines & suffisans pour decider d'vn tel fait, la dispute seroit cõclue & arrestée. Les arbitres furent Autobule, Soclare, & Optate, tous trois experts en la nature des animaux, & tres grands philosophes. Le iour suyuant, aussi tost qu'il fist iour, ceux, qui deuoyent disputer, s'aßemblerent au lieu deputé, animez grãdement chacun pour son parti. Aristotime tient la part des animaux de la terre, & Phædime celle de ceux de l'eau. Les iuges & arbitres du procés, attendans le commencement de la dispute, cõcluent entre eux (comme il appert) par solide dispute, qu'il y a sans doute quelque raison es bestes; laquelle est par apres amplement cõfirmée par vn grand nombre d'exemples aportées par ceux qui disputẽt. Au reste toute la dispute s'adresse à ceux, qui ont ausé, et ausent encore à present denyer aux bestes la raison, laquelle appert clairement y estre par plusieurs argumens, & exemples tres certaines.

AVTO-

AVTOBVLE, SOCLARE, Optate, Ariſtotime, Phædime.

AVTOBVLE.

TYrtée, excellẽtiſſime poëte Athenien, interrogé quelque fois par Leonides Roy des Lacedemoniẽs, quelle eſtime il auoit d'vn poëte, luy fit reſponſe, qu'il l'eſtimoit merueilleuſement bon & propre pour orner l'eſprit des ieunes gẽs: par ce que par ſes vers il engendroit auec vne ardeur d'eſprit vne force ſi grãde aux cerueaux des ieunes hõmes, qu'ils eſtimoyẽt par apres bien peu & meſpriſoient du tout toutes ſortes de perils qui ſe pouuoyẽt offrir en guerre & cõbat. Ie doute auſſi certes, q̃ cette louãge de la chaſſe, qui fut hyer dite, & tãt biẽ receuë d'vn chacũ, n'ayt par trop emeu l'eſprit de noz ieunes gens, de sorte et façõ que, meſpriſans et laiſſans arriere toute autre choſe, ils ſoyent du tout adõnez à icelle ſeulement. Car moy meſme (à dire vray) cõme ayant de rechef recouuert mes premiers ans, me ſens aucunement plus emeu, que ne porte & deſire mon aage vieil & caduc, voyre & de fait me ſemble à preſent recreér merueilleuſemẽt, & (à l'imitation de la Phedre d'Euripide)

Inciter chiens à tost se mettre en queste
Du Cerf, cheureul, & autre rousse beste.

Tant m'a emeu ce narré & louange de chasse! SOCLARE. *Tu dis certainement verité, amy Autobule: car elle m'a semblé n'auoir point peu de rhetorique, en ce que, s'accommodant à eux, elle estoit en langage aussi florissante, qu'ils sont florissans d'aage, & principalement elle m'a semblé fort delectable, quãd elle à fait mention de la monomachie & combat d'vn contre vn. Pour laquelle chose, à la verité, la chasse sẽble ne meriter point peu de louãge: car veu que de nostre nature nous desirõs & souhaittõs grãdement voir combattre les hommes entre eux, auec espées & autres bastons dommageables, nous pourrons facilement voir tel & semblable spectacle en la chasse, spectacle (dy-ie) exempt & nullement contaminé d'aucune mechãceté & forfaiture: c'est à sçauoir, l'art, la cõfiance & hardiesse (soutenuë de raison) bataillans contre la brutale force des bestes. Laquelle raison se iacte ainsi à bon droict en Euripide.*

Il est tout clair, que petite est la force
De l'homme humain: mais sa raison surpasse,
Dompte & regist toute beste, & sa force,
Soit ou de l'eau, ou de la terre basse.

AVTOB. *Si est-ce neãtmoins, Soclare, qu'on*

dit & tient par tout, q̃ de là la cruauté & inhumanité, qui regne entre les hõmes, à prins sa source et origine: par ce qu'ayant vne fois gousté du sãg des animaux, depuis n'a aucunemẽt craint d'hardiment regarder en chassant & le sang et les playes d'iceux: mais aussi s'est accoustumée à se reiouyr d'auantage, alors qu'elle en à peu tuer & massacrer quelqu'vn. A la par fin tout ainsi qu'en Athenes les trente tyrans ont premierement fait mourir iustement vn rapporteur et calumniateur, puis à la seconde fois vn autre, puis sẽblablemẽt à la tierce, en apres se sõt peu à peu ruez sus les bons, & en fin n'ont mesme point espargné les plus grands & mieux famez citoyens: de mesme façon celuy à esté estimé auoir virilement fait, qui premier à tué ou vn loup, ou vn ours. On à semblablement aussi estimé, qu'il estoit decent, qu'vn beuf & vn porceau mourussent, par ce qu'ils auoyent par auenture tant soit peu touché q̃lques lieux sacrez. Bref puis apres les cerfs, les lieures, & cheureules ia mortes & mãgées, ont inuité les hõmes à l'occisiõ & tuerie des brebis, & des chiẽs, & biẽ souuent aussi des cheuaux. Mais ceux qui premiers ont tué et detranché vne oye apriuoysée, vn pigeon domestic, & ce sage & tant fidele seruiteur, vn coq: non point comme les chats & belettes, qui les

tuët, emeuz de faim et par faute de viade, mais incitez à ce par la seule prodigalité et friandise: Cõme certes ceux là ont cõfirmé ce peu qui pouuoit estre en l'hõme de cruel & brutal, & l'ont rẽdu inflexible à toute misericorde: aussi par mesme moyen ont-ils totalement effacée & abatue la douceur & benignité, qui estoit de nature en vn chacun des hõmes. Cõme au cõtraire les Pythagoriens faisoient vn exercice à douceur & inclinatiõ à misericorde, de la clemence & pitié qu'ils auoyent en deffendãt l'occision des bestes. Car cette chose tant vehemente, qu'acoustumance, s'estant aucunement associée auec les affectiõs, tãt petites soyent-elles ou legeres, peut mener & cõduire les hõmes plus oultre & plus loing. Mais nous sommes de telle façõ entrez en matiere, que ie ne voy point ce que nous disons se pouuoyr cõuenir ny à la dispute d'hyer, n'y à celle, qui se doit faire au iourd'huy. Car hyer nous dõnasmes (cõme tu sçais) cette cõtentiõ à debattre à noz ieunes gens, laquelle aussi (cõme ie pẽse) sera ce iourd'huy definie & cõclue, si Phædime, qui soustient les animaux de l'eau, & Aristotime, qui à la suasiõ de ses cõpagnõs soustient ceux de la terre cõme muniz de plus grãde prouidẽce, tiennẽt leur promesse, à sçauoir, qu'il y a raison telle q̃lle en tous les animaux, & qu'il n'estoit point abhorrãt ny aliene de raison, qu'ainsi

fust. S. Ils sont prests, Autobule, s'ils le furēt iamais: ie les ay veu ce matin instruits et aprestez. Toutesfois s'il te plaist, nous repeterons en peu de paroles, pendant qu'ils viēdront, ce qu'il failloit hyer dire, & qui (combiē qu'il fust propre pour adiouter au propos) ne fut toutesfois assez epluché, tant pour cause de la brefueté du temps & de la nuict suruenuë, qu'à cause que les disputās auoyent deia vin en corne, & auoyent assez bien beu au soupper. Celà dōc (si i'ay bonne memoire) retentissoit en la sale, non pas sans chaleur & colere forense, à sçauoir, que mortel estoit de nature contraire à immortel: qu'vne chose, se pouuant pourrir & flestrir, estoit aussi contraire à vne, qui ne le peut point: & que semblablement vne chose corporelle contrarioit à vne incorporelle, & qui n'a point de corps. Adioutans auec ce, que, veu qu'vne chose raisonnable estoit de mesme genre & semblable aux sudites, icelle auoit sēblablement son cōtraire en vne chose irraisōnable: ou biē qu'il y auroit imperfectiō en cet article seulemēt, et non point aux autres. A. Qui est celuy (ie te pry, amy Soclare) qui demande ce luy estre concedé, à sçauoir, qu'vne chose ayant raison soit tant seulement en nature, sans que son contraire y puisse estre? Si est certainement, elle y est, mesmement en toutes choses, qui n'ont point d'ame: en

sorte qu'il n'est besoing d'autre chose pour opposer à vne chose raisonnable, q̃ tout ce qui n'a point ame. Car toute chose, ayãt ame, raison, & entendement, est directement opposée à vne autre, qui n'a ame, entendement, ny raison. Que si aucun, estimant nature n'estre imparfaite ou deffaillante en quelque chose, diuise neantmoins ce qui a ame en ce qui a raison, & ce qui n'en a point: vn autre viendra, qui partira cette mesme chose ayant raison en ces choses qui ont apprehension, & en celles qui n'en ont point, ou en celles qui ont sens & celles qui n'ẽ ont point, affin qu'ẽ vn mesme gẽre soit equalité de cõtraires. Et si celuy fait chose absurde, qui diuise ce qui a ame en ce qui a sens, et en ce qui n'en a point, ou en ce qui a apprehẽsiõ, & en ce qui n'en a point, cõme si tout ce qui a ame n'auoit incontinent ny sens ny apprehension: de combien (ie te prie) est cecy plus iniuste & inique, que tout ce qui a ame soit diuisé en ce qui a raison, & en ce qui n'en a point, principalement à l'endroit de ceux là, qui veulent aucune chose n'auoir sens, qui n'ayt quant & quant intelligence, & qui disent aussi & estiment qu'il n'y a aucun de tous les animaux, qui n'ayt quelque opinion & iugement aussi bien que le sens & mouuement volontaire? Car nature, laquelle ils disent(&

non

non sans cause) auoir tant fait prudemment, & muny & orné tous animaux de sens, par ce que luy ayant donné quelque belles graces & commoditez, & ensemble aussi quelques incommoditéz meslées, à bien veu, qu'ils auoyent besoing, pour suyure le bon & fuyr le mauuais, c'est à dire, pour contregarder leur vie, de sens, cõme seur moyen pour faire ce que dessus. Mais quant à ce qui ensuit le sens (comme prendre & ensuyure ce qui est vtile & commode, & & fuyr & reietter ce qui est nuysible & pernicieux) ie dy, qu'en vain on le requerra des choses, qui n'ont ny raison, ny memoire, ny iugement, ny promptitude aucune à mediter quelq̃ chose. Car en toutes choses, desquelles on oste totalement ou l'esperance, ou la memoire, ou la volonté, ou la puissance de s'appliquer à quelque chose, ou la crainte, ou la cupidité & desir: en icelles choses (dy ie) soit qu'elles ayẽt ou yeux, ou aureilles, n'y à neantmoins aucun vsage de l'vn ny de l'autre. Et seroit beaucoup meilleur n'auoir ny sens ny apprehension, comme priué d'aucune vtilité, que d'estre afligé, se douloir, ou d'endurer calamité, veu qu'on n'a aucun moyen pour remedier à telles aduersitez. Combien que Straton phisicien escriue, que le sentir mesme ne se peut faire sans l'esprit & entendement.

Car encore que souuent nous lisions quelques escrits par le moyen des yeux, qui passent seulement dessus, et que la prononciatiõ des mots et vocables mõte aussi iusqu'aux aureilles: toutesfois le plus souuent nous nous deceuons, & ce, que nous auions deia leu, s'oblye facilement, par ce qu'en lisant nous auions l'esprit beaucoup plus attentif à autre chose, qu'à la lecture presente: lequel esprit apres estre incontinent retourné à soy mesme, & s'estre mis à lire quelque escrit, cherche & examine viuemẽt tout le contenu audit escrit. Parquoy on à touiours dit en commun prouerbe:

Le seul esprit voit & escoute,
Et tout le reste ne voit goutte.

Comme si tout ce que fait & la veuë & l'ouye, n'auoit aucun pouuoir d'exciter les sẽs, si lesprit n'y est quãt & quãt attentif. Pour cette cause Cleomenes interrogé quelq̃ fois en vn banquet qu'il pẽsoit, quãt à luy, d'vne certaine narration faite par vn des assistãs, et s'il ne l'estimoit pas elegãte: Pẽses-y (dit-il) car quãt à moy, mõ esprit est maintenant en Peloponesse. Il est donc necessaire qu'en toute chose, ou il y a sens, soit aussi entendemẽt & esprit, puis qu'on n'a sens aucun que par le moyẽ diceluy. Mais soit: posons le cas, que le sens n'ait point affaire en son office,

c'est à dire pour sentir, de l'ayde de l'esprit: que demeurera-il donc, si ce qui enseigne la difference du proffitable et du pernicieux, qui est le sens, est osté & perdu? Or quant à ce que les bestes ont souuenance et crainte de ce qui leur est dommageable, & astuce de choisir ce qui leur est commode & vtile: d'auantage qu'elles tachent & machinent à soumettre en leur puissance ce, qui n'y est point: quant à ce aussi, qu'elles se trouuent et cherchent deffense, cachettes, et instrumens pour se suruenir au besoing, & que finalement elles trouuent moyens & industries de faire eschapper des embusches et filets leurs cõpagnes: combien que les phisiciẽs cõfessent toutes ces choses estre es animaux sauuages & champestres, si ne cessẽt ils toutesfois iamais de mettre ces diffinitions en auãt, & les adiouter es liures qu'ils metẽt iournellemẽt en lumiere. Vne entreprise (disent-ils) est vne merque de paracheuer quelq̃ chose: aggresiõ et cõmencement, est effort deuãt vn autre effort: aprest, est affaire deuãt vn autre affaire: memoire, est vne cõprehension du passé, duquel le present soit cõceu par le sens. Il n'y à pas vne de toutes ces choses, qui ne soit ouurage de raison: & toutesfois on les voit toutes estre en tous les animaux. Ils amenẽt encore cecy d'intelligẽce et cogitation, et disent, qu'intelli-

gēce est vne cognoissāce interieure & permanēte: quāt à cogitatiō, q̄ c'est vne notice muable et vagāte. Touchāt des afectiōs, veu qu'ils cōfessēt q̄ ce sont iugemēs & opiniōs deprauées, c'est merueilles, qu'ils ne les recognoissēt es bestes, en plusieurs desquelles on voit cupidité, crainte, enuie, & bien souuent ialousie. En oultre iceux mesmes Phisiciens ne sçauroiēt nyer, que, si quelque fois ils ont ou vn chien, qui ait failly, ou vn cheual, qui ait brunché, en leur dōnant du fouët, ou de l'esperō, ils ne les aduertissent par la punition qu'ils leur donnent, d'vne autre fois mieux faire, & que de fait ils n'y cognoissent amendement. Oultreplus ils entendent tres bien, que le cerf & le cheual se delectent merueilleusement d'ouyr des fluttes & autres instrumens musicaux: que l'alose s'appriuoise par le chant, & de ioye saulte & bondist au dessus de l'eau: que l'oyseau aussi, qui est dit en latin Asio, & en François Chouëtte, se fait prendre luy mesme, estāt amoureux des danses & chansons, en telle sorte, que, s'il voit l'oyseleur auec d'autres d'anser et entonner quelque chanson, il veult faire comme eux, & sans y penser se met luy mesme aux filets & rets tenduz. Or quant à ceux, qui parlent plus grossement de ces matieres, & qui disent qu'vn rosignol (par maniere d'exemple)

ple) ne s'apriuoise point absolument, que le lion ne se colere pas, & que la mouche à miel n'a point de memoire ou souuenance du passé, mais que le lion ne fait que comme se colerer, que le rossignol ne fait que comme s'apriuoiser, que le cerf ne fait que comme craindre. Ie ne sçay semblablement qu'ils diroyent si quelqu'vn leur disoit, que le lieure ou le cerf ne voit aussi pas, ny n'oyt, mais que ce qu'il fait par le moyen des yeux & aureilles, n'est seulement que comme ouyr, & comme voir: qu'il ne mange aussi point, & finalement vit, mais qu'il ne fait seulement que comme manger, & comme viure. Ne voy-là pas de belles raisons? si est-ce pourtant tout vn (si i'ay bon iugement) de dire aussi bien l'vn, que l'autre. SOCLARE. *Si est vrayment: c'est tout vn, selon mon aduis: toutesfois dire que les bestes soyent du tout si parfaites en leurs estudes, estats, & affaires, & en vertu, que les hommes, ce seroit chose absurde.* AVTOBVLE. *Ie ne le dy pas, Soclare mon amy: mais d'autant qu'elles n'ont pas la vertu si parfaite, & par consequent la raison, ils concluent, qu'elles n'en ont point du tout. Ie leur maintien, qu'ils ne me sçauroient non plus donner homme, en qui lon puisse voir vne ver-*

tu & raison parfaite. Ie confesse fort bien, qu'il y a difference entre la raison des bestes, & celle des hommes: aussi y a-il bien diuersité entre les bestes mesme: car qui dira, q̃ la cigale ait la veuë tant aguë, qu'a le milan? qui soustiendra, que la perdrix vole si viuemẽt, ny tant à lalongue, que fera l'aigle? Et pour dire en vn mot, il y a semblablement bien diuersité entre les hommes, cõme on peut voir en noz disputans, que nous attẽdons: car n'y en a-il pas les vns animez pour le party des animaux de la terre, et les autres pour le party de ceux de l'eau? Il seroit pour autant bien insensé, qui vouldroit par là conclure, qu'il n'y a point de raison es bestes, d'autant que ce, qu'elles en ont, est differãt de la vraye raison & vertu humaine. Ils voyent par ce que ie vien de dire, qu'il y a apparente diuersité & entre les hõmes, & entre les bestes. Ie suis ebay, qu'ils ne sçauent pas, que la nature de l'hippotame, cheual aquatic, & naissant ordinairemẽt au Nil, est diuerse, voire & du tout contraire à celle de la cigogne. La cigogne nourrist son pere & mere estans vieux, & l'hippotame les tue. C'est aussi merueille, que, quand Antipater a fait mention de l'infection des asnes & des brebis, il a laissé à parler du linx & de l'hirondelle. Le linx a de coustume, apres auoyr pissé, de gar-

der &

der & couurir songneusement son vrine, comme chose de grand valeur: L'hirondelle au contraire, aussi tost qu'elle à fait ses petits, les enseigne, comme plus ciuile que le linx, de sortir & eleuer le derriere hors & par dessus le bord du nid, pour rendre leur execremens & immondices. Or tout ainsi qu'on ne dira iamais des choses, qui n'ont point de mouuement, & qui ne parlent aucunement, Cette court plus legerement que l'autre, & icelle est plus eloquente en son parler que l'autre: aussi semblablement ne pourroit-on dire de deux choses irraisonnables, Cette cy à plus meure & asseurée raison, que cette là: mais seulement quand in y à raison en toutes deux. SOCLARE. *Si est-ce pourtant, Autobule, que l'homme est sans comparaison plus excellent, que les bestes: ne fust-ce seulement qu'en douceur, en benignité, en amitié, en humanité, & en societé de vie.* AVTOBVLE. *Aussi bien sont d'aucunes bestes plus excellentes que les hommes en grandeur & grosseur de corps, en agilité, en bone et aguë veuë, en ouye prompte: & toutesfois l'homme n'est pas pourtant aueugle, paralitique, & impotēt, ny sourd. Et combien que natu re ayt donné à tous hommes des mains, des pieds, des yeux, vn corps, si n'est-ce pourtant rien*

de celà au regard d'vn chameau, d'vn elephant, d'vn cerf, & d'vn linx. En telle sorte donc nous ne dirons pas, que, pour autant que les bestes sont moins sages que les hommes, & ont la cogitation plus tardiue, ne soyent point (dy-ie) pourtant sages, ny n'ayent raison aucune: mais bien que leur raison est imbecile & debile, comme vn œil chaßieux & lousche. Certes n'estoit l'espoir que i'ay, que noz disputans triumpheront de prouuer mon dire par infiniz exemples, l'vn exaltant les bestes de la terre, & l'autre faisant triumpher celles de l'eau, ie t'amenerois mille exemples de vertu, d'astuce, de finesse, de liberalité, & d'amitié singuliere, que plusieurs ont admirez souuent en plusieurs desdites bestes. Mais ie leur lairray de bon cueur cette matiere, puis qu'ils sont enflammez d'vn desir extreme de montrer l'acuïté & viuacité de leur esprit & profondité de leur sçauoir. Ce pendant il ne me semble que bon, que ie poursuyue propos, puis qu'ils nous en donnent loisir. Voicy donc que ie dy: en chaque partie du corps peut aduenir faute & priuation de l'office de ladite partie. Comme l'œil sera par accident aueugle, la iambe boyteuse, le bras manchot, & ainsi des autres.

Or eſt-il qu'on ne dira iamais d'vne choſe qui ne vit onques, qu'elle voit moins qu'vne qu'on pourra amener, ny d'vne qui ne ſe ſceut iamais partir d'vn lieu, elle va plus lentement qu'vne autre: d'ou vient à conclure qu'vne beſte ne ſera iamais dite fole, ſotte, & inſenſée, ſi premier on ne concede qu'elle à raiſon, ſens, & iugement: mais qu'icelle raiſon, ſens, & iugement ſont actions deprauées en icelle beſte. Car *comment pourroit tomber malade celuy, qui eſt nay pour eſtre touiours ſain? & comment du contraire iugera-lon cetuy-cy ſe porter plus mal que cetuy-là, ſi on ne confeſſe deuant, qu'en tous deux y à quelque moyen pour ſe porter ou bien, ou mal? Mais dy moy, pour faire court, as-tu iamais veu des chiens enragez?* SOCL. *Ouy, & des cheuaux.* AVTO. *Il y en à bien auſſi, qui croyent, que les beufs, & les renards peuuent enrager: mais l'exemple des chiens nous ſuffira pour la matiere preſente: par lequel on peut ayſement voir, que en tout chien enragé la raiſon & entendement eſt premierement bleſſée & corrompue, apres laquelle s'enſuit neceſſairement la rage, dite des Grecs λύσσα, ſans aucune leſion ou bleſſeure de la veuë, ny de l'ouye. Et tout ainſi que celuy ſeroit iuſtement reputé ſot & idiot (comme*

on dit) qui nyeroit, que tout homme, qui est tormenté de melancholie, & qui est fol & insensé, ne fut priué d'entendement, de raison, & de memoire: car nous tenons du commun dire, que tout homme, qui est fol, est insensé & priué de sa raison naturelle: aussi seroit iceluy plus que rurault, qui, voyant vn chien enragé estre estourdy contre sa coustume, ne cognoistre plus que ceux qu'il cherissoit au parauant, ne vouloir plus manger, ne voir aucunement ce qu'on luy met au deuant des yeux, vouldroit encore obstinément nyer, que tout celà ne prouiendroit de la raison corrompue & offensée par quelque accident. SOCLARE. *Il sembleroit, sans mentir, vouloir opiniatrer contre la raison mesme, veu ce que dit Hesiode.*

Beste terrestre, oyseau, & tout poisson
A dedans soy quelque occulte raison.
Mais l'homme à ce, plus qu'aucun des susdits,
Qu'il porte honneur au droit, & aux edits.

AVTOBVLE. *Tu dis bien, Soclare: mais laissons celà pour cette heure. voy cy noz disputans entrer, auecques lesquels i'ay veu Aristotene, ce me semble, & les deux neueux de Denys, auec le fils d'Euthydeme, Nicander, qui sont tous maistres chasseurs. Ie me*

doute

doute bien, qu'ils feront pour Ariſtotime. I'ay veu auſsi auec Phædime, Heracleon, Philoſtrate, & noſtre compagnon Optate: mais ie ne ſçay quel party fauoriſera Optate, veu qu'il eſt & grand chaſſeur, & tresexpert peſcheur. Mais le voy cy, qui ſ'addreſſe à nous. Ie croy qu'il n'eſt ny pour l'vn, ny pour l'autre. Dieu te doint le bõ iour, Optate, noſtre amy. Nous nous ſommes certes bien doutez, que tu aymois mieux eſtre arbitre auec nous, que non pas de ſouſtenir l'opinion de l'vn ou de l'autre. OPT. Auſsi le pouuiez-vous bien pẽſer, puis qu'il y à (cõme vous ſçauez trop mieux) ia lõg tẽps, q̃ la loy de Solon eſt abolye, laquelle preparoit punition à celuy, qui, voyant quelque diſsenſion & debat, ne ſe mettoit ſoudain d'vn des coſtez, pour ſoulager & tenir eſcorte au premier combatant. AVTOB. Ouy: mais ſied toy là entre nous deux, affin que ſ'il faut donner ſon opinion de quelque difficulté, nous enſuyuions ton aduis, ſans aller chercher Ariſtote. OPTA. Me voy cy, grand-mercy. SOCLARE. Or ſus, enfans: ne vous eſtes-vous point encore accordez entre vous, leſquelles beſtes eſtoient les plus nobles & mieux douées de raiſon & vertu? PHAEDIME. A grand peine ſ'eut peu faire celà, Soclare, veu

qu'encore faudra-il long temps combatre, premier que de voir telle conclusion. SOC. Là donc, Aristotime, montrez nous ce que vous auez caché soubs le bonnet: il est temps qu'on vous oye, & que vous parlez. ARISTO. Il faut donc entendre (messieurs les arbitres) que ie suis ebay de la cecité de mon compagnon, qui à bien osé entreprendre de vouloir soustenir les animaux de l'eau, veu la stupidité, paresse, & pesanteur qui regne en iceux, comme tout le monde le sçait assez sans que ie le die. Qui est la cause, que Platon deffend coup sus coup, & mesme supplye par prieres expresses, qu'aucun ieune homme ne s'adonne à la pescherie, en quelque sorte & maniere que ce soit, veu le peu d'exercice qu'il y à, le peu d'industrie, & le peu de moyen pour acquerir force, agilité, & legereté. Ce qui n'est pas en la chasse que ie soustien, veu que tantost il faut courir, tantost s'arrester, tantost se cacher & tenir fort, tantost tendre rets, puis soudain les destendre, à present deuancer le gibbier, & vn peu apres le laisser aux abboys des chiens, qui n'est pas peu de chose pour preparer le ieune hõme à la guerre & combat, & qui est aussi la cause, qu'elle est maintenant, & de tous iours en grãde vogue & recõmandation entre les Roys & les

plus

plus grands seigneurs. La pescherie, n'a seulemēt pas vn moyen, par lequel on la puisse louër. Et d'auantage ou se trouua-il iamais aucun des Dieux, qui se soit amusé à tuer des congres, mulets marins, & autres tels poissons, comme Apollon s'est delecté à renuerser les loups, & sangliers, & Diane, sa chaste seur, à viser au cerf, & au daim? ce qui n'est pas de merueille, puis qu'il est tout certain, qu'il est sans comparaison plus honneste de tuer & mettre bas par force de bras & de chiens vn sanglier, vn cerf, vn daim, vne cheureule, que de les achetter pour en manger. Ce qui n'est pas du poisson: car il est, du contraire, plus decent de l'achetter, que d'auoir le cul tout vn iour sus vne pierre, ou dedans quelque basteau à tournoyer ça & là, iusques à ce que la teste semble autant tournoyer, que le basteau: encore bien-souuent pense-lon tenir quelque chose, qu'ō n'en tient que l'ombre. D'ou vient encore, que cette gentille chasse aquatique est plus desprisée, & que l'estat en est plus salle, abiect, & villain. Et pour dire en vn mot, veu que de toutes les choses, par lesquelles les philosophes cognoissent la raison (comme amitié, inimitié, enuye, soing, cure, fascherie, tristesse, & les autres) il n'y en à point vne seule, qu'on me puisse montrer aux poissons: &

qu'au contraire elles sont toutes patētes es bestes terrestres, qu'est-il besoing de tant de paroles? Premierement dōques vn chacun voit, cōme le taureau demāde le cōbat, quād il vous demene les cornes d'vne fierté grande, & cōme il s'y prepare & s'enhardist, vous gettāt rudement la poussiere en l'ær, qu'il a arrachée de son pied en donnant viuemēt plusieurs coups cōtre la terre, comme s'elle luy contredisoit: comme le sanglier s'aguise les dents, quād il se sent assiegé: comme les elephans s'aydent d'vne dent seulement pour repaistre & nourrir, & gardent de l'autre costé l'autre entiere & aiguë, pour s'en ayder au besoing, si combat se presente. Le Lion aussi, qui ne sçait encore, qu'il ne marche iamais par voye, qu'il n'ayt retiré ses ongles au dedās de leur origine, tant qu'il peut, affin de ne les emousser & rendre inhabiles à la guerre? & affin aussi que les veneurs ne le puissent trouuer par la trace, n'apperceuans en la poussiere que quelques vestiges rōds & sās aucune forme de patte? Il n'y a aussi persōne, qui ne soit assez aduerty de l'astuce & sagesse du rat d'Inde, dit des Grecs & Latins, Ichneumon, & cōbien il est differant du champion, qui veult entrer en champ clos contre son ennemy qui l'attent. Iceluy se couure tout entieremēt de bouë & limon, puis voyant

le crocodile (qu'il hait mortellement) ouurir la gueule pour manger quelque chose, se gette au dedans de son gosier de plain sault, & finalement, estant entré iusques à l'estomac, se vange de son ennemy à souhait, luy rongeant & l'estomac & les entrailles, iusques à ce qu'il l'ait abbatu mort, puis s'en sort à son aise tres content de sa victoire. D'auantage ne voyons-nous pas tous les ans les hirondelles (qui est chose admirable) quand pour faire leurs petits elles construisent leurs nids, comme pour le fondement d'iceux elles disposent certains festuz & chaumes au plus bas, qui sont aucunement durs & fermes: puis apres comme elles en adioutent de plus mollets & delicats, s'aydans de bouë la mieux battue & plus propre qu'elles puissent trouuer, au lieu de chaux et sable vsité entre les hõmes. Que si elles n'en peuuent trouuer, par le moyen de quelque grande secheresse qui auroit precedé, elles s'aydent incontinent de leur industrie & esprit: car elles s'en vont au prochain estãg & plus proche riuiere du lieu ou elles ont cõmencé leurs nids, & là volettent le plus pres de l'eau qu'il est possible, sãs toutefois y toucher, et en ce faisãt se rẽdẽt humides, & quasi toutes mouillées par ce vol tãt prochain de l'eau, et n'en sont point pourtãt plus chargées. Puis apres elles

viennent voltiger en quelque subtile poussiere, & ayans chargé leurs ailes d'icelle par le moyẽ de l'humidité, s'en retournẽt chacun en son nid particulier: lors vous polissent ce qui y est de raboteux & bossu, ferment diligemment ce qui n'est assez bien ioint, & finalement parachevent d'vn tant admirable artifice leurs edifices, qu'ils ne sont ny triangulaires, n'y quarrez, ny en doz, mais ronds comme vne boule ou sphere, qui seroit partye par la moytié: & ce, d'autant que telle forme & figure est plus forte, & plus spacieuse, & plus malaisée pour ceux qui vouldroyẽt nuyre ou à eux, ou à leurs petits, que nulle autre. En oultre qui pourroit assez dignement exalter les airaignes de leurs iournels ouurages? ou me trouuera-lon toile mieux ou plus proprement tissue, que la leur? Il semble veritablement, que ce soit chose surpassant l'entendement humain, tant elles entrelassent bien, & lient leurs fils l'vn à l'autre ingenieusement, n'oblians aucunement de colorer leur ouurage de couleur bruineuse et aerée pour deceuoir la veuë des regardans & chãbrieres, qui ont de coustume de les rompre et abbatre: & ont oultreplus tellement tissue icelle leurdite toile, qu'aussi tost qu'il y entre quelque proye dedans, elle se retire & l'enclost, auertissant tout ne plus ne moins

l'airai-

l'airaigne de proye prise, que le filet & cordage de l'oyseleur tenant captif quelque oyseau. Ce qui sembleroit de premier front estrange, n'estoit la iournelle experience, qui nous en fait sçauans. Comme aussi i'ay veu n'a pas long temps des corbeaux en vne maison, qui, n'ayans point d'eau pour boire, et en voyãs au fond d'vn seau, ou ils ne pouuoyent toucher, prenoyent auec le bec des pierres & petits lopins de bois, puis ne cessoiẽt de getter pierre sur pierre, iusques à tãt que l'eau, par le moyen des pierres, qui remplissoient le seau, redondast assez haut, pour en pouuoir boire à leur aise. Autant en ay-ie veu faire à vn chien, apres vne demye cruche d'huile, qu'il vuyda tost apres. Mais personne n'ignore (comme ie croy) la singuliere sagesse des mouches à miel, qui sont en Crete. S'il leur faut voyager quelque part & pays, ou les vents soyent esmeuz, elles prennẽt chacune vn petit sablon & menuë pierre, pour estre plus poisantes, et moins agitées desdits vents: & par ainsi se rendent en fin ou elles tendent, & la part qu'elles quierent, pour chercher pasture. Les oyes de la region de Cilice les imitent: car, si pour chercher pays plus propre il leur faut trauerser le mont Taurus, elles prennent semblablement chacune vne pierre assez grosse, comme vn baillõ, qu'elles se

mettent au bec, & illec la laissent iusques à ce que le mont soit passé, de peur d'exciter par leur cry naturel (duquel à grande peine elles se peuuẽt abstenir) les aigles, qui habitent audit mõt: & par tel artifice echapent la furie de leur ennemy, imposans silẽce par certain moyen à leurs langues babillardes de nature. Cecy n'est pas moins digne de noter, qui est es grues: car elles sont tellement aprises de nature pour leur commodité, qu'elles ont diuerse façon de voler en temps de grand vent, & en temps serain, doux, & paisible. S'il fait vent, elles se donneront tres bien garde de voler de front, ou en croissant, comme en temps serain: mais se disposans en forme de coing, couppẽt tellement le vent impetueux, qu'il faut necessairement qu'il tourne à costé, estant couppé et diuisé, cõme d'vn couteau, sans endõmager les costez, ny la pointe. Icelles mesmes estans posées en quelque part herbageux pour se repaistre & puis reposer, ne reposent iamais, qu'elles ne tiennent vn pied leué, & en iceluy vn caillou, affin de ne trop dormir profondemẽt. Parquoy il ne se faut emerueiller d'Hercules,

Qui soubs son bras vouloit tenir
Sa massue, voulant dormir.

Or quant aux formis, comme il est tres difficile de

le de pouuoir exprimer par escrit leur industrie & discipline domestique, aussi seroit-ce certes trop ingratement fait à moy, de la taire du tout. Nature veritablement n'a plus beau ny plus excellent mirouër de choses belles & grandes, qu'en ces petites bestes icy. Car là reluist, comme en vne pure petite goutte d'eau, tout le sommaire de vertu. L'image vray d'amytié est-il point clair en leur commune habitation & frequentation? L'exemple de force ne se voit-il point en l'alegresse, qu'elles prennent à porter & souffrir toute peine & labeur, le chauld, le froid, la pluye, & le vent? Quoy? on peut voir à l'œil en iceux petits animaux, infiniz autres exemples de temperance, de prouidence, & de iustice, qui seroient trop longs à raconter pour le present. Parquoy combien que Cleante ait nyé la raison es bestes, si dit-il toutesfois et confesse auoir veu de ses propres yeux le spectacle & fait merueilleux, que ie vais dire. Il dit, que plusieurs formis vne fois s'en alloiēt à vne formigiere prochaine, & en portoyent vne morte, cōme elles en furent approchées d'assez pres, voy cy aucunes de ladite formigiere, qui viennent au deuant, & les ayant rencontrées demeurerent quelque temps ainsi entre les estrangeres, cōme

me si elles eussent deuisé: puis celles de la formigiere s'en retournoyent en leur domicile, laissãs là les autres, qui les attendoyent: tantost apres elles retournoyent encore aux estrangeres, & y demeuroyent quelque temps, puis s'en retournoyent de rechef comme rendre response: & firent celà par quatre ou cinq fois. à la par fin celles de la formigiere apporterent vn ver aux autres (cõme pour rachetter leur compagne, qu'elles tenoyent morte) & le leur ayans donne, & prins la formis morte, s'en retournerent, elles en leur formigere prochaine, et les autres en la leur assez loing de là. Il est aussi notoire à chacũ, de quelle beneuolence & amytié elles s'aiment l'vne l'autre, quand (si elles trouuent en chemin quelques vnes, qui soyent chargées) elles se destournent à costé, de peur de leur nuyre. Si elles ont quelque butin, qu'elles ayent fourragé, & qu'elles le veulent transporter en leur domicile pour estre en seurté, elles diuisent le dit butin en plusieurs lots & parties, puis chacune se charge, et se mettent en chemin, pour se retirer. Si elles sentent leur prouision se vouloir corrompre & gaster par faute d'ær, & trop grande humidité, elles la sortent au vent & au soleil pour s'endurcir, affin de mieux attendre l'hyuer. & quand celà se fait, c'est (selon le iugement d'Arat)

rat)

rat) certain signe de pluye. Celà oultreplus surpasse tout entendemēt humain, que (de peur que leurdite prouision ne germe, & deuenāt herbe, ne perde sa sustance) elles māgent, aussi tost qu'elles l'ont serrée & mise au dedās, ce petit nōbril, par lequel l'herbe à de coustume sortir: & par ce moyen preuoyent sagement à l'accident aduenir. On raconte aussi, que leurs domiciles sont tellement bastiz, qu'il est impossible à toute autre petite peste, d'y pouuoir en aucune sorte entrer, et aborder au dedās. Il y à certaines petites tournées & vireuoltes entournans tout le domicile, premier que de trouuer aucun lieu vuyde, et propre pour habiter: toutesfois apres plusieurs tours on trouue en toute la formigiere comme trois petites cauernes: l'vne desquelles on dit estre destinée, pour deliberer de leurs affaires: lautre, pour serrer la prouision, comme vn seur garnier: & l'autre, qui est la troisiesme, pour enterrer celles, qui meurent, comme en vn cimetiere propre & dedié à celà. Il me semble maintenant ne faire rien d'estrange, si ie fay mention, apres les formis, des Elephans, affin qu'vn chacun puisse voir, que les animaux de grande stature ne sont moins douëz d'entendement, que ceux de plus petite. On à coustume d'admirer en ce la nature de l'Elephant, qu'il approche de bien pres à la

nature de tous hommes : car il eſt impoſsible, ou pour le moins tres difficile de pouuoir exprimer, de quelle peine il s'efforce à imiter l'homme en tous ſes geſtes & actions, ſoit ou en s'aſſubiettiſſant au maiſtre pour apprendre & eſtre inſtruit en quelque ciuilité & façon de faire, ou en apprenant meſme. Quant à moy, ie iugeroys plus toſt par ſes actions & geſtes naturels, qu'il à raiſon, que par autre moyen & raiſon qui ſoit. Car il eſt certain, qu'à Rome s'eſt veu ce que ie vais dire. Vn certain perſonnage auoit quelques elephans à endoctriner, & apprendre pluſieurs ſaults & tourdions ſubtils & difficiles. Tous ſçauoyent leur leçon, quand venoient à la repeter : mais il y en auoit vn de plus gros & plus lourd eſprit que les autres, qui ne pouuoit retenir ce qu'on luy montroit, fuſt qu'on le puniſt aigrement de coups de fouët & baſtonnades, ou qu'on l'amignardaſt par pluſieurs moyens doux & amyables. Aduint vne nuict, que luy ſeul, à la lune, pendant que ſes compagnons dormoyent, meditoit & taſchoit à faire ce que le maiſtre luy auoit monſtré le iour deuant : & fuſt ainſi trouué ſe demenant, & tournoyant puis ça, puis là, comme quelque baladin apprentif eſtant reuenu de ſon maiſtre.

ſtre. Agnon auſsi eſcrit, qu'en quelque maiſon de Syrie on en nourriſſoit vn: & comme le ſeruiteur, qui eſtoit commis pour le traitter, ne luy donnaſt, que la moytié de la penſion accouſtumée ordonnée par le maiſtre de la maiſon, aduint qu'vn iour ledit maiſtre voulut aſsiſter au ſoupper de ſon elephant, affin d'en receuoir quelque paſſe-temps & plaiſir. Lors le ſeruiteur ne fit comme les autres fois, ains apporta toute l'entiere portion, que le maiſtre entendoit eſtre donnée ordinairement. Mais affin que le maiſtre preſent fuſt aduerty de la tromperie & fallace de ſon ſeruiteur, l'elephant auec ſa pompe & long muſeau vous ſepare la portion, que le ſeruiteur luy auoit donnée, par la moytié, & en prenant vne partie & moytié pour ſon repas, reietta l'autre à coſté: lors le maiſtre ebay, penſant bien que la portion, que l'elephant ſe reſeruoit, n'eſtoit ſuffiſante pour refectionner vn ſi grand corps, ne ſceut autre choſe penſer, ſinon que ſon ſeruiteur l'auoit trompé, & n'auoit fait ce qu'il luy auoit commandé: ce qui fut aueré et fait certain par apres par la cōfeſsiō meſme du ſeruiteur. Vn autre ſeruiteur auoit ſemblablemēt de couſtume de trōper ſon maiſtre, ne dō-

nant à vn elephant, qu'il auoit en charge, ce que le maiſtre luy auoit commandé, mais meſloit parmy ſon manger du ſablon & de la terre. Vn iour, que le maiſtre le fit amener en la ſale, ou il deuiſoit auec ſa femme, ſes enfans, & ſeruiteurs, l'elephant s'approche du feu, &, ayãt prins de la cendre auec ſon muſeau, regarda ou eſtoit le ſeruiteur, qui l'auoit en charge, et en s'approchant, luy vint getter ladite cendre en ſon potage, & par là fut cogneuë la meſchanceté de ce ſeruiteur, auſsi bien comme du premier. Que dirons-nous d'vn autre, qui, paſſant par Rome, & eſtant prouoqué, & picqué par les petits enfans, qui couroyent apres, comme eſt leur couſtume, en print vn d'iceux auec ſa pompe, & l'ayãt entourné d'icelle, & le leuant & baiſſant, ſembloit qu'il le vouluſt deuorer: & pour autant les gens, qui voyoyent celà, crioyent tous effrayez, Laſche, laſche: mais tãtoſt furent aduertiz qu'il ne luy vouloit faire mal: car le baiſſant tout bellement en terre, le laſcha le plus doucement qu'il eſt poſsible, ſans aucũ dommage, puis paſſa oultre, ſans autrement s'emouuoir? demonſtrant aiſement par celà, qu'à vn tel petit enfant ne falloit autre payement de ſon offenſe, que la ſeule peur. Tous ces exemples ſont de ceux, qui ſont apprinoyſez. Ne dirons-nous rien

des

des champestres, qui viuẽt seulement ainsi qu'ils sont apprins de nature? Il est clair assez, & assez cognu d'vn chacun, que, s'il faut passer quelque large riuiere, toutes les bestes de là autour s'assemblent apres l'elephant, luy trauerse premier ladite riuiere, & les autres bestes regardent sur le bord iusques ou il se mouille : lors s'elles voyent, qu'estant passé il ne se soit gueres mouillé haut, elles prennent hardiesse de l'ensuyure & passer apres luy : que si du contraire, elles ne se hazardent au danger de l'eau en aucune sorte, ains se retirent, laissans leur guidon de là l'eau. Or depuis que nous sommes venuz iusques icy, il ne me semble que bon, si pour la semblance d'esprit, qui est du renard à l'elephant, nous en disons quelque mot. Les poëtes disent, que Deucalion, du temps du deluge, se seruoit d'vne colombe, pour sçauoir, si les eaux couuroyent encore toute la terre, la laissant aller de son arche ou elle vouloit: & tant qu'elle reuenoit, iugeoit, que le deluge duroit encores : puis quand elle ne reuint plus, s'asseura, que quelque lieu de la terre estoit descouuert, & que les eaux estoyent baissées. Les Thraces tout ainsi s'aydent coustumieremeut de l'ayde du renard, s'il leur faut passer au dessus de quelque riuiere

glacée. Car si le renard se voyant pressé veult gagner la trauerse de quelque riuiere, il se met dessus, si elle est glacée, le plus lentement qu'il peut: ayant ia passé auant de cinq ou six pas, il met l'aureille contre la glace, & escoute quelque temps, s'il orra rien crisser dessoubs la glace: s'il n'oit rien, il passera oultre hardiment & sans s'effrayer: & s'il entend quelque part quelque cas tant soit peu petiller & bruire, il ne passera iamais oultre, mais se retirera le plus tost qu'il pourra en toute diligence: considerant sagement, que tout ce, qui crisse & petille, se meut: tout ce, qui se meut, n'est point fixe ny permanent: ce, qui n'est fixé & arresté, se fond & deuient liqueur: & finalement que tout ce, qui se fond ainsi & deuient liquide, ne peut resister au poix, ny le soustenir, mais luy cede et obeyt. Et ne faut point dire que c'est par le moyẽ du sens de l'ouye qu'il le fait: car c'est par la seule ratiocination de son entendement. Mais parlons de cette tant gentille beste, nommée chien. Ie ne m'amuseray à reciter le soing qu'il a, estant à la chasse, son agilité, dexterité, finesse, humilité, & amytié: seulemẽt racõteray le spectacle veritablement aduenu vne fois au

camp de Pyrrhus. Pyrrhus ſe promenant vn iour parmy ſon camp, pour voyr l'ordre, qu'on y tenoit, quel guet on faiſoit en la ſentinelle, & en quelle ſorte il eſtoit, arriua par cas fortuit en quelque coing à l'eſcart, ou il vit vn homme mort, & vn chien, qui le gardoit : ſi s'enquiſt que celà ſignifioit, & que telle fortune vouloit dire: on luy reſpond de là aupres, qu'il y auoit trois iours que ce corps mort eſtoit là, & qu'on ne ſçauoit, qui auoit fait l'homicide : toutesfois qu'ils auoyent voulu par pluſieurs fois enterrer le dit corps mort, mais que le chien, qui luy aſſiſtoit, ne l'auoit iamais voulu permettre, s'y oppoſant viuement auec grinſement de dents & abboy de langue. Lors le Roy le fait prendre, & l'ayant fait enſeuelir, & mettre en terre, appella le chien apres luy pour le ſuyure à ſa tente. Aduint qu'vn iour la montre ſe faiſoit, tant des gens de cheual, que de pied. Le Roy aſſis en vn aſſez haut lieu, regardant l'ordre, comme il ne penſoit qu'à ſes vrgens affaires & entreprinſes, regardant marcher ſes gens d'vn pas braue, voy-cy le chien, duquel nous auons parlé, qui eſtoit là pres, qui vint auec vne grand furie ſe ruer ſus deux ſoldats, qui paſſoiēt, ſuyuans

leur rang, & apres plusieurs hurlemẽs & cries se tournoit vers le Roy, luy demonstrant par signe euident, que c'estoient ceux, qui auoyent par auant occis son maistre. Ce que ainsi pris par Pirrhus, fit prendre lesdits deux soldats par soupson, & les ayant mis en seure garde iusques apres la montre, la chose fut ainsi verifiée par la propre confeßion des prisonniers, que le chien l'auoit signifiée par son signe. Parquoy selon leur forfait furent iustement recompensez d'vn cordeau, qui les estrangla: Autant en fit le chien de ce tant renommé & tant graue Poëte Hesiode, accusant par signes tres veritables, les enfans de Ganyctor auoir tué son maistre. Or pour admirer de plus pres le subtil entendement qui est es chiens, il nous faut entendre ce qui aduint anciennement au temple d'AEsculape, confirmé par plusieurs tesmoignages de noz anciens maieurs demeurans lors en Athenes. Quelque voleur entra vne fois de nuict par finesse audit temple d'AEsculape, & s'estant chargé d'or, d'argent, & autres richesses, pensant estre bien subtil & bien caché, s'en sort tout bellemẽt regardant ou estoit son plus court & plus seur. mais le meilleur fust, qu'à l'issue estoit vn chien dormant, qui estoit commis pour garder ledit

temple:

temple: estant eueillé, & ayant apperceu le larron, l'assaut furieusement & de dents, & de pattes, & de cris & hurlemens, ne se laissant iamais en repos de son esprit, iusques au matin, qu'il commença à faire iour: car lors il n'abbayoit plus, mais suyuoit son homme de loing par sa veuë seulement. Le voyant arresté, il s'arrestoit aussi: aussi tost qu'il se leuoit pour fuyr plus loing, le chien incontinent l'abbayoit & suyuoit. L'ayant suyuy iusques à vn village assez loing de la, & voyant le larron sortir d'ou il l'auoit veu entrer, le va saisir au collet deuant tous. Les assistans, deia aduertiz du sacrilege, & cognoissans le chien este celuy, qui gardoit le temple, le cognoissans (dy-ie) à son poil, soupsonnerent le personnage assailly du chien, du larcin, toutesfois n'ausoyent mettre les mains sus luy si tost: mais voyans que le chien persistoit de luy faire la guerre, & qu'au contraire il cherissoit tous les autres, le prindrent à la fin hardiment, & l'amenerent iusques au temple pillé, le chien s'esgayant touiours deuant, eiouy merueilleusement de la prinse du larron. Arriué au temple, il fut interrogé, & trouué coulpable: parquoy ayant visité la maison, ou il s'estoit re-

tiré, & ayant trouué l'or, l'argent, & les autres thresors, qu'il y auoit laissez, fut condamné à la mort, & le chien à estre nourry publiquement, & que les prestres du temple auroyent le soing de luy administrer son viure quotidien. C'est donques autre chose des animaux de la terre, & de ceux de l'eau, messieurs. Vous pouuez voir aisement, de quelles vertuz ils sont muniz, & que c'est que dit Homere de ceux de l'eau, quand il dit d'vn sot, idiot, & d'vn homme, qui n'a ny amitié, ny ciuilité aucune, La mer (dit-il) t'a engendré: voulant par là montrer, que de la mer ne naist ny douceur ny amytié. Que si quelqu'vn en veult autant dire de ceux de l'eau, il est necessaire, ou qu'il se montre & declare luy mesme malueillant & ennemy de toute raison, ou qu'il nous montre, quelle amytié & iustice y a eue entre Lysimache & Hyrcane son chien, qui, voyant son maistre Lysimache mort, ne l'abandonna iamais: & le voyant selon la coustume du pays getter au feu, se getta hardiment apres. Ce qu'imita semblablement vn autre estant à quelque quidam, nommé Pyrrhus. Mais & des chiens & autres bestes le commun en sçait trop plus, que ie n'en sçaurois di-

rois dire. Et qui, tant soit innocent, ne sçait l'ayde, que l'Elephant, qui portoit Porus Roy d'Indie en la bataille contre Alexandre, luy donna, luy arrachant les sagettes du corps auec sa pōpe courbée, & qui, le sentant blessé à mort, luy prepara facile & aisée descente, en s'agenouïllant à terre, de peur qu'il ne cheut de trop haut, & se gastast, combien que luy mesme fust aussi bien fort blessé? Bucephale, cheual d'Alexandre, estant nud, se laissoit aysement cheuaucher, & guider au palefrenier: mais sellé & harnasché de la selle & bardes accoustumées quand le Roy le cheuauchoit, hōme tant fust braue & hardy n'en eut ausé approcher, qu'Alexandre seul. Quelle magnanimité d'esprit aussi est-ce, qu'vn chien & vn Lion monstrent leur proësse à l'endroit seulement de ceux, qui leur resistent, & sont doux & paisibles au lieu de furieux & terribles, à l'endroit des humbles, & de ceux qui s'estiment comme rien? Si aucuns leuriers, apres auoir long temps couru & tormenté le lieure, le prennent par leur agilité, ils se delectent merueilleusement à lecher le sang de la proye prise: mais s'il aduient (comme il fait souuent) que par trop longue

course le lieure perde haleine, & meure deuant les chiens, iamais ils n'y toucheront, ains en demenant la queuë attendront le veneur, gardans le gibbier, monstrans quasi par là, que leur fin n'estoit autre, que de lasser & gaigner le lieure, & non pas de le manger. Quant aux finesses & cautelles des animaux, combien que ie pourrois retenir l'assistãce vn long temps pour ouyr descrire l'astuce du renard, du loup, des grues, & autres bestes tres expertes en telle matiere : ie diray toutesfois seulement ce qui aduint vne fois par le moyen d'vn de ces mulets, qui sont coustumiers de porter le sel. Il estoit vne fois tant chargé de sel, que, pour la moindre pierre qui se trouueroit en chemin, il brunchoit. Aduint pourautant qu'en passant par le trauers de quelque riuiere, il y cheut, quelque resistance qu'il y sceut donner : estant cheu, & estant assez long temps couché au mylieu de ladite riuiere, pour ne se pouuoir releuer, le sel, qu'il portoit, se fondit par l'humidité de l'eau: & lors le mulet (se sentant soulagé de son lourd & poisant fardeau) se leua habilement & passa oultre. Depuis il eut tellemẽt souuenance du proffit, que luy auoit apporté sa premiere cheutte, que toutes les fois qu'il passoit par celle mesme, ou autre riuiere, il se laissoit

cheoir de ſon bon gré, pretendant meſme fin, qu'elle luy eſtoit aduenuë la premiere fois: & fuſt qu'il fuſt chargé de ſel, de fer, de bled, de bois, ou autre matiere ſemblable, iamais ne s'oblyoit de ſa couſtume. Thales, qui viuoit en ce temps, aduerty de la fraude du mulet, conſeilla à ſon maiſtre, de le charger, au lieu de ſel, de laines & de cotton. Le mulet donc ainſi chargé vouloit pourſuyure ſon ordinaire, mais au lieu de ſe ſoulager, il aperceut au contraire, quel dommage luy en eſtoit aduenu: parquoy ſe ſouuenant puis apres de la contrefineſſe, qu'on luy auoit iouée, ne paſſoit iamais par riuiere, qu'il ne leuaſt le dos, de peur de toucher à l'eau, & d'augmenter ſon fardeau. L'amytié des perdrix enuers leurs petits n'eſt pas moindre, leſquelles apprennent leurs petits perdreaux, tant qu'ils ne peuuent voler, de ſe mettre ſoubs quelque motte de terre, les iambes en haut, lors qu'ils ſentent le chaſſeur & les chiens: & elles, pour euiter, qu'elles ne ſoient trouuées, ſe leuent deuant les chiens, & en volant comme à grand peine, amuſent leſdits chiens, les menans loing de là, pour laiſſer leurs petits en ſeureté. Les lieures n'ont pas moins de ſoing de leurs petits, que les perdrix. Iceux eſtans ia grandelets ſe tiennent, par le commande-

ment de la mere, assez loing de leur trou & domicile, l'vn ça, l'autre là, separez le plus souuent l'vn de l'autre de quelque buisson & fossé, affin que si l'vn vient en danger par fortune, les autres en soient exempts. Et qui plus est, quand ils veulent partir du lieu ou ils ont deliberé se retirer la nuict suyuăte, ils font mille tours en quelque lieu pres de là, du long, du trauers, & du large, & en fin auec vn grăd sault se retirĕt de là, pour chercher leur giste ailleurs. Que dirōs-nous du herisson & de sa finesse? Le prouerbe commun n'en est-il pas venu?

Le Renard sçait de finesse beaucoup:
Mais l'herisson, se munissant d'espines,
Ne craint danger de dent, ny d'autre coup:
Qui le fait fin plus qu'autres bestes fines.

Cetuy-cy n'est pas moins studieux de la vie de ses petits, que ceux, desquels nous auons parlé n'a pas long temps: car au temps de vendanges il habite volontiers dedans les vignes, ou quelques autres lieux prochains d'icelles: là il secout auec les pieds la grappe de raisin la plus meure & la meilleure qu'il sçait choisir, puis s'estant remis en rond, & enuelopé de sa peau espineuse, & s'estant aussi tourné de tous costez au dessus des grains, qu'il auoit fait choir par auant, en garnist tellement toutes sesdites

espines,

espines, qu'on ne pense le plus souuent de luy estant chargé, que ce soit autre chose qu'vne grappe bien garnie. Estant ainsi equippé & chargé de viures, il se retire en sa cauerne, où l'attendent ses petits : à l'vn desquels il baille commission de l'ayder à descharger, à l'autre de bien serrer la presente prouision, & aux autres de nettoyer la place, en laquelle il a deliberé serrer ladite prouision, & la garder quelque temps. Ayant ainsi ordonné ses petits affaires domestiques, il s'en retourne encore au fourrage. Or faut-il entendre, que sa petite maisonnette a deux entrées, l'vne desquelles regarde le septentrion, & l'autre le mydi : & qu'il ne faut iamais, selon le temps, & vent qui court, d'enfermer & etoupper l'vne, & ouurir l'autre. Ce qu'ayant consideré vn, nommé Cyzicene, a prononcé hardiment, que cette petite beste auoit certaine cognoissance du changement des temps, fust de la pluye au beau temps, ou du beau temps & serain au contraire. Et pour reuenir aux Elephans tant renommez, lourds, & cognuz par toutes les histoires : Iuba escrit & l'asseure pour veritable, qu'ils prient Dieu, veu que, s'estans lauez ordinairement, & purgez de l'eau de la mer, ils adorent le Soleil

leuant, se prosternans de genoux deuant luy, & tendans leur museau & grande pompe en haut vers le ciel, au lieu de mains. D'ou conclud aussi Ptolemée, que sans aucune doute cette beste estoit anciennement agreable aux dieux, & fort aymée d'iceux: amenant pour exemple ce qui luy aduint à la victoire qu'il eut cōtre Antioche: car ayant vaincu ledit Antioche (comme i'ay dit) il sacrifia pour guerdon plusieurs beaux dons aux dieux, qui luy auoient (comme il l'estimoit) donné la victoire: entre lesquels il leur offrit quatre des plus beaux Elephans, qu'il sceut trouuer: mais la nuict prochaine il eut en dormāt reuelation, que les dieux estoient animez contre plusieurs, pour cause d'vne tant cruelle & absurde immolation. Parquoy le plus matin qu'il se peut leuer, il delibera auec son cōseil priué, d'appaiser les dieux en quelque sorte qu'il fust possible: ce qu'il fit, & entre autres choses eleua quatre Elephans d'ærain, en lieu & pour recompense des quatre immolez. Le Lion ne merite pas moindre louange, qui, estant vieil & abbatu d'aage, marche en queste auec les autres plus ieunes et plus habiles: & s'il se rencontre proye, il court auec les autres tant qu'il soit las, puis se repose en quelque lieu à son ayse, & laisse demener & poursuyure

pourſuyure la beſongne aux autres, qui ont les pieds plus legers. Iceux à force de courſe ayans attrappé le gibbier, & l'ayans deſconfiſt, hurlent de quelque maniere non accouſtumée, pour appeller le pauure vieillard laſſé, et le faire participant de la proye cõquiſe. Au ſurplus il faut croire, q̃ l'amour eſt demené auſsi bien entre les beſtes, qu'ẽtre les hõmes: vray eſt qu'entre d'aucunes il eſt plus furieux, que l'humanité ne requiert: mais il eſt auſsi gent & amyable, ou peu ſ'en faut, à l'endroit d'aucunes, qu'entre les hommes. Comme il ſ'eſt veu en vne fille d'Alexandrie, nõmée Coronaria, aymée en vn meſme temps d'Ariſtophane grãmairien, & d'vn elephant, lequel bruſloit en telle ſorte pour l'amour de ladite fille, qu'il ne la venoit iamais viſiter, ſans prendre des pommes, des poires, & autres telles beſongnes en paſsãt par le marché, & les luy ayant apportées, ſ'appuyoit quelque part ioignãt elle, & là demeuroit vn long tẽps, tantoſt la careſſant de ſa pompe & muſeau, la luy mettant par fois au deſſoubs du tablier, & par fois ſus les mammelles, le plus mignardement & amyablement, qu'il eſtoit poſsible. Semblablemẽt d'vn dragon: n'aduint-il pas, que comme ledit dragon euſt de couſtume de ſe retirer tous les ſoirs de cachette à la chambre &

au lict d'vne ieune fille, AEtola, de nom, qu'il aymoit merueilleusement, & entrant par les pieds entre les draps, se coucher & estendre du long de son corps, l'amadouant doucement & baisant, apres que les parens aduertiz du fait eurent retiré la fille autre part assez loing de là, & que le dragon ne peut plus iouyr de sa dame, sinon en fin par force de chercher, qu'il la trouua, & entrant au lict, au lieu de la traicter doucement, & la chatouiller cõme de coustume, la tormenta merueilleusement, en la battant les iãbes de sa queuë, & les luy liant d'icelle estroictement, toutesfois sans la tuer, ny rendre malade: cõme si ce eut esté pour l'aduertir qu'elle ne le deuoit ainsi tromper, & non pas pour l'en punir à la rigueur. Ie vous amenerois encore l'exemple du mouton & de l'oye, qui aymerẽt anciennement en Aegypte, l'vn, vne ieune fille musicienne, & l'autre, vn ieune enfant: n'estoit, que vous l'auez (cõme i'estime) ouy dire autrefois, & que voz aureilles sont ia laßées à bon droict, d'ouyr tant de narrations. Parquoy ie passeray oultre. Or les estourneaux, les corbeaux, & parroquets, n'est-ce chose merueilleuse de la suauité, douceur, & armonie de leur chant? comme ils s'appriuoisent & mettent peine d'apprendre ce, qu'ils oyent dire?

Et pour autant que c'est encore plus grande chose d'enseigner les autres, que non pas d'apprendre, estant enseigné: que pourroit-on dire de ce Rossignol, qui (selon qu'escrit Aristote) fut gardé en cage pour apprendre son chant à d'autres oyseaux; & de fait les enseigna en telle sorte, que par apres on les eut pris (les oyant seulement) pour vrays & naturels Rossignols? Et certes cecy est confirmé par experience: car il est certain, que, si quelque petit oyseau est de ieunesse priué de la compagnée de son pere & mere, il en à le chant de beaucoup plus enroué & farouche, que quand il est tout le temps de sa ieunesse habitant auec eux, instruit de leur propre & naturel chant. car là les petits se delectent d'ouyr leurs meres degoyser, & d'apprendre leur tant delectable musique, non point pour quelque gaing & proffit, mais pour la seule volupté & plaisir, qu'ils prennent à vne tant soüeue & recreatiue armonie. Et pour vous en donner exemple tres suffisant, ie vous diray en bref ce que i'ay aprins de plusieurs notables personnages, ayans veu l'exemple suyuant. Il y auoit à Rome, en la boutique d'vn barbier, vne Pie la plus babillarde, & mieux disãte, qu'oques fut veuë, imitãt (quãd elle vouloit) la voix naturelle des hõmes & des bestes,

& l'armonie de tous instrumẽs, sans en oblyer vne seule syllabe, ou lettre. Aduint, qu'vn iour quelque gros & riche milourd se faisoit par là deuant conduire par ioueurs de hauboys et cornets, les plus experts en cet art, qui fussent en Rome: & cõme leur mõsieur s'amusast à quelque chose derriere, les musiciens & ioueurs de hauboys, marchans le petit pas deuant, s'amuserent (pour attendre leur mõsieur) deuant la boutique du susdit barbier, qui auoit la Pie, & là attendans touiours, furent vn long temps iouans plusieurs chansons de musique, & autres fantasies assez belles: en fin ils passerent oultre. Le lendemain les voysins, qui auoiẽt accoustumé d'estre tous les matins eueillez & reiouyz du gent & recreatif babil de ceste Pie, s'esmerueillerent de ne l'ouyr en aucune sorte, voire mesmes son naturel ramage, & en estoient tous aussi tristes & pensifs, que s'elle leur eut appartenu: & disoient d'aucuns, qu'on luy auoit donné du venin: d'autres, que la voyx confuse & variable des hauboys luy auoit estourdy l'esprit, & fait oblyer ce qu'elle sçauoit tant bien dire au parauant. Mais ce n'estoit ny l'vn, ny l'autre: car de là à trois iours, aussi tost qu'il fit iour, & qu'il y eut quelcun arriué deuant la boutique du barbier, voicy la Pie, qui commence non

ce non point son chant accoustumé, mais vne musique bien partie, & fournie, comme il failloit, de tous ses accords & consonances, entonnée le plus melodieusement, qu'il estoit poßible, & ressemblante du tout aux cornets & hauboys, qu'on estimoit l'auoir etonnée & gastée. Qui ne iugera, le temps de la taciturnité de ceste beste auoir esté le temps, qu'elle meditoit & apprenoit ce, qu'elle auoit escouté? Mais nous pourrions parauenture donner mauuaise estime de nous, de vouloir prouuer par exemples & histoires tres veritables, que les bestes ont raison, & que par icelle elles approchent de l'homme & de sa vertueuse façon de faire, veu que par l'authorité de Democrite il est facile de conclure & asseurer, que les hommes ne sont en plusieurs choses que disciples des bestes: comme des airaignes, pour tistre & faire la toyle: des hirondelles, pour edifier: & des Cignes, & roßignols, pour chanter en musique. Oultre plus n'appert-il point, que les trois parties de medicine leur sont communes & apertes? N'a pas la tortue pour medicament, l'origan? la belette, quand elle a mangé le serpent, la rue? les chiens, l'herbe, qui a proprieté de purger la colere? le dragon n'a-il pas le fenoil, duquel il se frotte contre le

mal des yeux? Apres q̃ l'ourse a faoné, et q̃ par le moyẽ de sa trop lõgue gesine elle s'est rẽdue cõstipée & dure du ventre, n'a-elle pas son recours à cette herbe, que nous appellõs Arõ? et si quelque vomissemẽt la prẽd, qui soit trop vehemẽt et trop aspre, quelle cõsideratiõ brutale (s'elle auoit icelle seulemẽt) l'inciteroit d'aller estendre sa lãgue tirée hors la gueule, au dessus d'vne formigiere, et quãd elle la voit couuerte entieremẽt de formis, la retirer, & en auallãt toutes ces petites bestes, s'ayder & proffiter beaucoup? Les Aegyptiens n'ont-ils pas imité l'oyseau, nommé Ibis, quãd ils ont voulu lascher le vẽtre? Et leurs prestres estiment-ils autre eau propre et nette assez pour se purger & lauer, que celle, ou ils sçaurõt ledit oyseau auoir beu? s'asseurans bien iceluy ne toucher, & mesme abhorrer toute eau, qui n'est nette & pure. Et faut entendre au reste, que les bestes (desquelles nous parlõs) ne s'aydent point seulement de medicamens purgatifs, pour euiter maladie, ou la chasser si elle est deia aquise, mais estimẽt aussi la diette quelque grãd cas. Les liõs, & les loups, ayãs trop mangé, ne mãgeront, ny partirõt de leur case & cauerne, que ce, qui les greuoit & rendoit malades par auãt, ne soit cuit & digeré. I'ay plusieurs fois ouy l'histoire d'vn tigre, qui auoit refusé de toucher vn cheureau, lors qu'il faisoit diette, et apres trois iours, auoir

dechiré

dechiré par morceaux vn chat, qu'on luy dõna, & n'y auoit riẽ laissé. Quãt à la chirurgie, tierce partie de medicine, les elephans l'entendent trop mieux, qu'on ne sçauroit dire : veu que (comme nous auõs ia touché n'agueres) ils arrachẽt, auec vne grãde dexterité & douceur, les fleches des corps des hõmes, sans les blesser ou endõmager en aucune sorte. Et les cheures de Crete, se deliurans des coups de sagette, & les arrachans de leurs corps en mãgeãt de l'herbe dite dictamne, n'ont-elles point mõtré aux hõmes, que par l'applicatiõ de cette dite herbe ils pourroiẽt deliurer les femmes grosses de leur fruits et enfans? Encore est tout celà peu de cas (cõbien qu'il y ait des choses emerueillables) si nous montrons (cõme nous ferõs, dieu aydãt) q̃ la raison est claire es bestes, d'autãt qu'elles ne sont priuées de cette tant excellente partie de mathematique, qui enseigne à nõbrer. Gnidius Ctesias, auteur ancien, escrit, qu'en la ville, ou Cyrus auoit son tãt braue, tãt exquis, et tant renõmé palais, nõmée Susa, entre le pays de Perse & de Babylone, y auoit des beufs deputez pour ordinairemẽt arrouser en la saison les champs & iardins du Roy, & chaque beuf n'auoit point accoustumé de trainer plus de cent vaisseaux pleins d'eau par iour, pour arrouser lesdits champs : apres auoir trainé chacun autant comme i'ay dit, ils se sçauoyent tres bien

retirer, comme sçachans le nõbre de leur imposi tiõ et charge. Et escrit ledit Gnidius, qu'on a tasché plusieurs fois pour plaisir, à vouloir faire trauailler lesdits beufs, outre les cent vaisseaux, qu'ils auoyent accoustumé de trainer : mais qu'on n'a iamais sceu venir au bout de ce qu'on entreprenoit. Les Africains ne se moquent-il pas des Aegyptiens, par ce qu'ils disent, que toutes leurs chieures regardẽt le soleil leuant à chaque fois, que l'estoille, nommée canis, sort auec le soleil en mesme degré? Au reste, àfin que nous faisions fin à nostre narration, il suffira, si seulement, pour conclusiõ, ie demonstre, qu'entre toutes les autres vertuz & sciences, que nous auõs ia monstré estre aux bestes terrestres, la diuinatiõ n'y est obliée. car nous sommes souuẽt aduertiz de la pluye par la Corneille, & du beau tẽps par les hirondelles & papillons. Au surplus il suffiroit pour conclure quelle magnanimité & noblesse il y a aux oyseaux, qu'ils sont tous appellez messagers des dieux : & que plusieurs Roys & Empereurs ont esté nommez du nom d'oyseau: cõme Pyrrhus, aigle : Antioche, vautour: & se delectoyent de tels noms: ou au contraire on ne sçauroit mieux appeller vn sot, idiot, & vn lourd, qu'en luy donnant le nom de poisson. On pourroit nombrer de conte fait enuiron

deux

deux ou trois mille poissons tous diuers: mais d'e̅ trouuer vn seul, ou lon puisse admirer vne prude̅ce, vne iustice, vne seule vertu, il n'en est point de nouuelles. Ils son retirez en vn lieu à part, propre seulement pour eux, co̅me sacrileges et infames, n'ayans pour toute subtilité & raison, que quelq̃ petit sens et mouuement: resembla̅s plus tost aux bestes prochaines de la mort, qu'aux viues & bien saines. HERACL. Or sus, Phædime, de bout, qu'on eueille cet esprit, & qu'on se prepare au co̅bat, qui semble iusques à present auoir incliné du costé d'Aristotime, vostre aduersaire. mo̅strez pour l'amour de moy, que uous auez (co̅me lo̅ dit) du sa̅g aux vngles. PHAE. O la tromperie aperte, Heracleon! ce gentil cha̅pio̅ nous à-il bien sceu preparer embuche? Il sçauoit bien, que nous nous estio̅s faits hyer au souper gentils compagnons, & qu'à grand peine nous aurions loysir de dormir seuleme̅t. Toutesfois si me garderay-ie (si dieu plaist) de plus delayer ma response: car celà m'effraye, que dit Pindare,

Qui reffuse à combattre, y estant inuité,
Obscurcist sa vertu, & magnanimité:

Aya̅t principaleme̅t assez de loysir pour cette heure. Ie vous supply donc, messieurs, tres affectueuseme̅t, que vous me do̅nez de vostre grace

et singuliere prudence, l'audiēce, que vous auez dõné à mon aduersaire iusques à l'heure presente: et ie vous promets sus ma teste, que ne m'amuseray (de peur de perdre le temps) à racõter les opinions des anciens philosophes, les fables des Aegyptiens, ny les incertaines histoyres des Indiēs, cõme à fait mõ aduersaire: mais ce seulemēt, que tout hõme, hantāt la mer, à peu, & peut encore voir de l'œil, approcher des pieds, et toucher au doigt: iaçoit qu'infiniz exēples des choses diuerses nous soyent celées par le moyē de la mer, et qu'il n'y ait rien, qui ne soit patēt & ouuert es bestes terrestres, tāt rares qu'elles puissent estre: qui fait (à dire la verité) beaucoup cõtre moy, et cõtre le party, que ie tiē. Au reste, il est tres difficile, que les bestes terrestres, habitās tous les iours entre les hõmes, n'apprēnēt, bõ gré mal gré elles, q̃lq̃ chose d'humain, de doux, et de ciuil. Et tout ainsi qu'vne pleine cruche d'eau douce de fõtaine peut aisemēt corriger autāt d'eau de mer, si elle y est meslée: aussi sēblablement ne se pourroit faire en aucune sorte, q̃ les bestes terrestres, qui ont ordinaire cõuersatiõ auec les hõmes, n'apprinssent (tāt soiēt elles lourdes) quelq̃ chose d'humanité, & n'imitassent en quelq̃ chose les hõmes, auec lesquels elles hantēt iournellemēt. Quāt aux poissons, celà ne se peut faire, veu la distāce, qu'il y à entre les hommes & eux: en sorte que tout ce, qu'ils

qu'ils õt, ils l'õt d'eux mesmes et de leur propre nature, & non point frippé d'autruy: cõme certes les Anguilles, q̃ la fõtaine d'Arethuse nourrist appriuoysées, & traictables cõme quelq̃ petit pigeõ, qu'õ auroit nourry & apprins: et plusieurs autres poissõs, qui n'õt point de nõ, qui escouttẽt, quand on parle à eux: cõme a esté entre autres la Murene de Crassus Romain, qu'il plora amerement apres qu'elle fut morte: et comme Domitius son voysin luy voulut reprocher, qu'il le faisoit beau voir plorer pour vne murene: luy, qui montroit bien de sa seule apparẽce auoir en luy quelq̃ grãd & magnanime courage: Et toy (dit-il) qui as eu trois fẽmes, l'vne apres lautre, ne les plouras-tu iamais? Le Crocodile aussi ayãt ẽtẽdu la voix des prestres Aegyptiẽs qui l'appellẽt, s'approche nõ seulemẽt desdits prestres, et se laisse manier facilemẽt à eux, mais aussi ayãt ouuert sa gueule, leur baille à nettoyer et escurer ses dẽts. Philine, hõme de biẽ, et mõ singulier amy racõte auoir veu en Aegypte, (d'ou il est venu n'agueres) vne bõne fẽme agée coucher ordinainemẽt auec vn Crocodile, qui ne failloit iamais à se trouuer à l'heure du coucher: et estãs tous deux couchez en mesme lict, s'entr'accoler et ẽbrasser comme deux persõnes. Il est aussi escrit de cette mesme beste, q̃ Ptolemée l'appella vn iour par plusieurs fois, et les p̃stres aussi: mais, q̃lq̃ priere

qu'on luy sceut faire, iamais elle ne fit conte de l'entendre, signifiant, comme il apparut apres, le soudain decés & mort dudit Ptolemée. D'ou faut conclure, aussi bien que nostre aduersaire, Aristotime, que la diuination n'est nyée aux bestes & animaux aquatiques, non plus qu'aux terrestres. Pour voir oultreplus, si leur industrie, astuce, & finesse est moindre, qu'es bestes terrestres: les voit-on s'amuser, ou s'agraffer à quelque pierre & là se laisser prendre à l'aise? point, point: mais au contraire où est le sens & la sagesse de l'asne, qui se laisse prendre au loup? des cigales, qui se laissent tuer aux hirondelles? des abeilles, qui se laissent gormander & saccager dedans leurs mesmes maisons, par l'oyseau, nommé Merops? des serpens, qui ne sçauent resister à l'haleine & souflement du cerf, d'ou il est dit en Grec ἔλαφος, & nō point pour ce qu'il sçait courir agilement? ô la sagesse grande de la brebis, qui ne sçait comment aduertir le loup de venir, sinon qu'en marchant & courant sec, en sorte qu'encore l'orroit-il, estant sourd! mais le singe ne l'empire pas, qui se met luy mesme es pattes du leopard, par ce qu'il en a senty venir quelque odeur. Au contraire il faut mille & mille sortes de rets, d'hamessōs, de filets, & nasses pour pouuoir prendre vn seul poisson, tant ils sont fins et

aduisez pour leur salut & proffit. Si la ligne est trop grosse, ils sont soudainement aduertiz par l'vmbre d'icelle, qu'il n'y fait pas bon, & qu'il y a embuche dressée. Il faut que la soye, ou tient l'hamesson, soit (s'il se peut faire) de la couleur de l'eau, que les nasses soyent couuertes d'herbe, & que les rets ne soyent tissuz trop dru, affin de mieux les tromper: encore le plus souuent se trõpe-lon soy-mesme, et ne prẽd-on rien. Que si quelque fois le poisson, nommé Labrax, est pris, il demonstre bien, qu'il ne cede en rien à la magnanimité de l'elephant: car il ne cessera iamais de tant tourner & ça & là la teste, iusques à ce qu'il ait elargy la playe, ou se tiẽt l'hamesson accroché, puis entend nayuement la maniere de s'oster du d'anger, ou il estoit cheu. I'enten bien, que le renard par sa finesse se sçait tres bien garder de la trappelle, ou du collier: mais s'il y est tant soit peu pris, le courage se perd incõtinent, & est plus doux qu'vne brebis. Quant à l'amytié & accointãce, il n'est point besoing d'en rien dire, puis que (comme i'estime) vous auez ouy parler du scare: car aussi tost qu'iceluy s'est pris, tous les autres poissons de là autour s'assemblent subitement là, & tous ensemble se mettent en besongne, à qui plus tost aura rongé la corde de soye, qui tient à la ligne: & si en ces entrefaites

quelqu'vn de hazard chet en quelque nasse, de laquelle il ne puisse sortir, l'vn de la compagnée se met aussi tost la queuë au dedãs de la nasse, et ayde à tirer son compagnõ de prison, l'autre luy prenãt la queuë auec les dents, & ensuyuãt son adiuteur. Qu'on me mõtre en pareil cas quelque beste terrestre, qui ait accoustumé d'ayder aux autres, lors qu'ils sont prins. Sera-ce le loup, san glier, l'ours, le lion? rien moins: mais tout au cõtraire. Car s'il aduient, qu'entre plusieurs d'vne compagnée il y en ait seulemẽt vn blessé, tous les autres s'en vont incontinent à vau de routte, et n'ont garde de retourner en ce lieu de long tẽps apres. O quelle amitié! Mais pour touiours venir à l'industrie des poissons, ie suis asseuré, que nostre aduersaire mesme sçait bien le bon tour, q̃ le daulphin ioué aux pescheurs, quãd ils l'ont pris. Du commencemẽt il fait & montre semblant de n'estre fache d'estre pris, affin de ne donner soing plus grand à ceux, qui l'ont pris, de le bien garder: mais aussi tost qu'il est arriué pres du bord, du premier, ou second effort, qu'il donne, il rompt le filet ou il est, & s'en retourne auec les autres, laissant les pescheurs autant estonnez de telle perte, comme il les auoit fait ioyeux de sa prinse. Or entre vn million de tels exemples, ie n'en puis taire vn de la seche. Elle à vne petite

tite vessie pendue au col, pleine d'vne liqueur fort noire: quand elle sent le pescheur pres, elle vuyde ladite vessie, & d'icelle obscurcist l'eau ou elle est, de peur d'estre veuë: puis ayant ce fait, s'encourt viuement le plus loing de là, qu'elle peut. Mais c'est assez de celà. Regardons la malice du poisson, nommé estoille: d'autant qu'elle sçait tres bien, que tout ce, qu'elle touche, est aussi tost fondu & bruslé, si elle voit les pescheurs, elle ne les daigne fuyr, ains se laisse prendre comme ils veulent: toutesfois ils sont tantost lassez d'vne telle prinse, & ne la peuuent assez tost laisser, pour se garder d'estre bruslez. Ce poisson aussi, qui pour son fait est apelté pescheur, n'entend-il point, comme il faut preuoyr à la vie? Aristote escrit, qu'il a (cõme la seche) vne petite vessie pendue au col, assez longue, quand il la veult laisser aller & estendre, & petite au cõtraire, quand il la veult retirer au dedans. Ayant faim, il l'estend le plus qu'il peut, & la laisse trainer ioignãt luy nõchalãment, cõme quelq̃ boudin, faisant semblant de rien: incontinẽt vne legion de petits poissons s'assemble apres cette vessie, & (n'estimãs estre ce q̃ c'est) la becquettẽt, pour en arracher q̃lq̃ substãce, s'il est possible. Ce pendãt le pescheur la retire peu à peu, le plus lentement qu'il peut. Les petits

poiſſons,n'apperceuans rien de ſon fait, pourſuyuent touiours: mais le pis pour eux eſt, que, quād ils ſont pres de la gueule du peſcheur, il vous les engloutiſt à faiſon, & ainſi ſe ſaoule aux deſpens des menuz poiſſons. Or que le Polype s'exempte de danger, en muāt de couleur autant de fois comme il change de places, celà eſt trop cognu, & Theognis auſſi en fait mention.

Appren (dit-il) du Polype, à changer
D'opinion, pour euiter danger,
Temporiſant le mieux que tu pourras,
Selon le temps, & le lieu, que verras.

Mais quoy? on dira, que le Chameleon le fait bien. Si fait: mais comment? c'eſt de peur, qu'il à, qu'on ne le tue. Et d'auātage qu'on regarde ce, que Theophraſte en dit, & on trouuera, que le changement du Chameleon prouient de l'abondance d'ær, qui eſt en luy: car (comme dit ledit Theophraſte) il à les poulmons tres grāds & amples, occupans quaſi tout ſon corps: coniecturant prudemment par celà, que, puis que les poulmons ſont le lieu ou l'ær ſe purifie, & qu'ils ſont fort amples, auſſi l'ær y eſt tres copieux, & que par ainſi il luy eſt facile de ſe muer & changer en diuerſes couleurs. Mais il n'eſt pas ainſi du polype: ce qu'il fait, ne luy viēt point d'affectiō quelconque: mais il le fait, quād

bon luy

bon luy semble, toutes les fois, qu'il veult, ou se repaistre, ou se garder d'estre pasture aux autres. Mais c'est merueille, qu'Aristotime nous amene l'herisson, & les grues volans en coing & en poincte, pour demõtrer, qu'il y à cognoissance des mutations du temps en ces bestes. Quant à moy, ie n'ameneray point vn herisson, ny deux ou trois, ou quattre exemples de celà: Mais vous proposeray entierement tout autant qu'il y à de poisson en l'eau: lesquels se sçauent tres bien munir de viures, quand ils preuoyent la tempeste, & euitent sagement le vent, par le derriere, de peur d'en estre blessez, cherchans pour cette cause de nager contre le vent, affin que par iceluy, s'ils nageoyent autrement, leurs escailles ne soient enleuées, & que par ce moyen le corps n'en ait à souffrir. Encore pense nostre aduersaire nous dire de grands cas, quand il nous fait mention des grues, qui, de peur de trop dormir, ne se reposent iamais, qu'elles n'ayent vne pierre aggraffée en vn pied. Helas, qu'il penseroit auoir bien fait ses besongnes, s'il auoit à faire à quelque despourueu d'esprit! Ie luy vouldrois supplyer, qu'il me dist, si iamais il n'a ouy parler du dormir du daulphin. S'il à enuye de prendre repos, & de se soulager, pour le trop excessif exercice qu'il à

prins tout le iour, ils se retire là ou l'eau est plus profonde, & , ayant monté iusques au plus haut, s'endort là: & pourautant qu'estant endormy il n'a plus de mouuemẽt, il ne cesse de descendre iusqu'à ce qu'il ait trouué le fond: là il est esueillé, et s'il voyt, qu'il n'ait assez dormy, il s'en remonte encore ou il estoit monté la premiere fois, & continuë ainsi son sommeil iusques à tant qu'il se sente satisfait. Que se pourrõt iacter les grues auoir d'auãtage? Voy-là quant à ce point: quãt à l'arithmetique, qui la nyera aux poissons? premierement ie demande à quiconque a voulu esprouuer ce que ie pretens dire, si le commun ordre d'aller des poissons n'est point composé en forme cubique, ou il y ait six costez de tel ordre construits, que quiconque en aura veu vn & conté, il ne puisse aisement iuger de toute la multitude, veu que les costez sont egaux entre eux, la largeur à la lõgueur, et la lõgueur à la profondité? De vouloir conter tous ceux, qui võt ainsi en assemblées, ce seroit chose trop longue. Venons dõc au commun viure: Et parlons en premier lieu du poisson, nommé Pinnotheras: à la description duquel Chrisippe a tant vsé de papier & d'ancre. Pinnotheras dõques est de l'espece des chancres, qui ne va iamais, qu'ẽ la cõpagnée d'vn autre poissõ, nommé Pinna, semblable à vne grosse

huytre,

huytre, & luy aßiste en telle sorte, qu'il en acquiert sa vie. Car Pinna, ayãt ouuert ses deux coquilles, y laisse entrer tels & tant de poissons, qu'il en y veult entrer. Pinnotheras d'autre costé, qui voyt, estant là aupres, comme vn archier, tout ce qui entre soubs les coquilles, en ayant veu entrer quelque grande quantité, se mesle auec eux: estant entré auec les autres, il poingt Pinna en telle sorte, qu'il luy donne à cognoistre estre temps de serrer ses coquilles: ce qu'elle fait außi tost. Lors tous deux iouyssent de la proye prise par moytié, & estans ainsi refaits, se promenent tous deux ensemble, sans iamais se laisser l'vn l'autre. L'esponge, que d'aucuns estiment estre chose morte & sans sang (mais à tort) en fait tout autant: car estant comme clouée & collée à quelque pierre, elle attend que quelque prouision se vienne inserer en elle, & lors on la voit facilement se retirer & serrer en soy mesme. Mais ceux, qui la veulent prendre, en sçauroient bien que dire, qui la voyẽt adõc de beaucoup plus fort s'aggraffer & serrer cõtre la pierre ou elle est posée, qu'elle les sent là venuz pour sa destruction et ruine. L'amytié n'est pas moindre entre les pour pres: mais s'on cõsidere celle du Crocodile enuers

l'oyseau Trochilus, on sera du tout estonné, ayant contemplé la malice, mauuaistié, enuye, & malignité, delaquelle il est de sa nature doué & remply. Trochilus en Latin, & en François Roytelet, est vn petit oyseau hantant les marets & riuieres. Iceluy ayme tres ardemment le Crocodile, en sorte que, quand il le voit dormir, & son ennemy mortel Ichneumon s'approcher pour luy faire la guerre, il s'en vole incontinent sus luy, & en le becquetant par tous costez fait tant, qu'il l'eueille, pour se donner garde de sa partie aduerse. Et puis l'ayant eueillé, s'en vole au dedans de sa gueule, qu'il luy ouure, & luy cure les dents le plus doucement, qu'il est possible: en fin quand le Crocodile est las de telle chere, il aduertist, en baissant la teste, le Roytelet, qu'il est temps de sortir: toutesfois si ne le contreint-il iamais de faire, qu'il ne plaise au Roytelet de s'en voler de son bon gré. Le poisson, qu'on nomme Gouuerneur, est-il indigne d'estre loué, puis que la Baleine ne va en aucune part, qu'iceluy ne soit comme son laquet & fourrier? En sorte que, soit ou esquif, ou brigantin, ou nauire, qui se trouue deuant elle, rien n'est espargné, qui ne soit rué bas: bref, quelque poisson, qui se rencontre,

tre, il eſt auſſi toſt deuoré: le ſeul Gouuerneur eſt retenu pour amy: il court auec elle, il l'accompagne au veiller, il ne l'abandonne au dormir, il luy eſt fidele voiſin en tous temps & à toutes heures. Au contraire, pluſieurs ſe ſont gettez, ſans y penſer, en terre ſeche, par faute dudit gouuerneur: & me ſouuient à moymeſme en auoir veu vne, qui, ſ'eſtant à l'improuiſte gettée ſus l'herbe, d'ou elle ne ſe peut par apres partir ny remuër en aucune ſorte, demeura là morte & pourrie, ſi qu'il en aduint vne grande peſte. Ce que ie dy, a eſté veu en l'iſle d'Anticyre. Que pourra-lon donques comparer à cette tant ſinguliere amytié & familiarité, qui eſt entre les poiſſons? Ie n'ignore point ce, que dit Ariſtote, à ſçauoir que le Renard & le ſerpent ſ'entrayment: mais la raiſon eſt claire: ils ont tous deux vn meſme ennemy, à ſçauoir, l'aigle. Entre le cheual auſſi & la chouëtte y a quelque accointance: qui eſt-ce qui le nye? mais c'eſt par meſme cauſe. On m'amenera tant qu'on voudra, l'ordre & regime domeſtique des formis & des mouches à miel: Mais qu'on me montre vn ſeul de tous les animaux de la terre, qui prenne ſoing pour vn autre ſon compagnon: on ne le ſçauroit faire. Ce qui ſ'eſt deia veu en ceux de l'eau,

& verra encore (si dieu plaist) si nous commençons à la generation d'iceux. Premierement donc c'est vne chose tres notoire, que tous les poissons marins, qui habitent es lieux prochains des riuieres & eaux douces, se retirent en icelles, & laissent la mer au temps qu'ils sont prests de faire leurs petits: & ce, pour trois raisons: la premiere, d'autant que la tranquillité y est plus grande: la seconde, par ce qu'estant moins salée & plus douce elle est plus propre pour les petits iusqu'à ce qu'ils soyent plus grands: la tierce, pourautant qu'il y a moins de serpens & d'autres bestes venimeuses, qu'en l'eau salée. Ausurplus c'est chose merueilleuse du poisson, dit Anthias, qu'Homere appelle Sacré, combien qu'aucuns prennent en ce lieu le mot de Sacré, pour grand, comme l'os sacrum, pour dire gros & grand os, & le mal sacré, qu'on appelle à present de saint Iehan, pour le grand & haut mal: mais de celà c'est tout vn: d'autres l'appellent Sacré, par ce qu'au lieu, ou il habite, ne se trouue iamais serpent ny autre beste dangereuse, soit ou pour ce qu'elles l'ont en horreur & le craignent comme fait le lion le coq, & l'elephant le porceau: ou pour quelque autre raison occulte: pour le moins les

les pescheurs d'esponges y nagent en seureté, depuis qu'ils en sont aduertiz. Quoy que ce soit, quand les pescheurs ont pris ce poisson, ils couronnent leurs nasselles de belle herbe verde & de delectables fleurs, puis passent la iournée à rire, à boire, à danser, à iouër, à faire grande chere, & à mener la meilleure vie qu'ils peuuent inuenter. Qui pourroit assez exalter le poisson, nommé en Grec Galeos, & en François Belette marine, pour l'amytié paternelle & filiale, & pour le zele admirable, qui est en luy? ou pourroit-on encore trouuer son semblable en tout l'vniuers? La mere premierement fait des œufs, lesquels toutesfois elle ne pond & gette hors du ventre, comme les gelines, mais les garde au dedans, pour mieux s'en asseurer. Vn peu apres elle engendre des petits poissons de ses œufs, & garde le tout quelque temps au dedans du corps, sans rien mettre en lumiere. Apres qu'ils sont quelque peu aagez, elle leur permet de sortir, & de se iouër aupres d'elle: quand ils sont las ou affamez, elle leur pare la gueule, & tous rentrent l'vn apres l'autre d'ou ils estoient sortiz, & ayans là pris & leur repos & leur refe-

ction, s'en sortent de rechef, pour puis apres rentrer: continuans cette mesme dance iusques à ce qu'ils soient plus aagez & mieux fournix, pour se contregarder, & pour se chercher viures. Quelle inestimable affection est cette là? Semblable soing est en la tortue de ces petits: car venu le temps qu'elle veult faire ses œufs, elle sort de la mer non pas beaucoup loing, & pond les œufs, qu'elle à deliberé, sur le sablon en assez haut lieu: puis ce fait, les couure du plus menu sablon & plus subtile poul-dre, qu'elle peut trouuer. Les ayant ainsi couuerts, elle monte au dessus, & se tourne le ventre en haut au mylieu des œufs, affin qu'elle puisse plus aisement, ou son masle, trouuer le lieu, estant signé de son test & couuerture, ou il y à certaine effigie engrauée de nature. Apres quarante iours, qui est le temps deu pour espelir les œufs, on la verroit venir son petit pas, & ayant trouué le lieu, ou gisent ses œufs par son cachet imprimé au dessus, commencé à les espelir & traicter en telle sorte, qu'il n'y à auaricieux plus attentif à conter ses deniers & à reuoir ses papiers & obligez, qu'est cette petite beste à ordonner son petit train, & mettre ordre aux affaires de sa famille

mille & maison. La prouidence du crocodile est aussi, quant à ce point, la plus esmerueillable, qu'est possible: Car il bastist son nid en aussi haut lieu, sus quelque montagne, qu'il preuoit le Nil pouuoir attaindre en se desbordant, en telle mediocrité toutesfois, que son nid soit couuert d'eau, & que luy, estant dedans, ne le soit aucunement. Parquoy les bonnes gens de village, ayans trouué iceluy nid, selon qu'ils le trouuent haut, s'en vont crier à leurs voysins, & les aduertir de l'impetueux desbordement du Nil. Au reste si le premier nay du crocodile, & celuy, qui sort premier de l'œuf, ne prend, pour son viure, aussi tost qu'il a veu le iour, ce qui premierement se montre deuant luy, comme mouche, airaigne, ver, poisson, ou de l'herbe verde, il est aussi tost estranglé de sa mere, comme nonchalant & paresseux: & ceux au contraire, qui se portent bien quant à ce fait, sont amignardez & cheriz. Le beuf de mer fait semblablement ses petits en lieu sec, mais quand ils sont grandelets, il les meine gouster de l'eau de la mer, puis les rameine au nid, & tous les iours continuë ainsi, iusques à ce qu'il les voit s'esgayer sus le bord & se delecter à y nager. Mais que fay-ie? Que ne laisse-ie & les tortues, & les crocodiles, & les

beufs de mer, pour m'amuser à depaindre quelques proprietez de l'Halcyon, oyseau marin, que tout homme ayme, reuere, & louë iournellement & à bon droit? A l'enfantement de Latone, grosse de deux iumeaux, bastards de Iupiter, il s'est seulement trouué vne seule isle, qui se soit voulu decouurir, pour retirer ladite femme grosse. Mais c'est bien autre chose d'Halcyon: car durant sa gesine toute la mer entierement s'appaise de ses flots impetueux, & de sa tourmente espouëntable, donnant par l'espace de sept iours entiers, qu'il fait ses petits, toute seureté audit Halcyon, & à tous mariniers, pour l'amour de luy. Que si nous voulons examiner de plus pres les autres dons vertueux qu'il â, nous trouuerons premierement, que contre la nature de tous autres animaux, il habite auec sa femelle en toute saison de l'année, non point pour vne chaleur extraordinaire & salacité qui soit en luy, ny qu'il n'ait affaire à d'autres qu'à sa compagne, mais pour la singuliere & indicible amytié qu'il luy porte. Aussi pour recompense, luy estant vieil, elle luy assiste en tout lieu, & ne l'abandonne iamais, ains le porte sus ses espaules, & luy distribue & accoustre ses necessitez iusques à la mort. Elle en apres, se sentant proche de faire sa

re sa couuée, se construict vn nid & edifice de tel esprit, que celuy de l'hirondelle est moins que rien, au pris de cetuy là. Elle prend des airestes de poissons, des longues, des courtes, des grosses, des deliées, des droictes, & des courbées: puis de tout celà, entrelassant l'vne auec l'autre, les vnes du lõg, & les autres du trauers, fait vn nid d'vn incroyable artifice à qui ne l'auroit veu, en forme d'vne petite nauire, qu'elle met (apres l'auoir tissu) au lieu ou frappe le flot, affin qu'il s'endurcisse & fortifie par ce moyen: finalement le laisse enleuer par le flot, & se met dedans pour faire ses œufs. Encore y à-il d'auantage: car oultre ce, que ce petit edifice est exempt de pouuoir ny verser ny enfoncer, quelque accident qui s'offre, et quelque charge qu'il porte, il y à aussi vne petite fenestre faite de telle industrie, qu'il est impossible entierement à toute autre beste, d'y pouuoir entrer, non pas mesme l'eau, fors à ce seul oyseau Halcyon. La chose est grande & merueilleuse: mais plusieurs, qui l'ont aussi biẽ veuë que moy, me peuuent dementir, s'il n'est ainsi. Bref, me souuenant de cette tant excellente maison, ie ne me puis garder d'escrier, me souuenant de l'autel ancien de Diane, qui à esté nombré entre les merueilles du monde:

L'autel de Diane excellent
Me frappe d'admiration.
Mais ie chante bien autrement,
Quand ie pense au nid d'Halcyon.

Au reste, quāt à la musique, Pindare demonstre assez par tous ses vers, si les daulphins n'en sont point amateurs, & si par celà ils n'en sont point plus aymez des dieux.

Le son (dit-il) de la flusle entonnée
A du Daulphin la voye destournée.

Neantmoins ie dirois plus tost que c'est cette tāt reclamée humanité, qui est en eux, qui les fait aymer des dieux, q̃ non pas l'amour de musique. Car de toutes les bestes le daulphin est seul, qui ayme l'homme, pour cette seule & particuliere raison, qu'il est hōme. Le chien, le cheual, la brebis, l'elephant l'ayment aussi: mais ie vous pry, n'est-ce pas d'autant qu'ils en sont nourriz? Ce qui se prouue par celà, que, si autre, que de la maison ou sera le chien, s'en approche, il n'est nō plus cognu pour amy, qu'vn autre chien: et ainsi des autres. Comme des hirondelles, qui pour tout seur n'aymeroient, ny feroyent semblant d'hanter les hommes, sans le bien, qu'elles en reçoyuent: car elles sont & hebergées en leurs chambres & maisons, & receuës aussi pour y bastir. Mais de toutes telles causes aucune ne se sçau-

roit

uoit attribuer aux daulphins. Ils ayment l'homme, mais sans en esperer recompense. Et pour le prouuer s'est deia plusieurs fois trouue, qu'ils ne l'ont point seulement aymé, mais aussi secouru et aydé au besoing. Qui est celuy, ie vous pry, qui n'ait ouy plusieurs fois parler de l'exẽple d'Arion? Aristotime nous pense dire de grands cas, quand il nous amene le fait du chien d'Hesiode, qui, par force de saulter & abbayer, enseigna les meurdriers de son maistre: mais qu'est-ce que seulement abbayer, & sans aucune autre vaillance auoir descouuert lesdits meurdriers? Il failloit faire mention des daulphins, qui, voyans vne fois vn homme mort estre agité des vndes desordonnement, s'entr'ayderent tellement l'vn l'autre, qu'ils le rendirent en terre ferme, pour pitié qu'ils en auoyent, au promontoire, nõmé Rhium, en Achaye. Enalus aussi, qui (pour suyure la fille de Phinée, son amoureuse, que les Amphitrites auoyent noyée, se getta en pleine mer comme furibond, (fut-il pas sauué par les daulphins, qui le mirent à bord? Myrtile Lesbiẽ en est l'autheur. Mais qui est la langue tant diserte, qui pourroit raconter, & dignement exalter cet amour ardãt d'vn daulphin enuers ce ieune enfant Iassensiẽ? qui tous les iours ne failloit iamais de l'attẽdre, pour se iouër et nager auec

luy, & pour se laisser manyer en toutes sortes? voire et qui le laissoit mõter sur luy pour le porter ou bon luy sembloit le guider, encore que plusieurs citoyens de la ville, assistans sus le riuage, regardassent le tout? Et qui, quelque tẽps apres (comme par la fureur des vndes & de la tempeste, qui s'esleua sus l'heure, l'enfant cheut, & se feust noyé) fit tant & de la queuë & de tout le corps, qu'il le rendist sus l'herbe, puis luy mesme de grand force se getta apres, & ne voulut iamais partir de dessus la terre, auant que mourir, affin de se punir premierement de la faute commise, & d'estre aussi compagnon à son grand amy, aussi bien en la mort, qu'en la vie? Ce que ie dy, n'est point fable: car vous pouuez encore au iourd'huy voir la mõnoye des Iassensiens, en laquelle est engraué vn daulphin & vn ieune enfant dessus, pour memoire de la pitoyable calamité, qui aduint lors. Et de là a prins origine la fable de Ceran, qui (pour auoir laißé aller, et getté en la mer q̃lques daulphins, qu'il auoir vn iour achetez auec d'autres poissons, de quelques pescheurs) fut de là à peu de temps sauué desdits daulphins, bien que tous ses compagnõs furent submergez par la tempeste, qui auoit enfoncé leur nauire. Le lieu est encore au iourd'huy nommé la cauerne de Ceran:

& ce

& ce distique aussi, composé par Archiloque, se list ordinairement de tous.

De cinquante, Ceran, par le vueil de Neptune,
A seul esté exempt de la mort importune.

Long temps apres, que ledit Ceran fut mort, & que ses parens & alliez estoient assemblez au pres du bord de la mer, pour ses funeraillez, & pour le mettre au feu, selon la coustume, il est testifié, que lors plusieurs daulphins s'apparurent là aupres, la teste leuée, au dessus de l'eau, qui n'en partirent (quelques choses qu'on sceust faire) que tout le seruice funebre ne fust paracheué, en sorte qu'vn chacun iugeoit aisement, qu'ils auoyent desir de faire compagnée à ses obseques. Oultreplus Crithée baille la raison, pour laquelle Vlisses portoit, sus sõ bouclier, vn daulphin engraué: & raconte, qu'vne fois Thelemaque, son fils, se iouant pres le riuage de la mer, se laissa par cas fortuit cheoir dedans: mais qu'aussi tost il fut deliuré & mis à sauueté par vn daulphin. Parquoy le pere (en recompense du bienfait) fit depuis, & sus ses armes, & sus ses bagues & anneaux, grauer vn daulphin. Mais d'autant (messieurs les assistans) que i'auoys promis n'amener fables pour la confirmation de mon dire, & que toutesfois ne sçay comment ie suis cheu, & me suis seruy

de celle de Ceran, & d'Vlysses, ie me condamne moymesme, & m'offre souffrir peine deuë à ma transgreßion. A R I S T. *C'est maintenant à vous (meßieurs les arbitres) de iuger, qui a le meilleur, ou Phædime, ou moy. Ie n'ay confort, qu'en vostre sagesse, & meur iugemēt.* S O C L. *Il nous semble certes il y a ia long temps, que (comme dit Sophocle)*

Vostre parler, qui n'estoit qu'vn discord
Ne sera plus qu'vn mutuel accord:

Finissant la dispute, que nous auions mise sus, en vous attendant, Autobule & moy, cōtre ceux, qui nyent la raison aux bestes. Parquoy allez en paix. Le dieu, tout bō, & tout puissant, vous vueille continuër sa grace en voz estudes.

F I N.

ἁπανταχοῦ δεῖ θεοῦ.

